

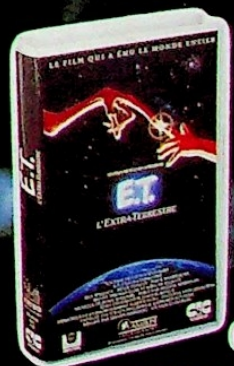
L'ESPION FANTASTIQUE LEGITIMISME

AU DELA DU REEL

VAMPIRE New Look

Un numéro qui
a du mordant !

AUX
FRONTIERES
DE
L'AUBE



GRAND
CONCOURS E.T.

M 1515 - 98 - 28,00 F





© LANDI

AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE

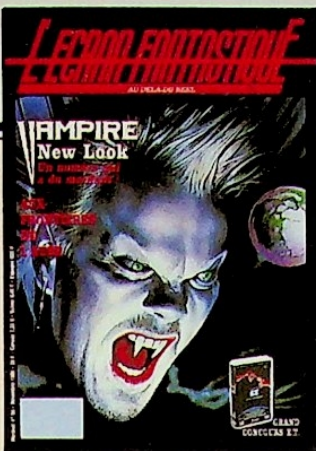
NEAR DARK

réalisé par KATHRYN BIGELOW



F/M ENTERTAINMENT présente une production FELDMAN/MEEKER "AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE" (NEAR DARK)
avec ADRIAN PASDAR • JENNY WRIGHT • LANCE HENRIKSEN • BILL PAXTON • JENETTE GOLDSTEIN ET TIM THOMERSON dans le rôle de LOY
musique TANGERINE DREAM directeur de la photo ADAM GREENBERG producteur exécutif EDWARD S. FELDMAN et CHARLES R. MEEKER
coproducteur ERIC RED produit par STEVEN-CHARLES JAFFE écrit par ERIC RED & KATHRYN BIGELOW réalisé par KATHRYN BIGELOW

- CAPITAL CINEMA -



Le vampire new look de "Lost Boys".

RÉDACTION

121, rue La Fayette, 75010 Paris
Tél. : (1) 48 78.04.01
Téléc. : 220 064 Etrave.

Directeur de la rédaction :
Alain Schlockoff

Rédactrice en chef :
Cathy Karani

Comité de rédaction :
Jean-Pierre Andrevon, Laurent
Bouzeau, Pierre Gires, Dominique
Haas, Jean-Marc et Randy Lofficier,
Norbert Moutier, Daniel Scotto,
Giuseppe Salza.

Traductions :
Dominique Haas

Collaborateurs :
Forrest J. Ackerman, Luis Alcaide,
Pierre Bény, Michel Derouette, Bill
George, Michel Gires, Philippe
Guersant, Georges Chamchoum,
Claude Juszak, David Hutchison, Marc
E. Louvat, Bruno Maccarone, Patrick
Nadjar, Xavier Perret, Jean-Pierre Piton,
Claude Scasso, Daniel Thierry, George
Turner, Jean-Luc Vandiste, Caroline Vié.

Maquette :
Pascal Collette
(Studio Hot-Form)

Correspondants :
Laurent Bouzeau (New York), Randy
et Jean-Marc Lofficier (Los Angeles),
Uwe Luserke (Allemagne), Giuseppe
Salza (Italie), Salvador Sainz (Espagne),
Indra Bhoose (G.-B.), Danny De Laet
(Belgique).

Remerciements :
Michèle Abitbol, Pierre Carboni, Michèle
Darmon, Marquita Doassans, Claude
Giroux, Samuel Hadida,
André Paul Ricci, Alain Rouleau,
Robert Schlockoff, Jean-Jacques
Vannier, Jean-Paul Vincent, les éditeurs
et les compagnies vidéo.

Crédits photos :
A.A.A., A.M.L.F., Capital Cinéma,
Columbia, D.D.A., Eurogroup, Fox,
Metropolitan Film Export, New World
Pictures, The Sales Company, Troma,
U.I.P., Warner-Bros.

ÉDITION

Screenplay,
121, rue La Fayette, 75010 Paris.

Directrice de la publication :
Cathy Karani.

Abonnements :

Tarifs :
1 an (12 numéros) : 280 F.
2 ans (24 numéros) : 560 F.
(voir bulletin d'abonnement)

Publicité :
Au journal (tél. : 48.78.04.01).

L'Écran Fantastique mensuel est édité par
Screenplay, S.A.R.L. au capital de 50.000 F.
Commission paritaire : n° 55957. Dis-
tribution : N.M.P.P. La rédaction n'est pas
responsable des textes, illustrations et photos
publiés qui engagent la seule responsabilité de
leurs auteurs.

Dépôt légal : novembre 1988. Copyright
L'Écran Fantastique. Tous droits réservés.

Composition et photogravure : Serial
Imprimé en Belgique par l'Européenne
d'Édition. Ce numéro a été tiré à 60 000
exemplaires.

EDITORIAL

FANTASTIQUE AU PAYS CATALAN

A peine avons-nous terminé (ou presque) le numéro que vous tenez entre les mains, que nous nous jetions dans le premier avion, direction l'Espagne. Au terme de deux mois et demi de travail intensif, aussi passionnant qu'épuisant, il nous semblait avoir atteint les limites de la résistance physique et psychique en nous improvisant, du jour au lendemain, éditeurs et en essayant, de toutes nos forces, de redonner à notre journal favori une âme et un contenu digne de sa réputation après sa récente "descente aux enfers", une semaine de répit s'imposait, que nous choisissons de passer sous le soleil ibérique.

Fermement décidés à joindre l'utile à l'agréable, c'est bien évidemment sur Sitges que nous avons mis le cap. Sitges, qui, à l'heure de son célèbre Festival (du 7 au 15 octobre dernier) devint une nouvelle fois la capitale européenne du cinéma fantastique. Conscience professionnelle oblige, nous n'arrivâmes que le lendemain de l'ouverture officielle, découvrant alors véritablement la liste des films et des invités qu'allait comporter cette manifestation toujours exceptionnelle. Ayant retrouvé notre fidèle collaborateur marseillais Pierre Gires, il ne nous restait plus qu'à nous jeter très vite à l'eau ! Au hasard de nos pérégrinations, des figures aussi connues auprès des amateurs que celles d'Ingrid Pitt (membre du Jury) ou de Peter Sasdy (plusieurs de ses films étaient présentés) s'imposaient à nos regards. Tous se réjouissaient de venir passer un séjour agréable et fructueux dans ce cadre enchanteur où ils reçurent un chaleureux accueil public. Lecture faite du programme 88, nous ne pouvions que nous féliciter d'avoir entrepris ce voyage. Les films que nous attendions depuis des mois (*Fright Night 2*, *Freddy 4*, *Short Circuit 2*, *Willow*, *Twins*, etc.) seraient projetés et nous aurions également la possibilité d'interroger directement leurs auteurs.

En dehors de cette actualité foisonnante, le Festival devait, par ses rétrospectives et ses hommages, nous inspirer par ailleurs quelques réflexions, nous faisant même réviser certains de nos concepts. Il est en effet troublant de visionner dans la même journée une extrême rareté telle *Die Rache des Homunkulus* (un muet de 1916, préfigurant le *Frankenstein* de James Whale, et dont (le grand Fritz Lang lui-même semble s'être inspiré pour *Métropolis*), un film de la Hammer, et deux œuvres en compétition aussi différentes que *Short Circuit 2* (on prend les mêmes et on recommence) ou l'étonnant *Pathfinder*, sorte de "survival" norvégien situé en des temps lointains, qui tient à la fois du film de glisse et d'un *Conan* épuré façon Bresson. Malgré leurs erreurs ou leur naïveté éventuelles, les premiers films du cinéma possèdent une puissance et une crédibilité étonnantes aujourd'hui, ce qui n'est bizarrement pas le lot de certains chefs-d'œuvre plus récents, nous paraissant étrangement dépassés. Les détracteurs ont souvent reproché au cinéma fantastique de ne pas savoir se "renouveler" : si ce renouvellement existe bel et bien, ses évolutions sont souvent tributaires des nouvelles sensibilités du public. D'où, parfois, des limites sur le plan créatif pur. Un jeu subtil se livre entre le 7^e art et notre société, de fait : le cinéma fantastique devance notre quotidien (la SF technologique ou simplement sociologique type *Orange mécanique*), lequel, à son tour, impose au fantastique (conjugué au présent, passé ou futur) les données et visions actuelles. Notre "avenir" est donc toujours remis au goût du jour, de même que le passé, qui doit sans cesse être "réactualisé" pour conserver sa crédibilité auprès des nouvelles générations (voir le phénomène des vampires cinématographiques). Tout ceci ajouté à notre propre évolution constitue une remise en question permanente de nos goûts et de nos aspirations, laquelle fut accentuée à Sitges non seulement par la vision d'un vaste programme de rééditions, mais aussi par la présence de vedettes et de cinéastes auxquels nous fûmes, jadis, redevables de maints plaisirs cinématographiques. C'est avec une curiosité empreinte de nostalgie que nous pûmes voir ou revoir en chair et en os des personnalités telles Roger Corman ou Peter Bogdanovitch, Ralph Bates ou Samantha Eggart.

Outre la relativité de nos jugements et ceux des cinéphiles qui nous précèdent, Sitges mettait en avant le flou absolu entourant la définition de "film fantastique". Aussi nous rangeâmes-nous à l'avis apparemment émis par le comité de sélection, à savoir : préférer à priori la notion de qualité à celle de "genre", dans le cas bien entendu d'un litige. Certains choix se justifiaient donc a posteriori à la vision de nouvelles œuvres particulièrement originales et captivantes, sur lesquelles nous reviendrons prochainement à l'occasion d'un compte-rendu détaillé. L'aspect le plus frappant, toutefois, de ce Festival, demeure la vitalité étonnante du cinéma fantastique actuel. Chaque soir ou presque, les cinéastes qui venaient présenter leur dernière œuvre semblaient plus jeunes que le public ! L'âge moyen des metteurs en scène oscillait ainsi entre 25 et 30 ans : tel fut le cas des Mick Garris (accompagné d'un petit Critters qui s'attaqua à son micro), Vincent Ward (*The Navigator*, Grand Prix), Renny Harlin (*Freddy 4*), Dick Maas (*Amsterdamned*, bien plus fantastique et impressionnant que tous les *Vendredi 13*) et de nombreux autres. Il était normal, dans ces circonstances, de retrouver tout ce petit monde dans les night-clubs locaux s'adonnant, jusqu'à une heure parfois fort avancée, aux joies du déhanchement collectif, ce qui, bien sûr, ne devait nullement faciliter les interviews du lendemain matin !

Au fil des jours, projections, conférences de presse, entretiens et soirées prolongées aidant, ce qui pouvait s'apparenter au départ à une joyeuse remise en forme physique prit une tournure inquiétante, proche de l'aliénation, du moins pour ceux qui voulaient tout faire et tout voir, ce qui était bien évidemment notre cas ! Ce ne fut donc pas une mince entreprise que de conjuguer loisir et travail, et c'est là que notre sens de l'organisation fit merveille. Nous retiendrons de ce passionnant festival les rencontres avec Roddy McDowall, Davis Warwick (le petit héros de *Willow* — vraiment étonnant !), David Cronenberg, et la découverte du film de clôture, *Twins*, un choc dont nous ne sommes pas encore remis...

L'ultime étape rédactionnelle du journal étant à présent bouclée, à vous de découvrir maintenant ce nouvel Écran que nous vous avons concocté avec les meilleurs ingrédients du moment !

Alain Schlockoff.

SOMMARE



L'ACTUALITÉ

AUX FRONTIERES DE L'AUBE

L'Ouest américain, revu et corrigé par la jeune réalisatrice Kathryn Bigelow et le génial scénariste de *Hitcher*, Eric Red : des nomades-vampires assoiffés de sang succèdent aux Billy the Kid et autres Calamity Jane de jadis, pour un road-movie flamboyant qui obtint fort justement la Licorne d'Or au dernier Festival de Paris.

14

LA 7^e PROPHÉTIE

L'Apocalypse est proche : l'Humanité vit-elle ses derniers instants ? Loin du film-catastrophe ou du film d'horreur type *La malédiction*, *La 7^e Prophétie* apporte un ton nouveau au cinéma fantastique, dominé par la fascinante présence de Jurgen Prochnow.

22

D.O.A.

Le remake d'un "classique" peut-il aboutir au chef-d'œuvre ? Oui, si l'on en juge par *D.O.A.* nouvelle version, où l'infortuné héros (tel celui de *Flic ou zombie ?*) enquête sur sa propre mort. Un suspense hallucinant et un étonnant travail sur la photographie mériteront votre détour. Sublime !

28

LES PREVIEWS

ALIEN NATION

Un amusant jeu de mots pour un film sérieux traitant, sous forme de récit policier, de la cohabitation interstellaire. Quand James Caan défend la cause des immigrés de l'espace...

32

VENGEANCE : THE DEMON

Auteur des meilleurs effets spéciaux de maquillage du cinéma récent, Stan Winston aborde la mise en scène avec un égal talent. Un brillant exercice de style où la Californie adopte les brumes des Carpathes.

36

DREAM DEMON

Une nouvelle plongée diabolique au cœur du rêve et de ses sortilèges, réalisée en Grande-Bretagne : doit-on y voir la renaissance du cinéma fantastique britannique ?

46

TO DIE FOR

Quand les vampires succombent à leur tour au jeu de la séduction et se laissent mourir d'amour...

52

ELVIRA

Séduisante présentatrice d'un *horror-show*, ralliant tous les suffrages, Cassandra Peterson/Elvira est à présent l'héroïne d'un étonnant long-métrage dont nous publions les premières images.

54

PETER VINCENT, CHASSEUR DE VAMPIRES

Pendant masculin d'Elvira, Peter Vincent, alias Roddy McDowall, fait un come-back attendu dans *Vampire, vous avez dit vampire n° 2*. Nous l'avons rencontré pour vous.

68

LE DOSSIER DU MOIS

LA NOUVELLE VAGUE DES VAMPIRES

Nos amis d'outre-tombe, plus présents que jamais à l'écran fantastique, s'adaptent au monde moderne et n'hésitent pas à modifier leur "look". Une évolution dont nous vous retraçons l'historique...

58

LES FILMS

Sur nos écrans : *Aux frontières de l'aube* • *D.O.A.* • *La 7^e prophétie*

10

LA CHRONIQUE

Cinéflash (p. 6), Les 1^{ères} images (p. 8), *Horrorscope* (p. 70), *La Gazette* (p. 72), *Vidéo Show* (p. 76), *Courrier* (p. 81), *Bloc notes* (p. 82).

LES FICHES CINÉ

Aux frontières de l'aube • *D.O.A.* • *La 7^e prophétie* • *Vampire, vous avez dit vampire 2*



GUESTS IN THE HOUSE

Fantastique en Chine

■ ■ ■ Après la SF (*Life is a Moment*), le fantastique. Le cinéma chinois (Hong-Kong, Taiwan, Formose, etc.) est assez peu connu en France. Une lacune qui sera bientôt comblée avec la sortie, le mois prochain, de l'étonnant *Chinese Ghost Story*, l'un des grands succès du dernier Festival de Paris du Film Fantastique. Pour vous faire patienter, voici les premières images (ci-contre) d'une nouvelle production asiatique intitulée *Guests in the House*, qui possède la particularité de proposer une équipe technique et artistique presque entièrement composée de talents féminins. Teresa Woo, réalisatrice de *Life is a Moment*, est productrice associée de ce tout récent projet. Un couple ayant cohabité durant des années, décide enfin de se marier. Leur nouvel appartement n'étant pas encore prêt, ils devront s'installer dans la maison de famille abandonnée d'un de leurs amis. Or, celle-ci s'avère "habitée" par deux fantômes féminins, une ancienne courtisane et sa domestique. Isolées du monde extérieur depuis des années, elles sont très intéressées par les nouveautés de la vie moderne, dont le poste de télévision apporté

par les jeunes locataires. Bientôt, cependant, des incidents vont se produire, et l'entente ne sera pas idéale entre les mariés et les spectres, au point que les premiers vont devoir recruter une sorte de légion pour combattre ces esprits devenus bien trop envahissants. Interprété par Nina Lai (Miss Asie 1986 !) et réalisé par Sally Aw, *Guests in the House* est une sorte de version chinoise de *Bee-blejuice*, l'accent étant également porté sur l'humour et la parodie.

Ça cartoon !

■ ■ ■ Après *Roger Rabbit*, épouvante et dessins animés semblent faire bon ménage, si l'on en juge par la nouvelle production des studios Warner-Bros (Bugs Bunny, Sylvester, etc.) intitulée *Night of the Living Duck* (jeu de mots intraduisible basé sur le titre du célèbre film de George Romero), mettant en vedette un turbulent canard d'outre-tombe. Ce court métrage a spécialement été tourné pour figurer dans une anthologie du surnaturel dans les cartoons écrite et réalisée par Greg Ford et Terry Lennon, où l'on retrouve d'anciens *Merrie Melodies* (les équivalents des célèbres *Silly Sym-*

phonies de Walt Disney) ainsi que des nouveautés. A quand la diffusion en France de ce programme d'épouvante conçu pour nos chères têtes blondes ?

Suites et remakes

■ ■ ■ *Lycanthrope*, une comédie d'épouvante écrite par Des Adams, met en scène un... zombie revenant à la vie ! Cette production anglaise de Mark Forstater (*The Wolves of Willoughby Chase*) sera tournée aux U.S.A. cet été.

■ ■ ■ Suite au triomphe remporté par l'adaptation scénique à Londres, voici deux ans, du *Fantôme de l'Opéra* de Gaston Leroux (le spectacle, monté à Broadway, devrait venir à Paris), et à la mise en chantier de sa version filmée, le producteur anglais Harry Alan Towers (la série des *Fu-Manchu* avec Christopher Lee voici vingt ans) vient de signer avec Cannon un remake qui sera dirigé par John Hough (*Howling IV*) d'après un scénario de Gerry O'Hara.

■ ■ ■ Début de tournage imminent pour *Gremlins II*, à nouveau réalisé par Joe Dante. Chris Walas ayant été accaparé par sa pre-

mière réalisation, *The Fly II*, c'est Rick Baker qui lui succèdera dans l'animation des petits monstres, pour l'une des suites les plus attendues de l'année prochaine, avec *Retour vers le futur II* (toujours interprété par Michael J. Fox, Lea Thompson et Christopher Lloyd).

Les festivals

■ ■ ■ Du 18 au 26 novembre se tiendra, à Clermont-Ferrand, sous l'égide de notre ami Jean-Pierre Fontana, le 1^{er} Festival International de l'Imaginaire. Durant plusieurs jours, les talents de la littérature, du cinéma, de la bande dessinée, des arts plastiques, etc. vivront au rythme de ce festival qui accueillera de nombreux invités de l'étranger. Tous renseignements : Rés. "La Piscine", Entrée C, 7 bis, boulevard Jean-Jaurès, 63000 Clermont-Ferrand. Tél. : 73 35 38 34.

Fantastique made in France

■ ■ ■ Enki Bilal, l'illustrateur de bandes dessinées très apprécié des amateurs français ayant déjà flirté avec le 7^e art, fait ses débuts de réalisateur à Belgrade, où il tourne *Bunker Palace Hôtel*, une histoire de SF qu'il a co-écrite avec Pierre Christin. Produit par Maurice Bernart (*La Vie est un long fleuve tranquille*) et FR3, *Bunker Palace Hôtel* est interprété par Jean-Louis Trintignant, Carole Bouquet, Maria Schneider et Jean-Pierre Léaud.

La chasse aux vampires

■ ■ ■ Plus que jamais présents sur nos écrans, nos amis d'outre-



tombe font un retour féroce dans *Sundown: The Vampire in Retreat*, le nouveau film fantastique imaginé par le talentueux Douglas Hickox. Produit par Vestron Pictures, qui se spécialise dans l'épouvante haut de gamme, *Sundown...* se tourne actuellement dans l'Utah, avec, dans l'un des rôles principaux, l'invulnérable David Carradine.

In memoriam

■■■ Charles Addams, le célèbre "cartoonist" américain, est décédé le 29 septembre dernier à New York. Agé de 76 ans, il fut, dès 1935, l'instigateur d'un humour macabre tout à fait novateur, qui fit son apparition dans les pages du *New Yorker* magazine. Peu à peu, le public se familiarisa avec ses personnages délirants et se passionna pour ses bandes dessinées fantastiques. A tel point que certains des personnages qu'il inventa servirent de base à la série TV des années 60 intitulée *The Adams Family*.

■■■ Assez peu connu des amateurs français, Jerry Warren, qui vient de disparaître le 21 août des suites d'un cancer, était un vétéran de l'industrie cinématographique et du fantastique. C'est en 1955, à l'âge de 32 ans, qu'il produit et réalise son premier film, *Man Beast*, décrivant une expédition dans l'Himalaya à la recherche du Yéti (celui-ci sera découvert, mais le petit groupe s'apercevra que l'un de ses membres est un demi-Yéti, lequel cherche à procréer avec une femme avant d'"élever" le degré d'intelligence des membres de sa race!). De nombreux petits budgets s'ensuivront. Jerry Warren se spécialisera également dans le "remontage" des films étrangers, compliquant terriblement la tâche aux historiens du cinéma d'alors. En 1959, Warren dirigera *The Incredible Petrified World* avec John

18/26 novembre 1988
clermont-ferrand

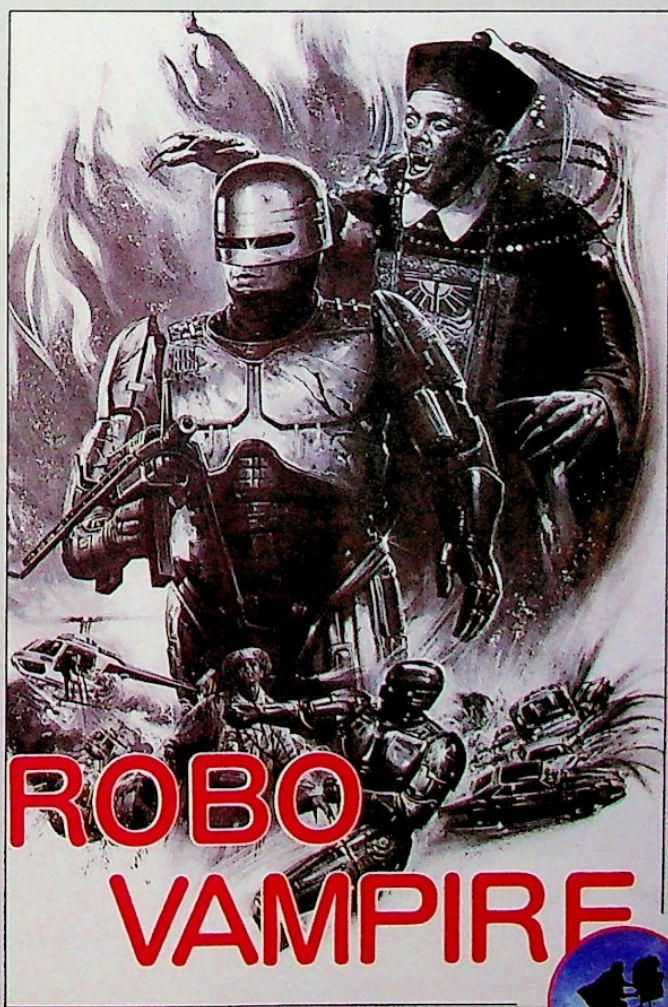


Carradine et Robert Clarke, qui sera suivi d'un *Teenage Zombies*, d'*Invasion of the Animal People* (un film suédois bénéficiant de ses "rajouts" avec John Carradine) et de nombreuses autres bandes d'épouvante.

Robocop bis

■■■ Jusqu'à présent, c'était le cinéma italien qui détenait, indiscutablement le douteux privilège de plagier le cinéma américain. Ainsi, dès qu'une superproduction hollywoodienne était annoncée, des producteurs transalpins s'empressaient-ils de mettre en chantier des succédanés tournés en un temps record, le but de l'opération étant de sortir avant l'équivalent américain afin de bénéficier de la campagne de publicité de ce dernier. Parfois, c'étaient de fausses "suites" qui étaient tournées, à l'insu des spectateurs abusés (ainsi vit-on entre autres, un *Patrick II*, un *Zombi II*, etc.). Ce procédé, assez malhonnête, permettait néanmoins au fantascophilie d'avoir une ration supplémentaire, pas toujours désagréable. Le cinéma italien étant plus ou moins moribond (en tout cas moins fécond que naguère), c'est à présent Hong-Kong qui prend la relève. Fort du succès international de *Robocop*, une compagnie chinoise n'a pas hésité à produire un *Robo Vampire* dont le personnage principal s'inspire directement de celui interprété par Peter Weller dans le film de Paul Verhoeven. Au moins le scénario est-

il suffisamment délirant pour que notre indignation se transforme en simple amusement: Tommy Fox est un membre brillant de l'Interpol. Sa mission est de lutter contre les trafiquants de drogue, notamment un certain Charlie Bradley, lequel, excédé, fera abattre le policier. Afin de continuer tranquillement ses opérations, Bradley, grâce à l'aide d'un Taoïste, parviendra à créer un redoutable vampire, qui le secondera d'efficace façon (il est quasi-invulnérable) dans ses coupables activités. Mais Tommy n'est pas totalement mort, bien que son corps soit anéanti. Un savant de renom s'empare de sa dépouille, et, grâce à ses nouvelles expérimentations, parvient à le transformer en un superman bio-électrique, surnommé le Robot. Sa première action sera de détruire le vampire. Mais celui-ci s'est démultiplié, et c'est à présent une horde de créatures infernales que l'ex-policier devra affronter. Scènes d'action, combats en tout genre (dont de traditionnelles séquences de Kung-Fu, etc.): *Robo Vampire*, réalisé par Bruce Lambert, essaye de mélanger deux styles et deux cultures. La formule a, semble-t-il, connu un certain succès, puisque deux suites sont déjà annoncées!



Les premières images

Voici quelques années, victime de la pollution et des produits toxiques inconsciemment utilisés par de jeunes écervelés, naissait une nouvelle créature du bestiaire fantastique : The Toxic Avenger. Armé d'un balai-éponge des plus efficaces, ce Super-Héros entendait mettre de l'ordre autour de lui, et y parvenait effectivement. Devant le succès considérable (notamment auprès des ménagères), remporté par les premiers exploits cinématographiques de cet être difforme mais déterminé, les producteurs new-yorkais responsables de sa genèse n'hésitèrent pas à le convoquer à nouveau, afin de lui faire connaître des aventures aussi palpitantes et délirantes que celles du premier épisode.



PART II

Malgré son apparence quelque peu rébarbative, The Toxic Avenger est un être sensible et délicat, n'hésitant pas à offrir les plus belles roses à l'élue de son cœur.

Malheureusement, sa passion l'enflammera au point de mettre en péril son existence, devant les yeux atterrés de ses amis. Originaire du New Jersey, il effectuera, cette fois, de nombreux déplacements qui le conduiront notamment au cœur même de Tokyo, une ville particulièrement polluée, et donc chère à son cœur.

Impatiemment attendu par des légions de fans, *The Toxic Avenger part II* fera son apparition sur les écrans US dès le mois prochain...





Produit par l'un des tandems les plus dynamiques de New York City, les inséparables Michael Hertz et Lloyd Kaufman (à qui l'on doit, entre autres, le mémorable *Monstre des placards*), et réalisé en collaboration avec Samuel Weil, *The Toxic Avenger part II* vient d'être achevé, après de longues semaines de tournage en extérieurs. Au nombre de ses exploits étonnants, on verra le monstre faire du vol à voile autour de l'impassible Statue de la Liberté. Bien entendu, effets sanglants et maquillages horribifiques seront également au rendez-vous !



SUR NOS ÉCRANS

TABLEAU D'HORREUR						
CK : Cathy Karani, NM : Norbert Moutier, JPP : Jean-Pierre Piton, JCR : Jean-Claude Romer, GS : Giuseppe Salza, DS : Daniel Scotto, AS : Schlockoff.						
TITRE DU FILM	CK	NM	JPP	JCR	GS	DS
AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE	3	4	4	2	4	4
D.O.A.	4	4	4	4	4	4
PIEGE DE CRISTAL	4	4	4	4	2	4
RAMBO 3	4	4	3	3	3	4
ROGER RABBIT	3	4	2	2	3	2
LA 7 ^e PROPHÉTIE	2					
4 : Excellent. 3 : Bon. 2 : Intéressant. 1 : Médiocre. 0 : Nul.						



AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE

Un sang nouveau pour les vampires !

Dans *Near Dark*, ils défendent une conception du cinéma trop souvent négligée par les producteurs du monde entier : ils racontent une histoire et ils le font bien. Quel bonheur de constater qu'il existe encore des gens pour qui Fantastique ne rime pas obligatoirement avec effets spéciaux spectaculaires ! Quelle joie de découvrir un film conçu par des adultes, pour des adultes, sans chercher à attirer les gamins des collèges au prix d'une auto-censure révoltante ! Dans les films d'horreur de ces derniers mois, on avait presque oublié la couleur du sang, tant les créateurs s'ingénient à gommer toute violence afin de

des individus blessés par le temps, confrontés à de réels problèmes de survie. Ils sont sales, ne se soucient d'aucune mode vestimentaire et ne donnent pas l'impression de sortir de chez le coiffeur. Nous savons dès le début que nous nous trouvons face à des individus crédibles avec leurs forces et leurs faiblesses, pourvus de sentiments comparables aux nôtres : ils n'ont que peu de points communs avec les vampires de supermarché pour adolescents en mal de fantasmes sanglants. Il est certain qu'un film comme *Lost Boys* caresse le spectateur dans le sens du poil : il ne se sent pas choqué, ni menacé par ces jeunes

Voilà un bon moment que le danger nous menace : les scénaristes sont une espèce en voie de disparition. Il serait bon d'envisager de les protéger, comme les koalas ou les baleines bleues, avant que leur extinction ne soit irrémédiable. Le jour où une action de ce genre sera tentée, Kathryn Bigelow et Eric Red trouveront largement leur place parmi les oiseaux rares...

gagné en fascination pure et en humanité. La grande force du film réside dans le fait qu'on ne nous les présente jamais comme des êtres totalement antipathiques et malfaisants mais plutôt comme les survivants d'une époque révolue. On ne peut s'empêcher de ressentir de la compréhension, voire de la compassion, lorsque Jesse lance un dernier regard à sa compagne avant de périr dans les flammes ou quand Homer, homme mûr prisonnier d'un corps d'enfant, cherche désespérément une compagne...

Kathryn Bigelow traite un thème rabâché cent fois mais, loin de se contenter d'enfoncer des portes ouvertes, elle cherche à donner un ton nouveau au mythe. Dans un premier temps, elle fait table rase de toutes les règles connues par le public afin de mieux le dérouter en lui faisant perdre tous points de référence. Par exemple, le terme "Vampire" n'est jamais prononcé dans le film : les créatures n'ont d'ailleurs pas grand chose à voir avec le personnage créé par Bram Stoker, modèle incontournable pour tous les réalisateurs, de Murnau à Badham. Les héros de *Near Dark* boivent le sang de leurs victimes, vivent la nuit et ne supportent pas la lumière du jour mais pieux et gosses d'ail ont été remis dans le placard des accessoires oubliés. Les crucifix aussi ont été purement et simplement supprimés ce qui implique une notion véritablement révolutionnaire : les vampires ne sont plus décrits comme des êtres diaboliques victimes d'une terrible malédiction et pour-



suivis par les foudres de l'Eglise traditionnelle. Race à part, véritables prédateurs, ils tuent d'abord par nécessité, jouant avec leurs proies comme le feraient des chats sauvages avec de petites souris. Leurs seuls ennemis réels sont les forces de police qui les poursuivent mollement comme s'il s'agissait d'un gang de malfaiteurs des plus ordinaires : en Amérique, les tueurs sont monnaie courante et ceux-ci ne sont finalement pas plus meurtriers qu'un bon psychopathe...

Autre point profondément neuf, nous découvrons des vampires d'origine et de culture américaines. Les buveurs de sang européens sont toujours censés avoir traversé pays et siècles. Le chef de bande de *Near Dark*, l'énigmatique Jess, a vécu la Guerre de Sécession. Aux Etats-Unis, pays récent et sans histoire propre, un siècle constitue un laps de temps considérable. Le fait qu'il ait participé à un événement historique



gagner les faveurs du jeune public. Kathryn Bigelow ne mange pas de ce pain là : son film est dur, très dur et elle ne se permet aucune concession dans les images qu'elle choisit de montrer. Même si *Near Dark* rappelle souvent *Génération Perdue* dans la base de son histoire (un jeune homme est confronté à un groupe de vampires qui l'initient à leur mode de vie), le traitement est tout autre. Les héros de *Lost Boys* évoquent une jeunesse dorée et insouciante qui apprécie son statut de créature immortelle comme la possibilité de se livrer à une surprise-party éternelle. Ceux de *Near Dark* sont

gens bien mis et aseptisés. *Near Dark*, au contraire, offre des créatures véritablement dangereuses. L'absence totale de maquillage, dents pointues et lentilles de contact colorées, nous les rend plus présents, plus réalistes et donc infiniment plus inquiétants. Ils correspondent à des aspects de notre vécu quotidien et c'est pour cela que le spectateur se laisse tout de suite convaincre qu'il ne ferait pas bon les rencontrer au bord d'une autoroute : ils ont le côté agressif et indestructible des êtres traqués qui ne craignent plus la mort. Ce qu'ils ont perdu en folklore, ces prédateurs nocturnes l'ont

lui confère une autorité supplémentaire, une dignité d'homme expérimenté qui pousse ses disciples au respect.

L'érotisme, constante du mythe, reste présent dans *Near Dark* mais il n'est jamais utilisé de façon systématique. Lorsque la jeune héroïne ressent du désir pour sa victime, nous assistons à une scène torride mais il est clair qu'elle ne cherche pas alors à se nourrir : elle veut donner à son amoureux le moyen de partager son existence nocturne. A l'opposé, lorsque la bande attaque les clients d'un bar, la violence atteint son paroxysme parce qu'ils ne sont pas considérés comme des objets sensuels.

A chaque instant, à chaque séquence, *Near Dark* surprend par l'intelligence de sa mise en scène. Là non plus, Kathryn Bigelow n'a pas cherché à s'inspirer des films de vampires classiques. Sa façon de filmer nous rappelle à la fois la dureté des "road movies" américains, l'âpreté de quelque western, ou même le charme angoissant du *Nomads* de John McTiernan mais certainement pas les délires gothiques de la Hammer Film. Une caméra très mobile carresse de superbes paysages mais elle parvient à les mettre en valeur au sein même de l'action sans jamais commettre l'erreur de nous livrer des "cartes postales" cinématographiques. Le montage et la bande-son, remarquables, prouvent, une fois encore, le professionnalisme de la réalisatrice et le soin qu'elle a apporté à chaque détail : les chansons imprègnent parfaitement les images en insistant encore sur le sentiment indescriptible de violence latente qui baigne l'ensemble du film. La direction d'acteurs est magistrale et l'on ne peut que souligner l'excellence des prestations de Lance Henriksen et Bill Paxton, toujours irréprochables dans des rôles taillés pour eux. Une seule réserve : le dénouement, assez invraisemblable. *Near Dark* est un si bon film que l'on aurait aimé qu'il soit, en tous points, parfait...

Caroline Vié

"LA SEPTIÈME PROPHÉTIE"

Demain, l'apocalypse

Production originale et ambitieuse confiée à Carl Schultz, cinéaste polonais émigré en Australie, *La Septième Prophétie* pourrait être traitée de film marginal tant la marginalité appartient aujourd'hui au classicisme le plus sage. Point d'effusions de sang : les grands maîtres de la terreur l'ont compris depuis longtemps, il s'avère bien inutile d'accumuler les chocs visuels les plus spectaculaires et les plus performants si l'histoire ne suit pas.

Carl Schultz et les scénaristes de cette prophétie diabolique ont conçu un film terrifiant, une œuvre dont les racines se trouvent à l'origine de l'humanité toute entière et qui dans toutes les religions inspirent la crainte d'une colère divine. *La Septième Prophétie*, selon Saint Jean, annoncera le commencement de la Fin du Monde. Que se passe-t-il sur notre vieille terre ? La mer rejette les poissons sur les rivages, les guerres éclatent dans tous les pays, un village israélien construit sur les ruines de Sodome est détruit dans une tempête de glace, les rivières se teignent de sang. Puis viennent les pluies torrentielles, les chutes de grêlons, les tremblements de terre. Et Abby et Russell Quinn, jeune couple sans histoire, ne savent pas qu'ils détiennent

entre les mains le devenir de l'humanité. Qui est cet étrange locataire surgi de nulle part qui semble en vouloir à l'enfant qu'attend Abby ? Et ce prêtre à demi fou, qui parcourt la Terre entière à la recherche des signes précurseurs de la Fin du Monde, quel but poursuit-il ?

Russel Quinn, jeune avocat, tente d'innocenter un jeune garçon qui a tué ses parents sur l'ordre de Dieu, et qui doit périr sur la chaise électrique. Autant d'éléments d'un puzzle qui s'assemblent jusqu'au coup de théâtre final que nous nous gardons bien de révéler. Film noir, profondément mystique, *La Septième Prophétie* possède l'efficacité des grands thrillers, et l'implacable terreur des grands récits fantastiques. Hallucinant, le film l'est certainement,

servi par une interprétation de grande qualité. Jurgen Prochnow en tête, et une conception technique et artistique irréprochable. Carl Schultz a réussi là où tant d'autres se sont échoués sur les écueils de l'échec, nous faisant oublier, tant sa maîtrise est grande, le défilement des images sur l'écran blanc du cinéma. Le film s'avère donc réussi, et réjouira les amateurs de grand spectacle, de belles histoires et de sensations fortes. Les aficionados du latex, de la prothèse, et du câble de tirage, quant à eux trouveront leur compte dans deux ou trois séquences discrètes, et resteront bouche bée devant un bébé plus vrai que nature créé à l'image de l'homme par Kevin Yagher lui-même. *La Septième Prophétie*, c'est peut-être pour demain... Daniel Scotto

U.S.A. 1988. Production : Interscope Communication Production. Prod. : Robert N. Cort & Ted Field. Réal. : Carl Schultz. Prod. ex. : Paul R. Gurian. Scén. : W.W. Wicket et George Kaplan. Phot. : Juan Ruiz-Anchia. Architecte-déc. : Francisca Bartocini. Dir. art. : Stephen Marsch. Mont. : Caroline Biggerstaff. Mus. : Jack Nitzsche. Déc. : Cricket Rowland. Maq. : Graig Reardon. Cost. : Durinda Rice-wood. Cam. : George Mooradian et Eric Engler. Effets spéciaux de maquillage : Kevin Yagher. Effets spéciaux visuels : Dream Quest Images. Michael L. Fink. Asst. réal. : Chris Soldo. Int. : Demi Moore (Abby Quinn), Jurgen Prochnow (l'étranger), Michael Biehn (Russel Quinn), Peter Friedman (le Père Lucci), Manny Jacobs (Avi), John Heard, Akosua Busia, John Taylor, Arnold Johnson, Leonardo Cimino. Dist. en France : Columbia. 100 mn. Couleurs.

200 PLACES GRATUITES POUR AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE

Il vous suffit pour cela de nous envoyer le bon à découper ci-contre à :
Screenplay, 121 rue La Fayette, 75010 Paris,
accompagné d'une enveloppe timbrée
à vos nom et adresse.

Vous recevrez votre invitation par retour du courrier.
Cette invitation sera valable dans n'importe
quelle salle (France métropolitaine),
à la séance de votre choix.

ATTENTION :
cette offre est réservée à nos abonnés.

U.S.A. 1987. Production : F/M Entertainment. Prod. : Steven-Charles Jaffe. Co-prod. : Eric Red. Réal. : Kathryn Bigelow. Prod. : Edward S. Feldman, Charles R. Meeker. Scén. : Eric Red et Kathryn Bigelow. Phot. : Adam Greenberg. Mont. : Howard Smith. Mus. : Tangerine Dream. Déc. : Dian Perryman. Maq. : Davida Simon. Cost. : Joseph Porro. Effets spéciaux : Bordon Smith. Int. : Adrian Pasdar (Caleb), Jenny Wright (Mae), Lance Henriksen (Jesse), Bill Paxton (Severin), Jenette Goldstein (Diamondback), Tim Thomerson (Loy), Joshua Miller (Homer), Marcie Leeds (Sarah). Dist. en France : Capital Cinéma. 95 mn. Couleurs. Son ultra-stéréo.

BON À DÉCOUPER
pour une place gratuite
"Aux frontières de l'aube"
(sortie :
9 novembre 1988)

SUR NOS ECRANS

D.O.A.

"Mort par anticipation"

C'est une histoire simple, très simple : un homme n'a plus que 24 heures à vivre. Il a été empoisonné par une substance contre laquelle il n'y a pas d'antidote. Il va mourir. Pendant les quelques heures qui lui restent, il n'a qu'une seule chose à faire : retrouver son meurtrier...

Tout le monde connaît l'idée puissante sur laquelle repose *D.O.A.*, mais rares sont ceux qui ont réussi à voir la version originale réalisée en 1949. La progression dramatique du film est donc pratiquement inédite. On sait ce qui va arriver au héros, mais on ne sait pas comment. Les surprises le disputent aux coups de théâtre dans ce remake réactualisé. L'étonnant style visuel des réalisateurs, Rocky Morton et Annabel Jankel, entraîne l'histoire dans un crépuscule indistinct, par-delà les limites du film noir, en direction du "fantastique" le plus épuré. Ce nouveau *D.O.A.* est d'ores et déjà l'un des chefs d'œuvre du genre — ou des genres ? — de la décennie.

est tournée dans le noir et blanc le plus glacial. Pas le noir et blanc habituel, avec toutes ses nuances de gris. Non : simplement du noir et du blanc. Comme un long couloir dont on ne revient pas. (1)

Le professeur Dexter Cornell (brillamment interprété par Dennis Quaid) vit toute une existence en l'espace de quelques jours. Son meilleur élève, auteur d'un manuscrit très prometteur, se suicide (mais est-ce bien un suicide ?), sa femme, une petite bourgeoise qui cache un secret sexuel, lui donne les papiers de leur divorce à signer, et le lendemain matin, il découvre que sa gueule de bois est en fait le symptôme d'un empoisonnement du sang irréversible. *D.O.A.* s'écarte alors très vite de



Les derniers rayons du crépuscule de la vie de Dex (Dennis Quaid).

noir secret. Chacun des personnages, même les plus dangereux, a quelque chose à cacher. Et pourtant tous se débattent frénétiquement dans toutes les dimensions de l'histoire. On est contraint d'attendre la dernière image (mais rien n'empêche de se livrer à des conjectures en attendant la fin !) pour comprendre qui a fait quoi et pourquoi.

Le film progresse rapidement, avec impétuosité, et c'est génial. Rocky Morton et Annabel Jankel

tant au point un style qui défie à certains moments toutes les règles cinématographiques. Les effets vidéo sont appliqués à l'image 35 mm, et vice-versa. *D.O.A.* est avant tout une expérience, qui procure au cerveau (et pas seulement à la rétine) une sensation d'amertume tragique et d'excitation. Une bonne partie du mérite en revient à Dennis Quaid, qui trouve là le meilleur rôle de sa carrière. Quant à Charlotte Rampling, il semblerait qu'elle ait pris goût aux pulsions les plus obscures de l'âme humaine depuis *Angel Heart*. Elle tient, dans *D.O.A.*, le milieu entre la reine de l'occulte et la femme fatale. En un mot, elle est excellente ! Remercions Walt Disney d'avoir eu le courage de produire un film tellement extrême qu'il pourrait bien lancer une nouvelle vague technologique. D'ailleurs, si aux Etats-Unis, *D.O.A.* n'a pas remporté un grand succès commercial, il est bel et bien en passe de devenir un cult-film.

D.O.A. est indiscutablement le meilleur film de genre de 1988. Si vous n'allez voir qu'un film cette année, que ce soit *D.O.A.* Tout simplement.

Giuseppe Salza.

(1) : voir l'article de George Turner dans ce numéro.



Si nos lecteurs ne connaissent pas les réalisateurs britanniques (qui sont mariés, dans la vie privée), ils connaissent certainement leur enfant : c'est eux qui ont créé *Max Headroom*. Et pourtant, la technologie de *D.O.A.* fonctionne plutôt à l'opposé, dans la basse définition. Leur mise en scène est glauque, sinistre, désespérée. C'est comme si des années et des générations de cinéastes avaient passé sur la pellicule. Quant à l'histoire, ce n'est qu'un long flashback à l'issue duquel la boucle se trouve bouclée. Au départ, le film est en couleurs : les couleurs vives de la vie, de la joie, de Noël. Et puis l'image se fige, les tonalités s'estompent, s'atténuent, pendant que le contraste augmente. La fin

son propos, comme s'il lui fallait l'exorciser ; et le vrai film commence pour de bon.

Ce qui arrive ensuite ressemble à un plongeon les yeux bandés dans le mystère. Les réalisateurs et le scénariste Charles Edward Pogue (*La Mouche*, *Psychose II*) traduisent leur passion du film noir en une représentation cinématographique haletante du courage et du désespoir. La violence et les meurtres macabres composent des ballets de la mort comme on n'aurait pas pu en voir avant Argento, qui trouvent leur apothéose lors d'une séquence palpitante mettant en scène un assassin armé d'un pistolet à clous. La structure du scénario retarde continuellement la révélation de son

n'ont pas ménagé leurs efforts pour explorer des zones encore inédites. Ils y parviennent en met-



U.S.A. 1988. Production : Touchstone/Silverscreen Partners. Prod. : Ian Sander et Laura Ziskin. Réal. : Rocky Morton et Annabel Jankel. Coproduit par : Cathleen Summers & Andrew J. Kuechin. Scén. : Charles Edward Pogue. Phot. : Yuri Neyman. Dir. art. : Richard Amend. Mont. : Michael R. Miller. Mus. : Chaz Jankel. Son : Thomas Brandau. Déc. : Michael O'Sullivan. Maq. : Ronnie Specter. Cost. : Nancy Cone. Cam. : Martin Schear. Effets spéciaux : Jack Bennett. Asst. réal. : Louis d'Esposito. Script : Marita Grabiak. Int. : Dennis Quaid (Dexter Cornell), Meg Ryan (Sydney Fuller), Charlotte Rampling (Mrs Fitzwaring), Daniel Stern (Hal Petersham), Jane Kaczmarek (Gail Cornell), Christopher Neame (Bernard), Rob Knepper (Nicholas Lang), Jay Patterson (Graham Cooley), Brion James (le détective Vemer). Dist. en France : Warner. 100 mn. Couleurs.

FRANCHISSEZ LE SEUIL D'UN UNIVERS AU-DELÀ DU RÉEL...



ABONNEZ-VOUS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

OUI je m'abonne dès aujourd'hui à l'Ecran Fantastique

- ☐ 1 AN - 2 NUMEROS GRATUITS — Je recevrai prioritairement les 12 prochains numéros au prix exceptionnel de 280 F (Etranger : 450 F)*
☐ 2 ANS - 4 NUMEROS GRATUITS — Je recevrai prioritairement les 24 prochains numéros au prix exceptionnel de 560 F (Etranger : 750 F)*
* par mandats internationaux uniquement

CADEAU

2 affichettes (Rambo 3 et Roger Rabbit) pour tout abonnement d'1 an !

1 cassette au choix (Death Warmred Up, Zombie ou Massacre à la tronçonneuse) pour tout abonnement de 2 ans !

Bon à découper ou photocopier, et à retourner accompagné du règlement par chèque, mandat postal ou international à l'ordre (exclusif) de Screenplay, service abonnements, l'Ecran Fantastique, 9 rue du Midi. 92200 Neuilly.

NOM : PRENOM :
RUE : NUMERO :
VILLE : CODE POSTAL :
DATE : AGE :

AUX FRONTIERES DE L'AUBE

Des vampires hors-la-loi,
à la manière de Bonnie and Clyde
hantent le Middle-West américain...





AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE

Entretien avec

Kathryn Bigelow, réalisatrice.

Near Dark est un film de vampires qui, tout en s'écartant résolument de la tradition inhérente au genre, lui rend un vibrant hommage. L'originalité de son scénario, la qualité de sa mise en scène ainsi que la somptuosité plastique des images en font une œuvre marquante. Sa jeune réalisatrice Kathryn Bigelow qui, pour ses débuts dans le Fantastique, a reçu la Licorne d'Or du Festival de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction, s'affirme dès lors comme l'un des grands espoirs du cinéma américain.

Au départ, vous ne vous destiniez pas au cinéma ?

En fait, c'est le hasard qui a décidé de ma carrière car à l'origine, je me destinais à la peinture. J'ai donc d'abord suivi les cours du San Francisco Art Institute. Certaines de mes toiles ont même été exposées. A cette époque, le cinéma m'était presque complètement étranger et lorsque j'y allais, c'était en simple spectatrice, le plus souvent pour passer un moment agréable. Le cinéma est entré dans ma vie le jour



La jeune et jolie réalisatrice.

où l'un de mes amis peintres qui appartenait au groupe d'artistes dont je faisais partie, m'a demandé de filmer l'une de ses expositions. Voilà comment j'ai été amenée à me prendre d'intérêt pour ce moyen d'expression entièrement nouveau pour moi et qui m'a tout de suite fascinée. Le court-métrage en question s'appelait *The Set Up*. Il a été présenté dans plusieurs festivals internationaux où son accueil a été plutôt bon. Puis, je me suis inscrite à l'Université de Columbia où j'ai commencé à côtoyer des gens de la profession. En 1980, j'ai pu entreprendre mon premier long métrage,

du scénario qui m'a vivement intéressée. Je savais également qu'Eric n'était pas resté insensible à certains de mes écrits et comme nous nous sommes tout de suite bien entendus, nous avons décidé de travailler ensemble. Je dois dire que là aussi, ce fut une expérience passionnante et enrichissante car nous avons toujours collaboré en parfaite harmonie. J'ai beaucoup appris à ses côtés.

Une fois le scénario terminé, a-t-il été facile de trouver un producteur ?

Très facile et j'ai même été étonnée de la vitesse à laquelle tout cela a été possible. La première porte a été la

sur la région, ce qui nous a obligés à chercher d'autres lieux. Finalement, nous nous sommes rendus en Arizona où il a parfois fallu supporter des températures très froides.

Tout en mettant en scène des vampires, *Near Dark* n'est en rien comparable à la tradition. Le mot, par exemple, n'est jamais prononcé et vous avez même laissé de côté tout ce qui constitue l'attrait du vampire.

C'est la démarche que j'ai tout de suite adoptée car aujourd'hui le public est habitué à voir tellement de films, qu'il sait parfaitement à qui il a affaire. Les jeunes qui constituent la majorité des spectateurs de films fantastiques sont tout à fait au courant et n'ont aucune peine à identifier les personnages. Il devenait donc inutile de se référer à la panoplie du vampire : les pieux plantés dans le cœur, les gosses d'ail, les dents pointues. Si je l'avais fait, tout cela aurait constitué un contresens.

Il y a pourtant certains éléments qui font partie de la tradition ?

Oui, mais seulement le strict nécessaire comme par exemple, la lumière du jour qui brûle la peau des vampires ou encore le fait qu'ils doivent se nourrir de sang pour survivre. C'est ma façon de rester fidèle à la tradition et à la mythologie établies par la littérature et le cinéma. Je tenais à ce que mes personnages aient l'air vrais et à ce qu'ils ne soient pas d'emblée présentés comme des vampires. Le doute est possible quant à leur condition même si tout laisse croire que ce sont des vampires.

Par ailleurs, ils vivent en communauté.

Oui, j'en ai fait des êtres marginalisés par la société qui les rejette. Ils ont l'air de paumés, de clochards condamnés à errer le long des routes. Dans la plupart des films fantastiques, les adaptations de "Dracula" par exemple, les vampires appartiennent à une classe privilégiée. Ils sont riches, aristocratiques



La famille-vampire en action : le credo de la violence.

The Loveless que vous avez peut-être vu à la cinémathèque française sous un autre titre, *Breakdown*. C'est un film que j'ai co-réalisé avec Monty Montgomery, lequel s'est plus particulièrement occupé de la partie technique tandis que je me suis surtout chargée de diriger les acteurs. Il s'agissait d'une histoire de motards avec Willem Dafoe dont c'était le premier rôle.

C'est alors que vous avez rencontré Walter Hill ?

Oui, il avait beaucoup apprécié mon travail sur *The Loveless* et je crois même que c'est à la suite de ce film qu'il a engagé Willem Dafoe pour *Les Rues de Feu*. A cette époque, Walter Hill était sous contrat chez Universal et il a réussi à me faire engager. Il a même eu la gentillesse de lire certains de mes scénarios. Malheureusement, lorsque je suis entrée chez Universal, la compagnie était en effervescence car un responsable important venait de changer. C'est pourquoi mes scénarios sont restés dans les tiroirs. Mais l'aide de Walter Hill m'a été précieuse ; je lui suis éternellement reconnaissante pour ce qu'il a fait.

Dans ces conditions, comment s'est présenté *Near Dark* ?

Grâce à l'un de mes amis, j'ai eu la chance d'entrer en contact avec Eric Red, le scénariste de *Hitcher*. C'est ainsi que j'ai pu lire un premier état

bonne puisque c'est pratiquement du jour au lendemain que l'affaire a été montée grâce à la compréhension d'Edward Feldman.

Near Dark se déroulant en grande partie la nuit, avez-vous rencontré des difficultés particulières au moment du tournage ?

La production m'a accordé 49 jours de tournage dont 38 pour les prises de vues nocturnes. Nous devons tourner en Oklahoma où se trouvent des paysages désertiques et désolés, conformes à ce que nous souhaitons. Mais quelques jours plus tôt, une violente tempête s'est abattue



L'une des séquences les plus percutantes du film, celle du bar.

et vivent dans d'immenses châteaux. J'ai voulu rompre avec cette habitude en leur donnant un côté hors-la-loi, un peu à la manière de Bonnie and Clyde.

Ils font également penser à des personnages de western, notamment par leur accoutrement.

C'est un genre que j'adore. Un film

comme *La Prisonnière du Désert* de John Ford est pour moi un modèle. C'est pour cette raison que j'ai doté le personnage de Lance Henriksen de tout un passé relatif à la guerre de Sécession. Dans un état précédent du scénario, chacun des personnages était précisément défini par son passé. Le fait qu'ils aient leurs propres lois, leur propre code, vient sans doute aussi du western.

*Lance Henriksen,
dans une composition mémorable,
Jesse le vampire-sudiste.*



AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE

Etes-vous fan de fantastique ?

J'ai vu des films comme *Prédateurs* de Tony Scott ou *Vampyr* de Carl Dreyer que j'adore et que je trouve absolument magnifique mais je n'ai pas une grande culture cinématographique. J'ai sûrement beaucoup de lacunes.

Peut-être, est-ce pour cette raison que *Near Dark* contient plusieurs idées surprenantes, l'enfant-vampire par exemple.

Depuis, j'ai appris que dans *Génération Perdue*, il y en avait un également. C'est d'ailleurs curieux comme les mêmes idées peuvent jaillir au même moment. Je voulais rompre avec l'image de l'enfant au cinéma en le dotant de réactions d'adulte. En fait, Homer est un adulte dans un corps d'enfant. Sur son visage poupin, on peut — comme d'ailleurs pour les autres personnages — lire tous les signes de la tragédie. Ses réactions sont exactement celles d'un adulte même lorsqu'il se trouve face à des enfants de son âge. Regardez son comportement avec Sarah.

Une autre chose nous a également beaucoup étonnés : cette volonté de surprendre le spectateur. Par exemple, la rencontre entre Caleb et Mae au début du film ressemble à une banale histoire d'amour et puis tout d'un coup, on commence à comprendre la vraie nature de Mae.

Les films qu'on tourne aujourd'hui me semblent beaucoup trop prisonniers des clichés. C'est sans doute la faute des réalisateurs et des scénaristes. Pour ma part, j'aime beaucoup l'idée qu'il faille constamment surprendre le spectateur et l'amener sur un terrain autre que celui qu'il attendait. Mes vampires ont des airs de hors-la-loi de westerns. Ils sont

débarassés des conventions habituelles et un personnage comme Mae est capable d'amour. Voilà une idée qui n'est pas pour me déplaire. Je pense qu'au fond de lui-même, le spectateur en a assez qu'on lui rabâche toujours les mêmes histoires.

C'est également dans cet esprit que vous avez abordé la scène du bar ?

Oui, car la violence et la mort qui y sont présentées revêtent des allures comiques, en particulier avec le personnage de Bill Paxton. La scène relève presque de la bande dessinée. Et puis, c'est également à partir de cet instant précis que mes vampires ne sont plus aussi antipathiques. En dépit des meurtres qu'il ont pu commettre, le spectateur commence non pas à les trouver sympathiques, ce serait exagéré, mais à comprendre leurs réactions. Après tout, ils doivent survivre et la plupart de leurs actes s'apparentent à un jeu ou à un rituel. Severen est sûrement le seul pour qui le public peut éprouver du dégoût car il prend plaisir à martyriser et à tuer ses victimes. En ce sens, il est presque l'opposé de Jesse qui lui, a une toute autre attitude dans la mesure où il apparaît comme un sage, une sorte de philosophe conscient de l'inéluctabilité de son sort et des siens.

Ce n'est sûrement pas un hasard si trois des acteurs d'*Aliens* se retrouvent au générique ?

J'adore le film de James Cameron auquel j'ai également emprunté le chef-opérateur de *Terminator*. C'est d'ailleurs après avoir vu *Aliens* que j'ai décidé de prendre Lance Henriksen, Jenette Goldstein et Bill Paxton, tout simplement parce qu'ils étaient les personnages que j'avais imaginés !

Propos recueillis par J.P. Piton.

Entretien avec Lance Henriksen

Lance Henriksen n'est pas un comédien ordinaire. Sa longue silhouette et son visage émacié hantent la mémoire des spectateurs. Qu'il interprète l'androïde d'*Aliens*, le vampire fatigué de *Near Dark* ou le père déchiré de *Pumpkinhead*, on ne remarque que lui sur l'écran. Pour Henriksen, jouer est bien plus qu'une profession : c'est une manière de vivre, un don total de sa personne. Voilà qui explique certainement le souffle incomparable qu'il apporte à chacun des films. D'une voix grave et posée, il nous confie ses vues sur la question et nous donne une passionnante leçon sur la manière dont il a façonné ses personnages.

Quel a été le premier film dans lequel vous ayez joué ?

J'ai débuté dans *Un après-midi de chien* aux côtés d'Al Pacino. Je jouais le rôle de l'agent du FBI qui le tue à la fin du film. Cela m'a immédiatement apporté beaucoup de propositions de travail et je dois avouer que cela m'a surpris. Je pensais vraiment que toute ma carrière se déroulerait au théâtre. Depuis, j'enchaîne film sur film et j'aime ça !

trouvions afin de nous protéger du soleil. C'est ainsi que j'ai travaillé mon rôle : en pensant aux besoins de mon personnage. J'ai mis de faux ongles que j'ai ébréchés avec des tenailles. J'ai laissé pousser mes cheveux. C'était vraiment excitant de le voir prendre vie peu à peu.

Est-il vrai que vous lui ayez créé un passé ?

J'ai ressenti le besoin de le faire pour pouvoir me rapprocher de lui.



Seuls dérivatifs des vampires errants : les meurtres occasionnels...

Avez-vous complètement renoncé au théâtre ?

Pas du tout, mais cela fait un bon moment que je n'ai plus le temps de m'y consacrer. J'aimerais avoir la possibilité de jouer une pièce pendant une longue période de temps. Au cinéma comme au théâtre, on n'a jamais la possibilité de creuser les personnages à fond, même si certains réalisateurs permettent de nombreuses prises.

Pourtant, vous avez eu l'occasion de soigner particulièrement votre personnage pour *Near Dark*...

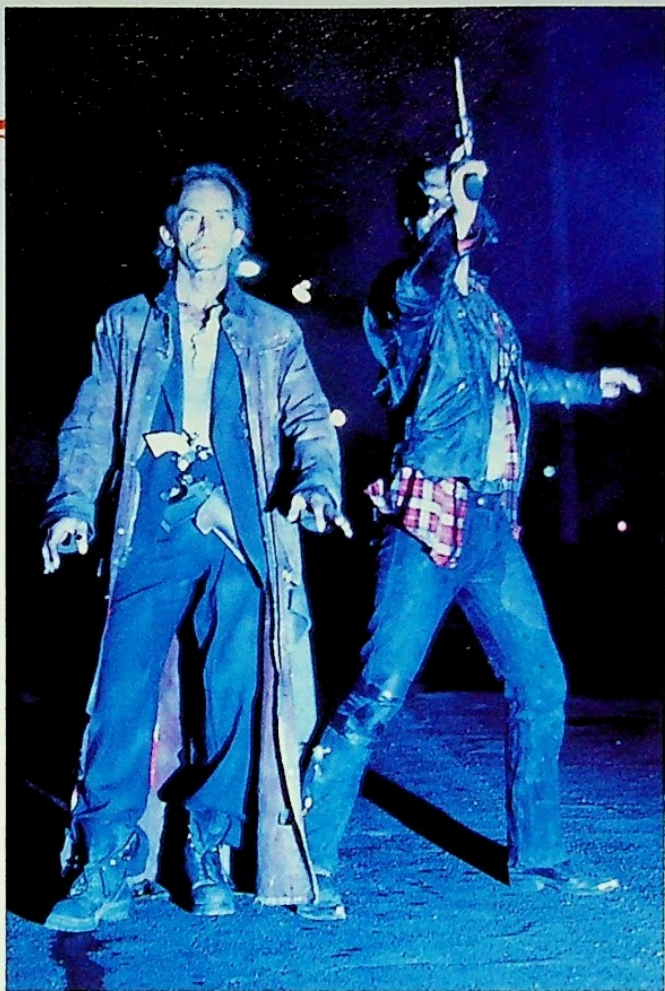
C'est bien pour cela qu'il s'agit de mon film favori ! Bien avant le tournage, nous avons organisé une répétition pendant laquelle nous avons improvisé sur nos personnages. Je me suis souvenu qu'Elvis Presley détestait la lumière et qu'il faisait mettre des feuilles de papier métallisé sur les fenêtres. J'ai alors proposé que nous fassions la même chose dans la pièce où nous nous

Je me suis alors raconté l'histoire de son passé. Lorsqu'il était un être humain normal, Jesse combattait dans la Marine Sudiste. Après être devenu vampire, ses amis et lui ont eu beaucoup de mal à subvenir à leurs besoins : ils ne trouvaient pas de sang assez riche pour pouvoir se nourrir convenablement. C'est pour cela que, dans le film, leur espèce est affaiblie. Ce sont des voyageurs fatigués. Mettez-vous à leur place : ils ont tout vu, tout vécu. Ils sont las de faire toujours la même chose depuis si longtemps. Ils parviennent encore à s'amuser parfois, le temps d'un meurtre. Mais leur race est sur le point de disparaître.

Avez-vous participé à l'écriture du script ?

Pas vraiment, mais j'ai beaucoup discuté avec Kathryn Bigelow avant le tournage. Nous avons échangé de nombreuses idées et nous nous sommes mis d'accord sur la façon dont nous allions envisager le personnage





de Jesse. J'ai souvent improvisé pendant les prises et je suis très reconnaissant à Kathryn de m'avoir laissé cette liberté. Je suis certain que le personnage y a gagné en profondeur et en sensibilité.

Avez-vous vu beaucoup de films de vampires avant de vous mettre au travail ?

J'en ai vu pas mal lorsque j'étais adolescent. Après le tournage de *Near Dark*, je suis allé voir *The Lost Boys* et cela ne m'a vraiment pas enthousiasmé. J'ai trouvé que le film ressemblait à un long vidéoclip. On a l'impression que les vampires passent plus de temps à danser qu'à essayer de survivre...

Avez-vous lu le livre d'Ann Rice "Entretien avec un Vampire" ?

Quel roman merveilleux ! Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir interpréter ce rôle ! Saviez-vous qu'Ann Rice a écrit ce livre pendant que sa fille était sur le point de mourir de leucémie ? C'est le fait d'écrire qui l'a aidée à supporter cette épreuve. Je trouve que *Near Dark* est proche de ce roman : on insiste plus sur la psychologie des vampires que sur les effets horribles.

Vous semblez vous être totalement identifié à Jesse ?

Je suis même allé dans un cimetière de soldats nordistes pour voir les tombes de mes vieux ennemis et j'ai même failli les outrager ! Mais, je me suis retenu parce qu'on aurait pu me voir de la route ! Je dois aussi avouer que j'ai fait bien pire :

Un western moderne...



...ponctuée de scènes d'action.



Un autre concept : l'affiche allemande.

j'avais envie de savoir jusqu'où je pouvais aller pour effrayer quelqu'un. Alors, j'ai mis mes ongles de vampires et je suis parti en voiture sur une route déserte. Là, j'ai pris un auto-stoppeur et j'ai commencé à le terroriser. Entendons-nous bien : je ne lui ai rien fait de physique, j'ai juste usé de psychologie. Je lui ai demandé de me rouler une cigarette et, lorsqu'il a eu fini, je l'ai lancée par la fenêtre en lui disant "Tu appelles ça une cigarette ?". Puis je lui ai demandé de mettre de la musique et je n'arrêtais pas de le regarder fixement. Il devenait de plus en plus nerveux. Il a tenu une bonne demi-heure, puis, il a craqué : il m'a demandé de l'arrêter en rase campagne. Je l'ai déposé à un arrêt de bus et je lui ai donné tout l'argent liquide que j'avais sur moi. J'avais vraiment honte mais cela ne m'a pas empêché de renouveler plusieurs fois l'expérience. Je voulais savoir comment reconnaître la victime idéale.

Quelle est, pour vous, la victime idéale ?

Les gens qui se sont cherchés toute leur vie sans jamais se trouver et qui semblent demander qu'on les achève. Pour moi, les vampires ne sont pas des tueurs pervers, ils se comportent davantage comme des loups. Ils sont là pour éliminer cer-

quent et les hommes sont écrasés sous les poutres. Je suis là, sur le pont, la poitrine défoncée. Des ombres maléfiques s'approchent des hommes et commencent à se nourrir de leur sang. L'une d'elles s'approche de moi et décide de me sauver... J'espère vraiment que nous pourrions monter ce projet. J'aimerais bien que Kathryn le réalise mais elle est terriblement occupée depuis *Near Dark*.

Lorsque vous écrivez un scénario, vous réveillez-vous toujours un rôle ?

Absolument ! On n'est jamais si bien servi que par soi-même ! On ne



Une oeuvre nettement stylisée.

me propose jamais de grand rôle comme *Taxi Driver* ou *Ironweed* alors j'essaie de créer des personnages qui me mettent en valeur.

Quels type de scénarios écrivez-vous ?

J'ai écrit l'histoire d'un homme qui se met en orbite autour de la Terre parce qu'il a raté sa vie. Il n'a jamais pu réaliser ses rêves par manque de volonté. Sa femme l'a quitté, lassée de voir qu'il ne finit jamais ce qu'il entreprend. Son voyage va lui donner la possibilité de faire enfin quelque chose de sa vie et de retrouver ce qu'il a perdu.

Comptez-vous passer à la réalisation ?

Seulement si on me le propose. Je n'aimerais d'ailleurs pas réaliser des films aux États-Unis. Il faut être masochiste pour être metteur en scène en Amérique : on a si peu de liberté... J'aimerais mieux essayer en Europe.

Parlons un peu de Pumpkinhead...

Racontez...

J'ai la première scène du film bien en tête. On commence par une scène de bataille navale pendant la guerre de Sécession. Les bateaux se dislo-

la-septième

Une histoire de



prophétie

fin du monde...



la septième prophétie

par Laurent Bouzereau

Apocalypse : n. f. (lat. chret. (Terullien) *apocalypsis*, du grec *apokalypsis* : proprement, révélation divine). Livre des révélations faites à saint Jean l'Évangéliste, lorsqu'il était exilé dans l'île de Patmos. Par ext. fin du monde.



La 7^e Prophétie est un "thriller apocalyptique" décrivant l'histoire d'une jeune femme, Abby Quinn, prenant lentement conscience du fait qu'elle-même et l'enfant qu'elle porte dans son sein jouent un rôle déterminant dans la suite d'événements qui préludent à la fin du monde...

La 7^e Prophétie est le premier film américain du réalisateur Carl Schultz. Né en Hongrie, qu'il quitta lors des événements de 1956, il s'installa en Australie, où il connut une brillante carrière. Cet "Australien bien tranquille" est surtout connu du public américain pour *Careful*, *He Might Hear You*, qui lui valut, dans son pays d'adoption, l'équivalent de l'Oscar du meilleur film. En réalité, Schultz n'a tourné *The Seventh Sign* que parce que le film sur lequel il travaillait à ce moment-là pour la Tri-Star ne devait pas voir le jour. "J'avais fait la connaissance de quelques personnes au studio", nous raconte-t-il "et c'est ainsi qu'ils m'ont donné le scénario. J'ai été enthousiasmé et ai déclaré tout de suite que je voulais le réaliser. C'était une sorte de fable moderne très intéressante. J'aimais surtout l'idée de tourner un film sur la fin du monde qui n'ait rien à voir avec les extra-terrestres mais fasse appel au mysticisme inhérent à toutes nos cultures."

L'un des aspects les plus ambigus de la 7^e Prophétie réside dans le fait que l'histoire oscille constamment entre le réalisme et la mythologie. "Pour la mise en scène du film", poursuit Carl Schultz "je me suis astreint à un réalisme total et absolu. L'histoire se passe de nos jours, dans un monde que nous ne connaissons que trop bien. Mais à ce monde nous avons superposé une autre réalité sur un plan plus élevé : un royaume peut-être un peu déformé, un peu onirique. Le personnage principal, Abby, devient alors notre guide dans cet autre monde, et c'est elle qui nous permet d'aller et venir entre les deux univers."

Pour Schultz, c'est cette sur-réalité, ce côté onirique, qui constitue, le thème du film. "Mais ce thème proprement dit, la légende qui sous-tend le film, ne consiste pas en une expérience unique. C'est un assemblage de différentes mythologies réunies entre elles."

important. Pendant deux ans on ne m'a plus rien proposé, ou bien des apparitions dans des films comme *Porky*. J'ai donc passé deux ans à prendre des cours de danse (sa femme, Carlene, est une célèbre danseuse) et d'art dramatique. J'ai heureusement obtenu quelques petits rôles dans des séries télévisées. Il signa ensuite pour *Terminator*, bientôt suivi par deux rôles principaux dans des séries télévisées : une mini-série à succès de la NBC,

Biehn arriva sur le tournage d'*Aliens* quelques jours après le début des prises de vues.

"J'avais été sidéré par la qualité du scénario. Les spectateurs qui avaient aimé *Alien* ne pouvaient qu'adorer *Aliens*, qui commençait là où l'autre s'arrêtait et fournissait un grand nombre d'explications sur les extra-terrestres. C'était un film "différent". *Alien* était une œuvre de suspense, qui faisait peur. On se demandait tout le temps d'où l'extra-terrestre allait surgir. Dans *Aliens*, c'est nous qui allions les débusquer ! Il y avait davantage d'action dans le film. Et le scénario était excellent. Le seul point faible du film résidait, en ce qui me concerne, dans le fait que Hicks était très proche de Reese, le personnage de Terminator. Mais nous en avions parlé dès le départ. Jim et moi, et nous avions conclu que Reese était un être plus bourru, issu du futur, tandis que Hicks était un contemporain plus aimable. Vous savez que Jim Cameron m'a payé de sa poche trois mois de cours de karaté pour faire ce film ? Il vou-

Entretien

avec Michael Biehn

Michael Biehn quitta à 14 ans le Nebraska pour la ville de Lake Havasu, dans l'Arizona. Il était encore au lycée lorsqu'il prit part à un concours de récitation. Il se trouve que l'un des membres du jury était doyen du département d'art dramatique de la faculté d'Arizona, et sa performance l'impressionna tant et si bien que l'acteur en herbe se vit attribuer une bourse universitaire. S'installant à Los Angeles, où il ne connaissait pas âme qui vive, il prit des cours de théâtre et se mit en quête d'un agent. Au bout de cinq ans, il signait, à 22 ans, son premier vrai contrat : *The Fan*, dans lequel il jouait le rôle d'un psychopathe qui tente d'assassiner Lauren Bacall.

Les temps étaient durs", nous confie Biehn. "Au départ, le film devait être un drame psychologique, mais les premiers films sanglants comme *Dressed to Kill* et *Vendredi 13* venaient de sortir et ils cassaient tout un box-office, ce qui donna aux producteurs l'idée de changer le script : ils étaient partis d'un bon livre mais il a fallu qu'ils essayent d'en faire un film sanglant. C'était l'époque où l'enfer n'est fait que de tuer et où on a tiré sur le Pape et sur Reagan... Je ne savais pas, alors, combien il était rare de trouver un bon rôle dans un film

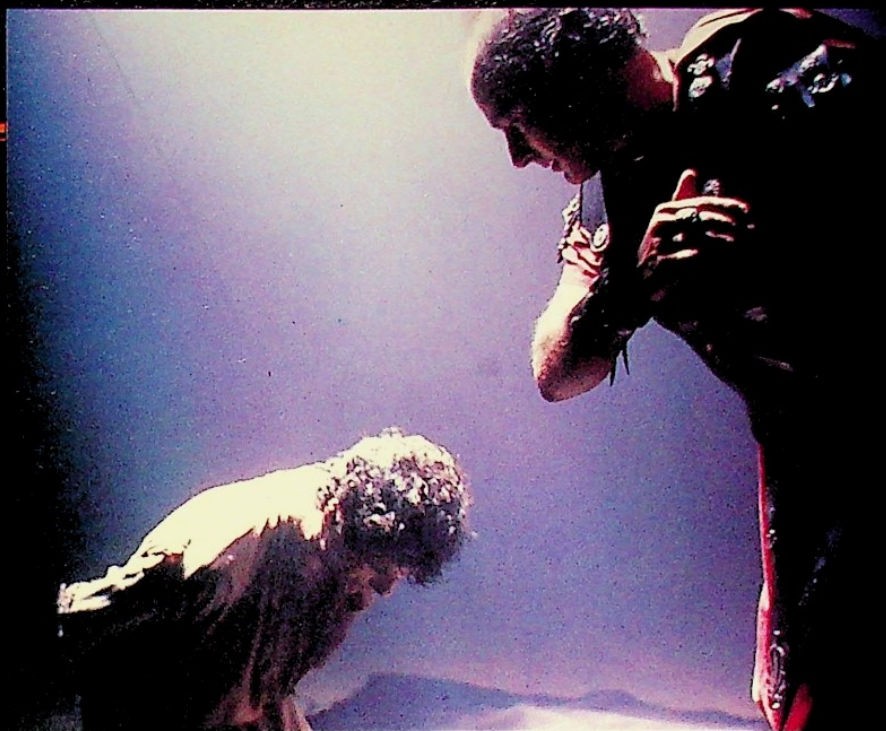


L'Étranger (J. Prochnow), un personnage provenant d'un autre monde...

"*Deadly Intentions*", et trois épisodes de "*Hill Street Blues*" dans lesquels il incarne un policier qui se prend pour un justicier. Après quoi il joua dans *Aliens* et *Rampage*, de Friedkin, dans lequel il interprète un procureur qui tente d'envoyer un prévenu à la chambre à gaz — rôle rigoureusement à l'opposé de celui qu'il incarne dans *The Seventh Sign*. A 30 ans, Michael Biehn est un grand gaillard mince et musclé, qui avoue ne pas détester incarner les méchants à l'écran : "Les psychopathes, les racistes, les desperados et autres personnages peu recommandables, qui m'ont permis de gagner ma vie pendant ces dernières années", reconnaît-il bien volontiers.

Après *Terminator*, Biehn avait manifesté le désir de tourner de nouveau avec James Cameron. "J'avais adoré l'histoire d'amour qui sous-tendait *Terminator*. On n'y fait jamais allusion, mais l'élément humain est primordial dans ce film. On devait retrouver la même composante dans *Aliens*," Michael

fait que je me sente sûr de moi ! Travailler avec Jim est toujours un vrai plaisir. Il investit une énergie considérable dans la mise en scène. Les deux seuls rôles de héros que j'aie jamais interprétés, c'était sous sa direction ! En dehors de cela, j'ai joué un odieux personnage de raciste dans *The Lords of Discipline*, et un docteur schizophrène qui viole émotionnellement sa femme dans un téléfilm de quatre heures intitulé "*Deadly Intention*." Je trouve ce genre de personnages absolument fascinants, mais je suis content que Jim m'ait permis de faire autre chose. C'est drôle : après *Terminator*, j'aurais bien voulu changer un peu de registre, mais personne ne voulait me voir dans des rôles de brave type. On m'avait fait jouer trop de dingues. Même dans *Hill Street Blues*, j'incarne la lie de la terre : un personnage absolument ignoble. C'est l'une des raisons qui m'ont fait accepter le rôle dans *7th Sign* : bien que classique, le personnage est intéressant... et positif. Je ne connaissais pas Demi



Une plongée dans le passé...



À Haïti, les flots rejettent des milliers de poissons morts.



Moore : je l'avais vue dans *About Last Night* et je l'avais trouvée très bonne, mais c'était tout. Nous nous sommes très bien entendus. Il y a un point commun entre Jim et Carl : ils sont tous les deux suffisamment réceptifs pour écouter ce qu'on a leur dire. Il y a des metteurs en scène qui croient tout savoir, mais ce n'est pas leur cas : ils tiennent compte de l'avis des autres. Le

personnage que j'incarne était bien conçu dès le départ, mais il a su entendre avec intérêt ce que j'avais à dire, tant au sujet du scénario que du personnage, puisque je pensais qu'il fallait l'affirmer, le doter d'une certaine sensibilité...

Nous avons donc beaucoup travaillé le personnage. Il fallait que le public puisse s'identifier à lui. Le mari d'une vedette populaire ne pouvait

être que sympathique. Ça ne pouvait pas être une lavette ! Ce n'était pas la première fois que j'étais confronté à un personnage féminin très fort. C'était déjà le cas dans *Terminator*.

Michael Biehn a joué dans un certain nombre de films fantastiques et ou de science-fiction. Serait-il particulièrement attiré vers ce genre ? "Je cherche avant tout de bons rôles crédibles dans de bons films qui tiennent debout. Ce n'est pas si facile à trouver. Je ne me prends pas pour Dennis Quaid ou Mel Gibson, mais je n'ai pas non plus la naïveté de croire qu'on peut accepter n'importe quoi et en faire quelque chose de génial. Il faut être prudent dans ses choix. Quand j'ai lu le scénario de *7th Sign*, j'ai tout de suite pensé que c'était un bon film et c'est ce qui m'a fait accepter. J'ai eu le sentiment que je serais en mesure d'aider le producteur et le réalisateur à tirer le maximum du personnage." S'est-il longuement préparé au rôle, a-t-il fait des recherches particulières en vue de ce film ?

Après Terminator et Aliens, un retour au fantastique pour Michael Biehn.

"La religion n'a pas une grande importance pour mon personnage pas plus que pour moi, personnellement. J'avais fait des recherches pour *Rampage*, dans lequel j'incarne un procureur, mais pas pour *7th Sign*."

Comment s'est passé le tournage avec William Friedkin ?

"C'est un metteur en scène intense, incroyablement exigeant, mais nous nous sommes bien entendus. J'ai une profonde estime pour lui. Il tient à ce que tout le monde soit sous pression pendant le tournage. Pas question de se laisser aller. Il s'arrange pour tirer le maximum de chacun sur le plateau, par la terreur

au besoin ! Rien à voir avec la façon de travailler d'un Jim Cameron ou de Carl Schultz, même si tous les deux sont aussi efficaces l'un que l'autre, chacun à sa manière. Je comprends la façon de fonctionner de William. Je serais un peu comme lui... Je travaille avec une grande intensité, moi aussi. J'aime travailler sous pression, qu'on me lance des défis, comme le fait William Friedkin. Pour *Rampage*, il m'a donné le texte de mon requête la veille du tournage. Il m'a demandé de l'apprendre au dernier moment, et il a exigé la même chose



L'Étranger (Jürgen Prochnow).

de l'interprète qui jouait le rôle de l'avocat de la défense. Je crois que le résultat n'aurait pas été aussi bon si nous avions eu le texte dès le début."

Le fait de tourner dans des films à effets spéciaux n'est-il pas un peu frustrant, parfois, pour l'acteur, dans la mesure où il se sent abandonné par le metteur en scène au profit de la technique ?

"Il m'est arrivé deux fois, dans *Terminator* et dans *Aliens*, de devoir rappeler à Jim Cameron que ce qui compte avant tout dans un film, c'est l'intrigue, donc l'élément humain. On peut mettre tous les effets spéciaux, tous les maquillages que l'on veut dans un film, la seule chose qui retient l'attention des spectateurs, c'est l'histoire, le conflit qui oppose les personnages, le problème auquel ils sont confrontés. Lorsqu'il avait tendance à l'oublier, je me chargeais de le lui rappeler, de sorte que je ne me suis jamais senti abandonné. Il n'était que trop conscient lui-même de tout cela. Après tout, c'est lui qui avait écrit le film !"

la septième prophétie



Face à un prêtre voué aux forces démoniaques...

Entretien avec Demi Moore

"Je suis née à Roswell, au Nouveau Mexique," déclare Demi Moore, "mais j'ai pas mal roulé ma bosse ! J'ai dû faire une trentaine d'écoles dans mon enfance. Nous déménagions tous les six mois." A quinze ans, elle prenait un agent et en moins d'un an, elle obtenait son premier rôle : deux mots dans une série télévisée !

Demi Moore ne connut pas immédiatement la gloire, mais à dix-neuf ans elle signait pour *"General Hospital"*, série dans laquelle elle joua pendant deux ans. Cela ne l'empêcha pas de tourner, en même temps, dans *Blame It On Rio*, ce qui lui valut de passer quatre mois au Brésil dans le rôle de la fille de Michael Caine. Le succès du film lui permit de changer fréquemment de père par la suite, et c'est ainsi qu'elle fut élue par Bologna pour incarner sa fille dans une autre série télévisée intitulée *"Bedroom"*.



L'enfant qu'Abby doit mettre au monde : la 7^e prophétie !

Depuis, on l'a vue dans *St Elmo's Fire*, *One Crazy Summer*, *About Last Night* et *Wisdom*. Elle était à New York pour la promotion de *About Last Night* lorsque l'occasion lui fut donnée de jouer enfin sur les planches dans *"The Early Girl"* de Caroling Kaba. Ses débuts au théâtre furent récompensés par un Theatre World Award et la pièce devrait être bien-

blèmes : le tremblement de terre, le moment où l'on me tire dessus, tout cela n'était que la routine !

Avez-vous travaillé votre personnage avec le réalisateur et le producteur ?

Oui, bien sûr. Je crois avoir réfléchi le personnage en fonction de ma personnalité propre. D'une créature vulnérable, passive, j'ai fait quelqu'un de plus combatif, qui maîtrise son destin. Elle a de la défense : au départ, personne ne la

croit, mais elle ne se contente pas de se lamenter. Cependant le travail que nous avons fait, le réalisateur et moi, était très classique. Il ne m'est jamais arrivé de tourner un scénario le lendemain du jour où je l'avais reçu et sans le travailler. J'ai rencontré beaucoup de compréhension et de collaboration de la part de toute l'équipe, metteur en scène en tête ! En ce qui me concerne, il est tout aussi important que le film marche que de voir mon propre personnage évoluer d'une façon qui me convienne.

La mémoire du temps.



tôt portée au grand écran par l'Universal.

Comment voyez-vous votre rôle dans *The Seventh Sign*, par rapport à ceux que vous avez déjà joués auparavant ?

C'était la première fois qu'un film reposait entièrement sur mes épaules ; c'était donc une excellente opportunité pour moi. J'aurais mauvaise grâce à dire que ce n'était pas très excitant ! Par ailleurs, le sujet du film était très différent de ceux que j'avais tournés jusque-là. J'avais évidemment entendu parler du *Livre des révélations*, même si je n'étais pas très familiarisée avec cette histoire de "compte à rebours" et j'étais intriguée dès le départ. Le sujet m'intéressait beaucoup.

Connaissez-vous les films du genre ?

Oui, évidemment. Mon préféré est *L'Exorciste*. J'ai toujours été très attirée par les films comme *Carrie*, *The Dead Zone*, par les thrillers fantastiques qui mettent en scène des personnages doués de pouvoirs surnaturels, psychiques...

Vous êtes-vous préparée pour ce rôle ?

Je me suis en effet exercée pendant six semaines à porter la prothèse qui me donne l'aspect d'une femme enceinte ; pour m'habituer à marcher, pour tester les réactions des autres à mon "état"... J'ai remarqué qu'on était beaucoup plus patient, plus gentil avec moi qu'à l'état normal ! Depuis, d'ailleurs, comme vous pouvez le constater, je suis vraiment tombée enceinte ! (rires). Le reste posait moins de pro-

Connaissez-vous déjà Michael Biehn ?

Non, mais j'étais de ses admiratrices ! J'avais vu plusieurs fois *Terminator* que j'avais beaucoup aimé, et *Aliens* aussi. Je crois qu'ils avaient pensé à lui pour un autre personnage, au départ, mais quand j'ai vu sa photo, j'ai tout de suite pensé qu'il serait formidable dans le rôle du mari.

Et Jurgen Prochnow ?

Je l'avais vu dans *Das Boot*. Pour ce rôle, ils cherchaient quelqu'un d'étranger et d'inquiétant. Au contraire, Jurgen est extrêmement gentil, courtois...

Quelle a été votre première réaction lorsque vous avez lu le scénario ?

C'est le genre de texte que vous ne pouvez pas laisser tomber avant de savoir comment ça finit. Pourtant, j'ai mis deux mois à me décider parce que le scénario me posait des

rait à le doter d'une certaine mystère, mais enfin, point trop n'en faut. La version définitive est beaucoup plus rigoureuse, plus claire pour le public.

Le sujet du film faisait-il partie de vos préoccupations ?

Je suis curieuse de tout, y compris de ces choses. Je me fais souvent tirer les cartes. Mais je prends ces questions-là avec humour. Ma vraie philosophie de la vie est qu'il faut vivre dans le présent. A trop s'intéresser au passé ou à l'avenir, on risque de passer à côté de tout. Quant à m'inquiéter du sort du monde... Lorsqu'il m'arrive de me demander ce que je ferais si je savais que ça va être la fin du monde, je crois que je profiterais au maximum du temps qu'il me resterait à vivre. Après tout, à Los Angeles, on est toujours à la merci d'un tremblement de terre. Et pas d'un tremblement pour rire, cette fois-ci ! Pour moi, penser à l'avenir se borne à se demander ce que l'on peut faire aujourd'hui pour qu'il soit le meilleur possible.



leur possible. Il y a pour moi une réplique très importante dans le film : c'est lorsque le prêtre dit qu'il sait pouvoir compter sur les hommes... pour provoquer la fin du monde ! Dans le film, la race humaine est considérée comme mauvaise. C'est elle qui provoque sa propre chute.

Le tournage a-t-il été éprouvant ?

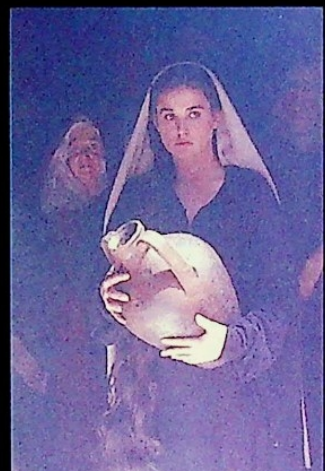
Je suis tellement souvent tombée dans ce film, qu'il est vrai qu'à cer-

Le décryptage du manuscrit.

tains moments j'ai pensé que je n'allais pas arriver à me relever... Il y a une scène, qui a été coupée dans la version définitive, où je tombe d'un toit. Cette fois-là, j'ai bien cru que c'était la bonne ! C'était un tournage effectivement éprouvant. Je ne sais pas si je serais capable de recommencer maintenant.

Qu'est-ce qui vous a paru le plus difficile dans ce film ?

Disons que j'ai mis beaucoup d'énergie à exprimer ce que je ressentais dans ce film. Il fallait que j'aie une grande confiance en moi. C'est tout le sujet du film, d'ailleurs. Je n'avais jamais joué un rôle aussi chargé émotionnellement. Il y avait des scènes très intenses dans *About Last Night*, mais tout le film n'était pas comme ça. Il y avait des moments de détente, plus faciles. Lors du tournage de *The 7th Sign*, je crois que j'ai pleuré tous les jours tellement la tension était forte...



problèmes. C'est une histoire bouleversante et il s'y trouvait beaucoup de choses que je recherche dans un film, mais j'étais intriguée. C'était la première fois qu'on me proposait le rôle principal d'un film ; le personnage était mystérieux. Le sujet n'était pas gratuit. C'était à la fois un divertissement et un film à message. Mais je crois qu'on peut d'autant plus facilement faire passer un message aux spectateurs qu'on les fait rire. Ça abat leurs défenses. Mais ce n'est pas un film religieux. Disons qu'il exprime mon point de vue sur la religion et la spiritualité.

Avez-vous vu le film terminé ?

Oui, bien sûr ! J'en ai même vu toutes sortes de versions différentes en cours de post-production. Il a subi différentes modifications, toutes allant dans le sens de l'éclaircissement. Il aurait été dommage que certains détails restent obscurs ou incompréhensibles. Il y avait beaucoup de personnages, il s'y passait beaucoup de choses, ce qui concou-

Un village pris dans les glaces.

Pour les besoins de la cause, le décorateur Stephen Marsh et la directrice artistique Francesca Bartoccini concurent et firent réaliser un étonnant village pris dans les glaces. Ce village fut d'abord dessiné à partir de photos de Jérusalem. Trois mois s'avèrent nécessaires pour en fabriquer les pièces détachées, dans un entrepôt local, avant de l'assembler sur un plateau, deux semaines avant le début du tournage. Il fallut bien 15 jours, en effet, pour finir de garnir le décor avec la glace artificielle.

Dans la mesure où la scène se déroule au beau milieu du désert, un certain nombre de spots intenses furent requis pour éclairer le décor, et la température frisa bientôt les 40

degrés... à l'ombre des sunlights. Malheureusement pour les interprètes, il faut dire que cette scène extraordinaire, d'un point de vue climatique, est censée se dérouler par une température polaire. Et les acteurs durent revêtir, pour son tournage, de lourds anoraks...

Stephen Marsh adore cependant relever des défis. Le décorateur, qui a notamment conçu le design de *Runaway Train*, préfère de toute évidence l'inconnu à la normale. "Faire des choses que l'on n'a jamais vues auparavant, qu'il s'agisse d'un train au-dessus duquel on peut suspendre Jon Wight ou d'un village comme celui-ci", dit-il. Parmi ses autres prouesses, citons un vaste décor d'hôpital dont tou-

tes les parties ont été conçues pour résister à un tremblement de terre, et une chambre à gaz plus vraie que nature. Parallèlement à cela, il réussit l'exploit, avec l'aide de quelques mottes, à métamorphoser le Wils-hire Ebell Club en un Vatican tout à fait vraisemblable !

En dehors de la fausse glace du village congelé, de la vraie glace fut utilisée afin de simuler les gigantesques grêlons nécessités par une autre séquence importante du film. C'est ainsi qu'une grêle ronde fut fabriquée spécialement à partir de plus de 100 tonnes de glace. Au départ, ils employèrent pour cela des moules à balles de golf, mais par la suite, un moyen plus rapide de procéder fut trouvé...



par George Turner

D.O.A.

Les créateurs de



"Je crois que tout le monde m'accordera que si un individu savait qu'il n'a plus que 24 heures à vivre et qu'il s'entende dire, en allant au restaurant, qu'il y a 45 minutes d'attente, il irait sûrement manger ailleurs !" Déclare le producteur Ian Sander, associé à Laura Ziskin pour la version 88 de D. O. A. Ziskin avait vu la version originale du film à la télévision alors qu'il était enfant, et il n'avait jamais pu l'oublier. C'est de là que lui est venue l'idée de remettre ce chef-d'œuvre au goût du jour et d'en faire un thriller contemporain.

Ce nouveau D. O. A. qui reprend les grandes lignes de l'ancien, réalisé voici quarante ans, a été réécrit par un spécialiste du mystère, Edward Pogue. Sa mission : adapter le sujet aux techniques de prises de vues et de montage propres aux années 80, qui exploitent à fond la couleur et l'action. Le film, réalisé par un couple de réalisateurs britanniques, Rocky Morton et Annabel Jankel, qui se sont taillés une jolie réputation d'intelligence et de style en réalisant des spots publicitaires particulièrement novateurs, et pour la création de Max Headroom, le personnage vidéo. Il faut dire que le directeur de la photographie Yuri Neyman a mis à leur service toute la richesse de sa technique et de son imagination slave afin de transformer ce film en une expérience éblouissante.

D. O. A. reprend pratiquement le début de la première version. La ressemblance va très loin, puisqu'il est également filmé en noir et blanc alors que le reste du film est en couleurs. Le professeur Dexter Cornell (Dennis Quaid) arrive en titubant dans un commissariat de police où il vient faire une déposition... au sujet de son propre meurtre. Retour en arrière. Empoisonné à son insu par une substance mortelle, Dex apprend qu'il n'a plus que 24 heures à vivre. Il est déterminé à retrouver son meurtrier, et à découvrir pourquoi on a voulu le tuer. Aidé par Sydney (Meg Ryan), une jeune

étudiante naïve, il plonge dans un maelstrom de scandales qui agitent l'aristocratie locale, de personnages interlopes acharnés à sa perte, de poursuites en voiture haletantes, de combats (dont un dans une fosse de goudron) et de meurtres. Bien d'autres meurtres.



Dex face à son destin.

Le film fut tourné dans la ville historique et universitaire d'Austin, et dans ses environs. Pendant les semaines que l'équipe technique passa dans la capitale du Texas, on enregistra des températures record

et la plus redoutable série d'orages tropicaux de ce demi-siècle. Le temps lourd, incertain, devait encore ajouter à la qualité du jeu des acteurs — le scénario prévoyait d'ailleurs une vague de chaleur hors de saison, puisque l'action du film se déroule à Noël — tout en soulignant la texture très particulière de la photographie.

Les extérieurs furent tournés dans des endroits particulièrement pittoresques : le centre administratif de la capitale de l'état et les domaines qui l'entourent, les campus de différentes écoles ou universités, le commissariat, la prison du comté au quatrième étage du Palais de justice, un haras, des hôpitaux, une demeure classique et les boîtes de nuit de la 6^e rue qui constituent le repaire favori des étudiants.

"Lorsque le bureau de la production m'a proposé de travailler avec les personnes qui avaient fait Max Headroom, je me suis dit que ça ne pouvait qu'être intéressant", raconte le directeur de la photographie, Yuri Neyman. "En tant que remake d'un classique, cela offrait de bonnes occasions visuelles. Le film se prêtait à une profusion d'images très dramatiques. Nous voulions en faire un film noir moderne, en couleurs. Nous avons échangé nos idées et nous avons réfléchi au degré de stylisation visuelle recherché. La caméra joue un rôle psychologique important dans le film. Tout commence par un beau jour de veille de Noël, mais l'atmosphère se dégrade très vite à partir du moment où Dexter est considéré comme un meurtrier possible. De même que la santé de Dexter s'altère sous l'effet du poison qu'on lui a administré, l'état de l'image et des scènes se dégrade. Nous avons storyboardé le film lors de la pré-production. Les storyboards apportent une aide considérable et constituent un instrument de navigation

Max Headroom reprennent un grand classique



D.O.A.



irremplaçables. Ils sont très délicats à réaliser, mais il n'y a rien de meilleur pour mettre les idées en place et donner la direction d'ensemble, pour voir où l'on va, comment s'opèrent les déplacements. Nous nous sommes en principe efforcés de reproduire le storyboard d'aussi près de possible, mais évidemment les extérieurs et les situations ont toujours une certaine influence sur les idées."

Neyman devait constater que le fait de travailler avec un couple de réalisateurs britanniques qui avaient fait leurs classes dans l'animation de synthèse présentait toutes les caractéristiques d'une collaboration hors normes propre à générer un produit inhabituel. "Ce n'est jamais facile



Témoin involontaire d'un suicide.

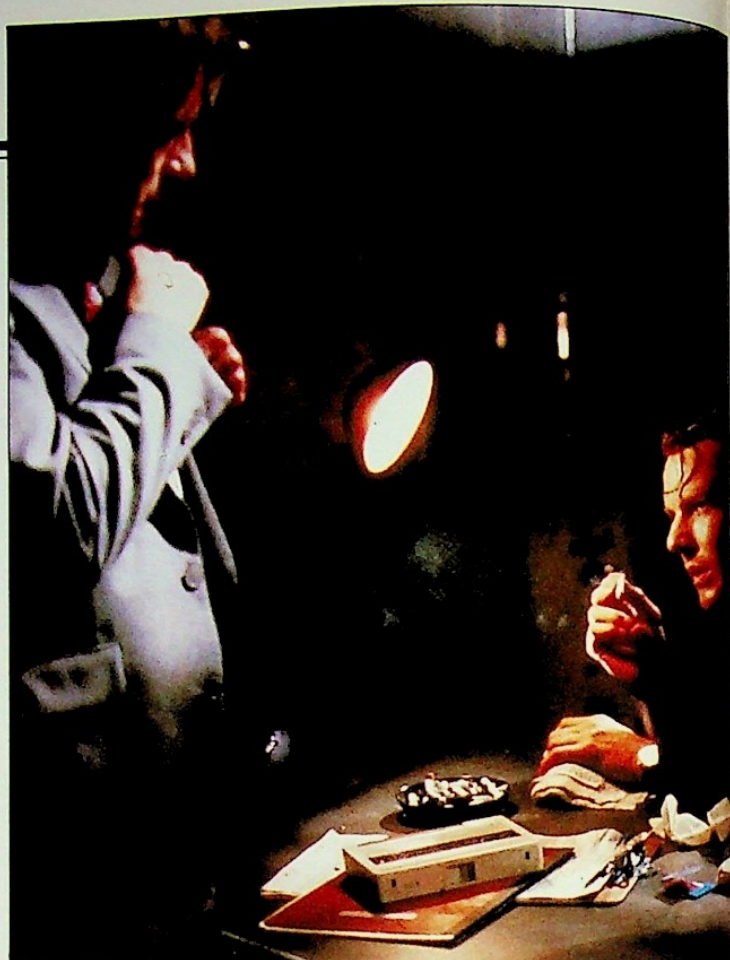
de travailler avec deux metteurs en scène, surtout lorsqu'ils ont l'habitude de fonctionner ensemble depuis des années. Ils ont leur langage, leur façon de communiquer, ils se comprennent et ils ont des idées bien arrêtées sur la mise en scène. Mon apprentissage russe n'avait pas grand chose à voir avec leur expérience anglaise, mais nous nous en sommes tirés tout de même. Je ne dirais pas que ce fut toujours facile, parce que nous avons parfois des

vues divergentes, mais ce qui importait avant tout c'était le film. Nous avions des goûts visuels communs et nous avons étudié les mêmes cinéastes américains et européens. La seule chose qui compte, c'est le résultat final, et nous avons obtenu ce qui nous voulions. Je crois que nous avons créé, dans une certaine mesure, un film noir d'un genre différent ; un film noir au look moderne. Nous avons beaucoup travaillé les images du film. Nous tenions à ce que la photo reste en quelque sorte dans la tradition du genre, tout en le revitalisant. L'idée de départ était de retrouver l'atmosphère et le style des vieux films noirs tout en faisant autre chose. Par le recours aux technologies modernes, en employant les nouvelles émulsions ultra-sensibles notamment, nous pouvions éclairer le film différemment, d'une façon plus subtile. Avec les anciens films peu sensibles, il fallait utiliser des sources lumineuses très vives, et tout le reste était à l'avenant. Dans notre cas, nous avons employé de petites unités, des lumières faibles, qui devaient conférer au film un look très différent. J'ai utilisé beaucoup de lumière indirecte. J'aime bien les sources lumineuses de grand diamètre, mais il m'arrive d'aimer associer les sources lumineuses larges à de petits projecteurs à incandescence et des spots ponctuels qui procurent des taches de lumière très vive."

L'emploi de la couleur dans un genre qui s'est fait une spécialité d'exploiter le noir et blanc multipliait les possibilités d'images dramatiques. Si le film avait été tourné en noir et blanc et non pas en couleurs, ce n'aurait été qu'une copie et les auteurs seraient passés à côté du fait que ce nouveau D. O. A. est une histoire moderne. La comparaison avec les films des années 60 aurait été inévitable. La stylisation est un art difficile. Que ça nous plaise ou non, la vision que nous avons maintenant des films, de la télévision et de la photographie est une vision en couleurs. La psychologie de la vision a changé.

Le film a été presque entièrement réalisé à Austin. L'équipe de prises de vues s'est exportée pour une journée à Dallas, — encore la scène a-t-elle été coupée dans la version finale du film — et dans un haras, à quelques kilomètres d'Austin. La production reconstitua un grand nombre de décors d'intérieurs dont Richard Amend, le chef décorateur, a tiré un excellent parti. Le bureau de Dick, l'appartement de Meg, la cage d'ascenseur et la plupart des lieux d'hôpital, par exemple, étaient des décors. Des raccords furent par la suite tournés dans un hôpital de Los Angeles.

Plutôt inhabituel était le décor — créé de main d'homme — de la fosse de bitume, qui fut construit sur le campus de l'Université de Southwest Texas. Le borbier bouillonnant dans lequel devaient s'engloutir une voiture et plusieurs cascadeurs mesurait 2,50 m de profondeur et était conçu pour évoquer les fameuses fosses de goudron de Ran-



Le sursis d'un héros (Dennis Quaid) pour lequel le commencement

cho LaBrea, à Los Angeles. Les autochtones qui visitèrent les lieux à cette époque s'imaginèrent que l'on avait découvert du pétrole sur le campus de l'Université ! Le prétendu goudron était en fait un mélange bio-dégradable d'argile et de boue noire, apporté par camion-bennes et qui devait être renouvelé à chaque prise. La décoction était soluble dans l'eau, Quaid, Robin Johnson, Christopher Neame et les cascadeurs qui les doubleraient devant s'y plonger. L'éclairage et un pont

Ryan, pour laquelle nous avons employé des lumières plus douces. L'un des personnages évoluait tandis que le reste de la distribution restait inchangé. Nous devions donc veiller tout au long de l'histoire à respecter la continuité de l'histoire, liée au degré de dégradation de la santé du héros. Lorsqu'ils étaient ensemble, nous employions beaucoup de pieds de projecteurs et de volets pour que Dennis soit à peine éclairé d'un côté de l'image, tandis que Meg était baignée d'une lumière

"La caméra joue un rôle psychologique déterminant dans le film. L'image reflète la détérioration physique de Dexter : passages de la couleur au noir et blanc, photo granuleuse, distorsion du champs, mouvements tremblés"
(Yuri Neyman, chef opérateur)

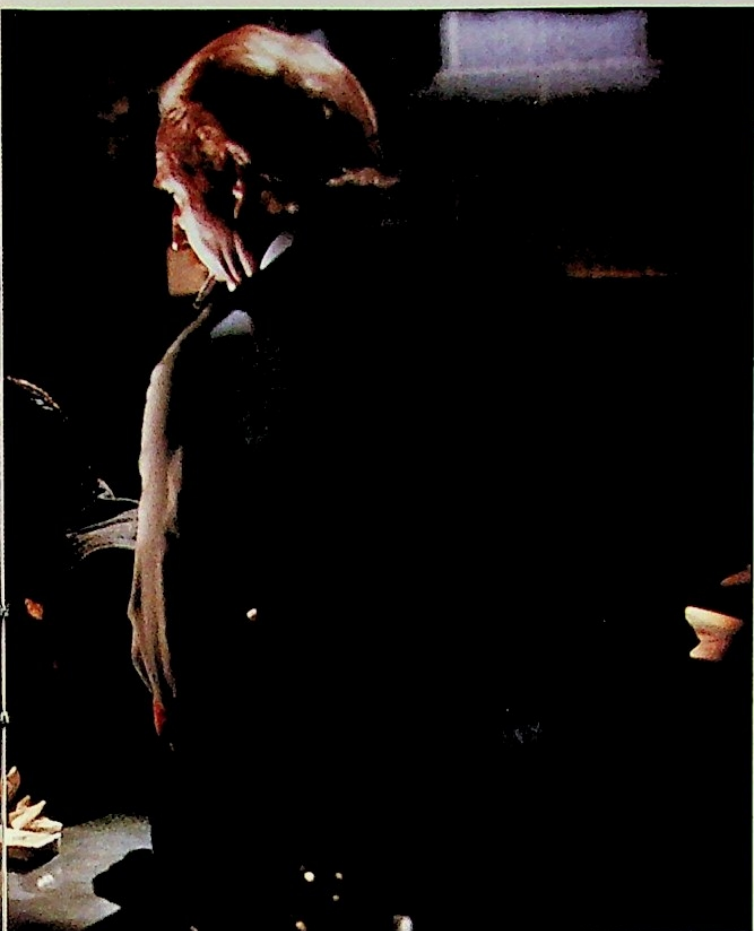
complétèrent l'illusion d'un site géologique particulièrement intéressant.

Les éclairages et le maquillage des acteurs principaux firent l'objet d'essais particulièrement minutieux. "Nous nous sommes d'abord intéressés à Dennis, dont l'apparence devait, en huit heures, passer de celle d'un jeune professeur plein de santé à celle d'un mourant," souligne Neyman. "Au début, nous avons essayé d'utiliser des lumières indirectes, mais à la fin, nous nous sommes rabattus sur un look plus dramatique, très contrasté. Toute diffusion de la lumière était exclue. Il en allait autrement avec Meg

douce de l'autre côté. C'est une actrice formidable à faire travailler ; elle a un visage merveilleux. C'était un plaisir que de la maintenir dans la lumière ; ça faisait ressortir sa beauté."

L'un des plus beaux moments visuels de D. O. A. est la façon dont les séquences en noir et blanc du début et de la fin se fondent insensiblement avec les images en couleurs.

"Nous avons procédé à quelques essais au début, parce que nous tenions à ce que le noir et blanc ait le même look que la couleur, de telle sorte que la transition soit invisible,



et la fin ne sont plus que l'expression d'un récit.

dans un sens comme dans l'autre," précise Neyman. "Nous avons employé une pellicule noir et blanc, parce que je crois qu'il est matériellement impossible d'utiliser un film couleur pour tourner en noir et blanc ; le filtre couleur réduirait au minimum la gamme de densités. Et puis cela donnerait une image toute grise et blanche. Théoriquement, on peut obtenir une image en noir et blanc de qualité à partir d'un négatif couleur, mais ce n'est vraiment pas pratique et cela ne présente pas d'intérêt."

Les plans du haras furent tournés

sous une pression intense à cause de l'orage qui menaçait et du déluge qui ne pouvait pas manquer de s'ensuivre. "Le producteur nous disait à chaque instant de nous dépêcher parce que la rivière allait déborder et que nous n'arriverions jamais à rentrer à Austin. Nous étions tous très tendus, parce que nous devions éclairer les scènes l'une après l'autre et faire très vite, or nous devons tourner des plans avec des chevaux, et une cascade mettant en jeu des armes à feu. La pluie nous a parfois joué des tours. La fosse de bitume se trouvait à une quaran-

taine de minutes en voiture d'Austin. L'un des producteurs était basé à Austin, où il faisait un temps splendide ; il y avait un soleil radieux. Lorsque nous sommes arrivés sur place, un orage effroyable nous attendait, et il ne semblait pas disposé à s'éloigner. Nous avons décidé de retourner à l'endroit des décors d'intérieurs. Lorsque nous avons raconté ça au producteur, il n'a jamais voulu nous croire.

"Je n'ai pas vu un seul film dans lequel il n'y avait pas au moins un décor à problèmes," poursuit Neyman. "Ici, c'est indiscutablement celui de la fosse de bitume qui nous a posé le plus de difficultés. Il faut dire que nous devions y tourner une scène de nuit, une cascade et une poursuite en voiture. Nous savions depuis le début que ce seraient des prises de vues d'extérieur difficiles, parce que nous n'avions pas beaucoup de place autour, parce qu'il faisait noir et que nous ne tenions pas à employer beaucoup de lumière. Nous avons exploité notre "clair de lune" et nous avons installé des projecteurs sur le pont. J'ai extorqué quelques lampes de plus à la production, en promettant de les rendre dès que nous aurions fini avec. Mais ce n'était pas tout : le goudron réfléchit la lumière et le nôtre brillait beaucoup. Pour enrichir le décor, nous avons alors décidé de creuser la fosse non loin de la scène du carnaval, ce qui nous a beaucoup aidés sur le plan visuel. Nous avons en outre réuni quelques lumières que nous avons placées très haut pour donner l'impression d'une unique source lumineuse."

Les plans de l'intérieur de la voiture lors de la poursuite de nuit furent improvisés dans un garage, non loin de la fosse de bitume. Neyman décrit ces prises de vues comme "à la portée du premier venu : il suffit d'être deux, avec une vraie voiture. On agite la voiture et on remue

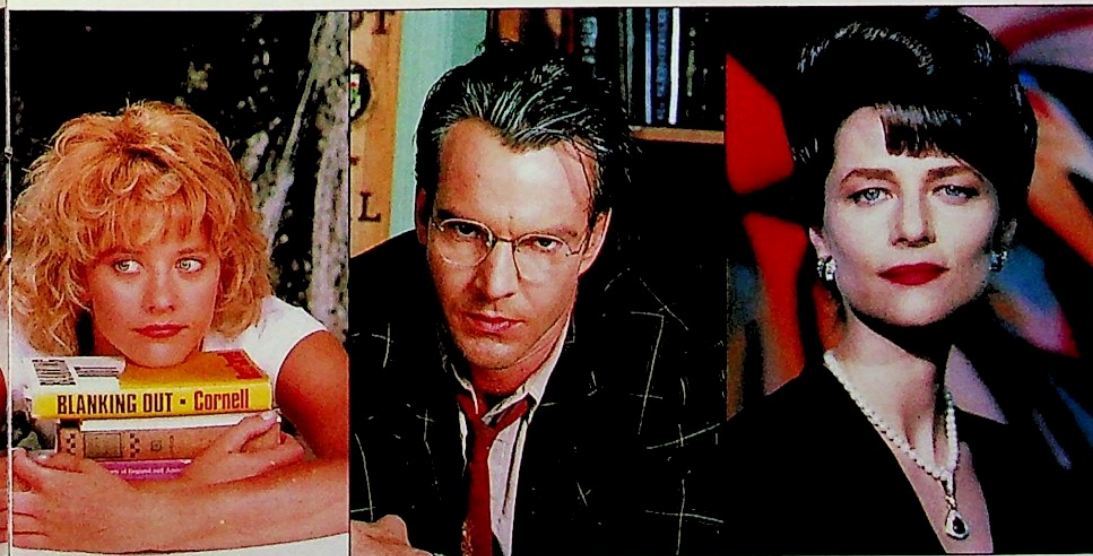
des petites ampoules de lampe poche pour faire comme si c'étaient des lampadaires." Pour tourner la scène où la voiture s'abîme dans la fosse, ils employèrent quatre caméras. "Nous savions que nous ne pourrions pas refaire la prise, alors nous avons tourné sous tous les angles possibles, avec différents objectifs et à des vitesses différentes.

Nous avons fait la même chose lorsque le cascadeur saute par la fenêtre. Pour l'un des sauts, nous savions que nous ne pourrions procéder qu'à une seule prise, le cascadeur, qui avait tout vérifié d'avance, ayant décidé qu'il serait trop dangereux de tenter un deuxième saut. Nous avons braqué trois caméras sur la scène selon des angles différents. Le problème c'est qu'il fallait que la scène soit éclairée sous ces divers angles. Nous avons tourné certaines des cascades à vitesse normale, et nous avons ensuite projeté la scène au ralenti, pour des raisons de style."

L'autre séquence à grand spectacle est la confrontation finale, tout aussi difficile à réaliser, mais qui ne se trouve malheureusement pas dans la copie finale. "La scène se passait dans la grande roue géante, à Dallas, et nous étions censés la tourner sous la pluie, en une seule journée" se remémore Neyman. "Il faisait très beau ce jour-là et le plan était si large qu'aucune tour n'aurait pu déverser suffisamment d'eau au-dessus pour que l'effet soit crédible. Nous avons bien essayé, mais ça n'a pas marché, alors nous avons retourné une fin différente au mois d'octobre."

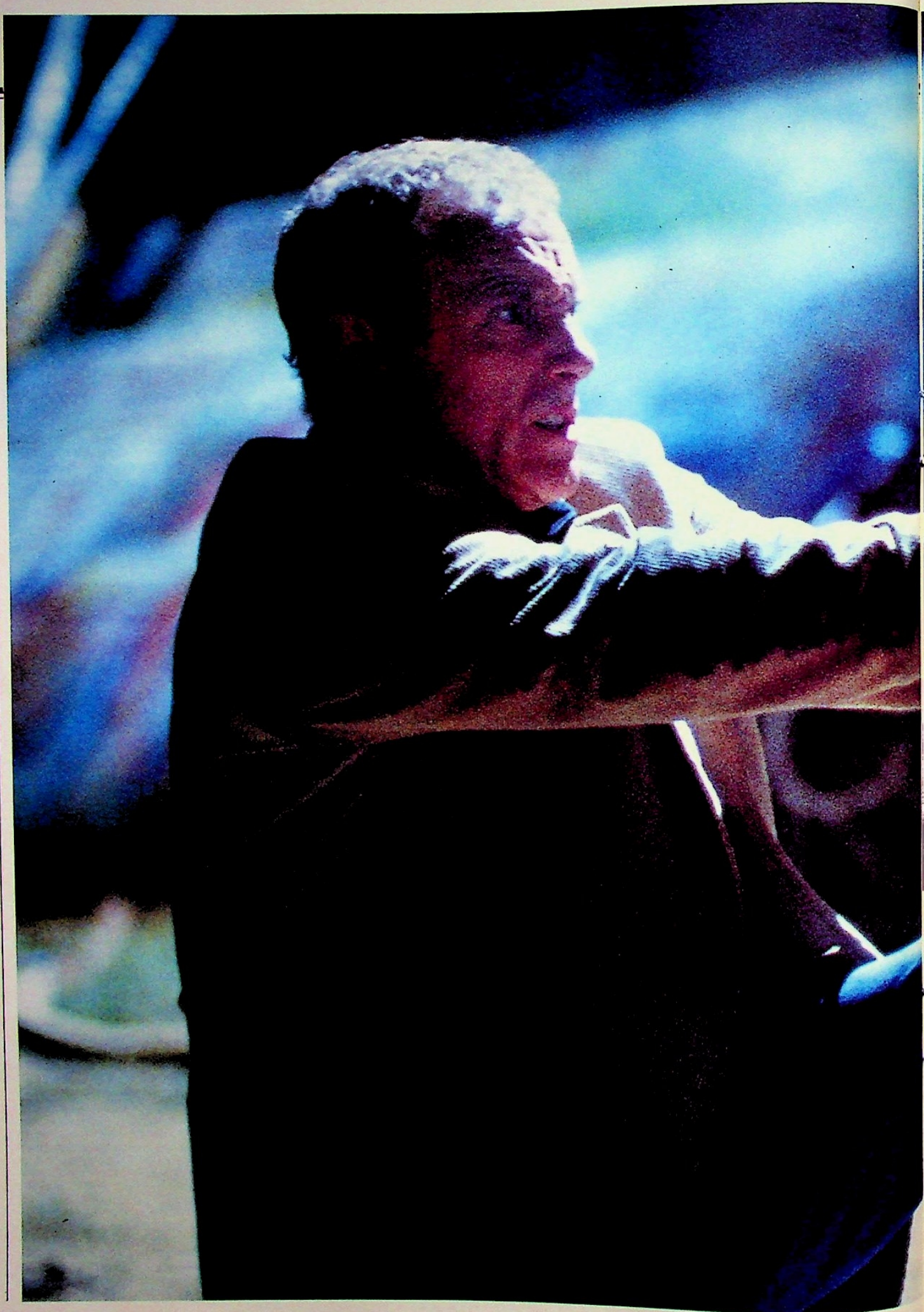
Ces dernières années, les cinéastes s'intéressent de plus en plus à la post-production de leurs films. Neyman ne fait pas exception à la règle. Il ne se contenta pas de superviser le timing de D. O. A. ; il participa également aux travaux optiques. "J'avais prévu de n'y consacrer que quelques jours, mais je suis resté beaucoup plus longtemps, tant il y avait de choses à faire : un grand nombre de trucages optiques et divers raccords. On était début janvier, et je n'avais rien d'autre à faire, alors je suis resté au laboratoire d'optique pour assurer cette partie du travail. Rien de granuleux comme les prises de vues de seconde équipe ; ça faisait partie du film. Nous étions très exigeants sur la qualité.

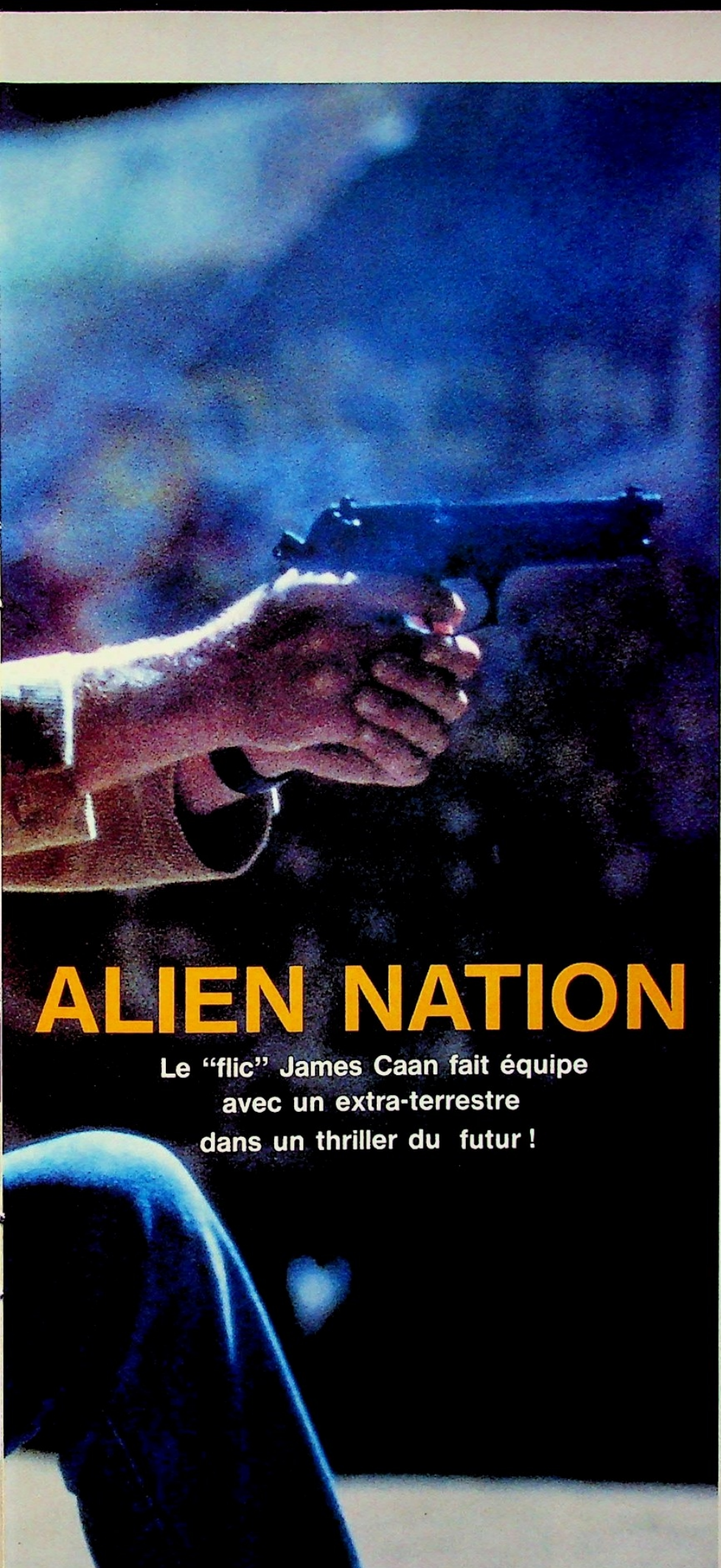
C'est la CRC qui a réalisé les effets spéciaux optiques. Il se sont montrés très coopératifs. Ils se sont donnés à fond à leur travail. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble sur la dernière séquence, au moment où l'on repasse de la couleur au noir et blanc, pour que cela se fasse naturellement, sans transition."



res "L'aventure intérieure", Meg Ryan retrouve Dennis Quaid. Charlotte Rampling, plus fatale que jamais.

Cet article, publié dans le numéro d'août 88 de la revue *American Cinematographer*, est reproduit ici avec l'aimable autorisation de l'éditeur.





ALIEN NATION

Le "flic" James Caan fait équipe
avec un extra-terrestre
dans un thriller du futur !

Notre monde, dans quelques années... Plus de 300.000 esclaves extra-terrestres se sont réfugiés sur terre après le crash d'un navire spatial qui les emmenait sur une autre planète. L'Amérique, traditionnelle terre d'asile, a libéré ce peuple, les Slags ou New Comers ("Nouveaux Venus"), après les avoir mis en quarantaine. Passé ce délai d'observation, les New Comers se sont retrouvés progressivement intégrés à notre civilisation...

Les New Comers ne parlent pratiquement pas aux humains, et ne comprennent pas le langage argotique. Néanmoins, ils essayent de vivre en bonne intelligence avec les humains, et ont appris à parler assez bien notre langue (ce qui évite au spectateur d'entendre un dialecte extra-terrestre trop envahissant — comme ce fut le cas avec Drac, le personnage interprété par Louis Gosset unior dans *Ennemy Mine*).

A Los Angeles, le sergent Matt Sykes (James Caan), policier humain, et Samuel Francisco (Mandy Patinkin), premier policier extra-terrestre, enquêtent ensemble sur une série de meurtres ayant pour victimes les New Comers. Tel est le point de départ du nouveau film réalisé par Graham Baker (*La Malédiction finale*), et conçu par Richard Kobritz et le scénariste Rockne O'Bannon (*"La 4^e dimension"*). A l'origine, ce dernier avait eu l'idée d'écrire un film policier mâtiné de SF, ce qui plut à Kobritz qui lui donna 10 semaines pour rédiger un script. La première chose sur laquelle ils se mirent d'accord était que le film ne devait pas commencer dans l'espace. L'action semble se dérouler dans un futur proche, puisque les voitures de police sont les mêmes que celles d'aujourd'hui, ainsi que l'armement, ce qui permet au public de s'identifier davantage aux différents héros. Le script est celui d'un thriller, et ne fait jamais intervenir les ingrédients classiques aux films de SF, style rayons laser ou astronefs.

Il a fallu quand même inventer un langage et une écriture aux New Comers. Cette lourde tâche incombait à Van Ling, et l'exécution graphique au département artistique placé sous sa supervision. Afin de mener à bien sa mission, Ling a essayé de s'imaginer quelle serait la culture des New Comers, s'appliquant à créer des sonorités de langage qui ne soient pas employées par les anglo-saxons, provenant du chinois, du samoan et de l'allemand. Ling a travaillé en étroite collaboration avec Mandy Patinkin, qui interprète George, le principal New Comer. A cause de la duplicité de la culture des New Comers, Ling a décidé de créer deux types de langage : l'un, primaire, basé sur les ordres puisque les New Comers sont une race travailleuse, et l'autre, parlé en famille ou entre amis, insistant sur les as-

pects culturels et relationnels. Les New Comers habitent pour la plupart à Slagtown, un quartier qui ressemble à Chinatown : chaque enseigne lumineuse est écrite dans leur langue et sous-titrée en anglais. Ils sont en fait traités comme des immigrants, et, comme tels, essaient de se fondre dans notre société. Ce qui n'est pas toujours évident : plus grands que les humains, ils possèdent deux cœurs, se saoulent au lait (!) et fondent dans l'eau de mer. Mis à part ces particularités, ils nous ressemblent assez. Mais, bien sûr, ce ne sont pas des humains. Cela se lit d'ailleurs sur leurs visages maquillés grâce aux

soins de l'équipe du célèbre Stan Winston (*Pumpkinhead*, *Leviathan*). Les masques, appliqués en 7 morceaux, ont posé des problèmes supplémentaires aux cascadeurs lors des scènes de feu, à cause de leur faible résistance aux flammes.

Les 9 semaines de tournage de nuit furent épuisantes pour tous, mais James Caan fit de son mieux pour détendre l'atmosphère tout en restant totalement disponible et concentré au moment des prises de vues. Le personnage qu'il interprète semble peu motivé pour faire tomber les barrières raciales. La seule raison pour laquelle le Sergent Sykes fait équipe avec un New

Un tandem des plus insolites, qui s'avèrera cependant des plus efficaces...



Entretien avec Gale Anne Hurd

C'est sous l'égide de Gale Anne Hurd qu'a été entrepris Alien Nation. Après deux énormes succès dans le domaine de la SF, la productrice de Terminator et d'Aliens avait décidé de mettre en chantier simultanément deux moyens budgets fantastiques. Outer Heat succède donc à Bad Dreams, que nous avons pu voir en juin dernier.



James Caan en visite à Slagtown, accompagné du New Comer Mandy Patinkin.

Elle est d'ailleurs très fière de l'originalité du sujet qui renouvelle un thème conventionnel du cinéma policier en le transposant dans un futur très semblable au temps présent, la seule différence résidant dans la présence d'une nouvelle race, extra-terrestre qui plus est. Puisque rien n'est vraiment différent de notre époque, cela permet de concentrer le scénario sur les relations entre les humains et les Nou-

veaux Venus, de manière à ce que les personnages priment sur la technologie. Gale Anne Hurd a également obtenu la participation de son mari, James Cameron, qui réécrit en partie le script avant la version définitive de Rockne O'Bannon. *Alien Nation* a été tourné en extérieurs dans les rues de Los Angeles, et Gale Anne Hurd estime que "les difficultés rencontrées par ce type de tour-

nage sont largement compensées par le "plus" obtenu côté réalisme".

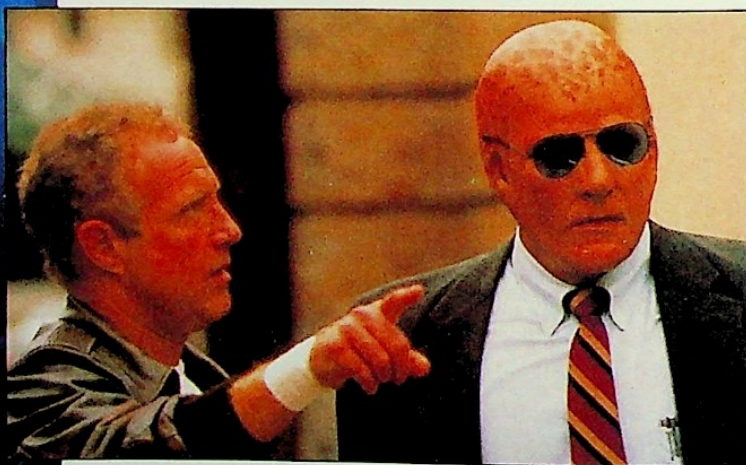
Quels sont les avantages d'un tournage en extérieur ?

Tout le monde préfère travailler

l'énergie qu'il diffusent : on parvient plus directement au résultat recherché en décors naturels. Quand on tourne un thriller bourré d'action comme *Terminator* ou *Alien Nation*, cela aide d'être sur place, tout le monde est sur le pied de guerre. Il se passe quelque chose de magique dès qu'on est dans la rue. Heureusement, le directeur de la photographie est un vétéran, qui avait déjà travaillé pour nous sur *Terminator*, et il a su parfaitement capter les images que nous voulions.

Vous semblez vous spécialiser dans la SF ?

En fait, c'est un genre que j'aime particulièrement. Dès que j'ai eu entre les mains le premier script d'*Alien Nation*, qui s'intitulait alors



Un film sur l'amitié entre un humain et un extra-terrestre...

en studio, évidemment : c'est tellement plus confortable ! Mais vous savez, ayant fait mes premières armes chez Roger Corman, à la New World Pictures, j'ai été à bonne école. Cela m'a donné le goût de la difficulté. *Alien Nation* a été produit sous la bannière de la Pacific Western Productions, l'une de mes compagnies et nous avons tourné 65 nuits dans des conditions souvent pénibles. Mais c'est un choix : je trouve que les prises de vues en extérieur recèlent une puissance, une tension, qu'on ne retrouve pas dans les plans filmés en studio. On reconnaît tout de suite les films tournés en extérieur à leur rapidité et à

Outer Heat, j'ai été enthousiasmée, et je me suis dit que je pourrais monter le film. Grâce à mon palmarès dans le genre, les financiers me suivent. Il n'est ailleurs pas impossible que nous envisagions un *Terminator II*. De même qu'un *Alien Nation II* si le premier trouve son public. Financièrement, les séquelles d'un film à succès sont une garantie. Ce qui n'empêche nullement de les soigner, ne serait-ce qu'au niveau des scénarios : il faut que l'histoire soit encore meilleure que celle du film précédent, en tirant partie du fait que les protagonistes et l'action du premier film sont déjà connus, de sorte que le second



Comer est que son ancien co-équipier a été tué par un New Comer. Il ne "les" aime pas, et il n'apprécie pas davantage Samuel Francisco, qu'il surnomme George. Seulement, Sykes pense que George est susceptible de lui être utile. Bien entendu, au cours du film, les deux personnages deviendront amis selon un schéma classique.

Outre Mandy Patinkin, le casting des New Comers comprend Terence Stamp (des retrouvailles attendues avec la SF après *Superman 2*), dans le rôle de William Harcourt, un puissant homme d'affaires New Comer, ainsi que son bras droit, dénom-

mé Rudyard Kipling (autre preuve de la discrimination raciale des autorités vis à vis des Nouveaux Venus qu'ils rebaptisent de manière farfelue), incarné par Kevyn Major Howard (le photographe Rafterman dans *Full Metal Jacket* de Kubrick). Kipling a été corrompu par Harcourt, lequel obtient de lui tout ce qu'il veut en l'ayant convaincu que la seule manière de survivre était, pour eux, de prendre ce dont ils avaient besoin. Leslie Bevis complète la distribution en jouant une séduisante danseuse New Comer, Cassandra, qui se produit dans un night-club réservés aux humains et baptisé Encounters.

film soit encore plus riche et gratifiant que le premier. Ainsi, s'il y a des connotations évidentes entre *Alien 1* et *Aliens*, le ton fut changé. Le succès d'*Aliens* est certainement lié au fait qu'il s'agit d'une réactualisation de la dynamique du film de guerre qui a toujours eu les faveurs du grand public.

Aliens passe d'ailleurs très bien à la télévision...

Pour apprécier nos films, il faut les voir sur grand écran. *Aliens* à la télévision ce n'est pas vraiment notre film, lequel fut tiré en 70 mm avec un son stéréo magnétique six pistes Dolby. *Alien Nation*, tout comme *Aliens* ou *Terminator*, sont des œuvres qui font oublier aux gens leur vie quotidienne plutôt banale.

La SF sort les événements de la banalité. Il y a quelque chose dans la SF qui laisse vagabonder notre imagination. Ce qui m'a passionnée dans *Alien Nation*, c'est l'évolution des rapports entre les deux personnages principaux. Mandy Patinkin, qui incarne le flic New Comer, et que l'on a vu récemment dans *Princess Bride*, a parfaitement compris son rôle, et il s'en tire admirablement. Le tandem avec James Caan est formidable, et s'il n'avait pas fonctionné ainsi, les effets spéciaux ou les maquillages seuls n'auraient pas suffi à sauver le film.

Il y a un rapport évident avec *Enemy Mine*...

Alien Nation délivre, c'est indiscutable, un message anti-raciste, tout

comme *Enemy Mine*. Mais l'on ne s'appesantit pas trop sur cet aspect des choses. C'est un film sur l'amitié, celle entre un humain et un New Comer, mais dans un environnement contemporain. Rien n'est vraiment très différent de ce que nous connaissons. Grâce à Mandy Patinkin, on s'intéresse à toute une race et à ses relations avec l'humanité. Le rôle de James Caan n'était pas très aisé : il est à la fois intolérant et sympathique !

plexité des maquillages et de leur très grand nombre.

Aliens avait déjà valu un Oscar à Winston, mais cette fois il s'est encore surpassé. C'est à Zoltan Elek qu'incomba la tâche d'exécuter ces maquillages. Ce dernier a également remporté un Oscar, pour *Mask*. Grâce à l'efficacité de ces artistes, tout le monde accepte le Sergent Francisco comme Sykes l'a accepté : comme un complice, étranger ou pas.



Première rencontre entre deux flics particulièrement différents...

Cassandra, la séduisante danseuse New Comer (Leslie Bevis).



Dans tous ses films, il parvient à être "authentique", et l'on croit immédiatement à ses personnages. Ici, c'est un policier endurci qui a gâché sa vie personnelle en s'étant trop dévoué à sa tâche. Son univers s'est progressivement écroulé autour de lui, mais on le verra redevenir, progressivement, un être humain confiant et s'intéressant aux autres. Au contraire, Samuel Francisco (Mandy Patinkin), est un flic tout à fait différent, qui s'attirera également les faveurs du public par son "innocence". Il devient notre ami, malgré son apparence physique très différente.

Ce n'est pas un acteur derrière un masque de caoutchouc...

Absolument pas. On oublie même, au bout d'un certain temps, qu'il s'agit d'un extra-terrestre, grâce au jeu subtil de Patinkin et aux maquilleurs talentueux qu'a réunis Stan Winston, l'un de nos meilleurs collaborateurs. Je pense à ce sujet qu'il faut remonter à *La Planète des singes* pour trouver une équivalence au niveau de la com-

Quels sont vos projets après *Alien Nation* ?

Nous avons déjà commencé un nouveau film, sous l'égide de notre autre société, la Techn Noir, fondée avec mon mari (1), intitulé *Abyss*. C'est encore un film d'action et de SF, riche de péripéties, sans doute l'un des projets les plus ambitieux que nous ayons jamais entrepris. Le scénario, là encore, est excellent, et *Abyss* possèdera une tension assez éprouvante pour le spectateur !

Enfin, j'ai de nombreux projets avec ma troisième société, la No Frills production, qui s'intéresse particulièrement aux premières œuvres et représente en quelque sorte un banc d'essai pour les cinéastes en herbe ayant une riche imagination...

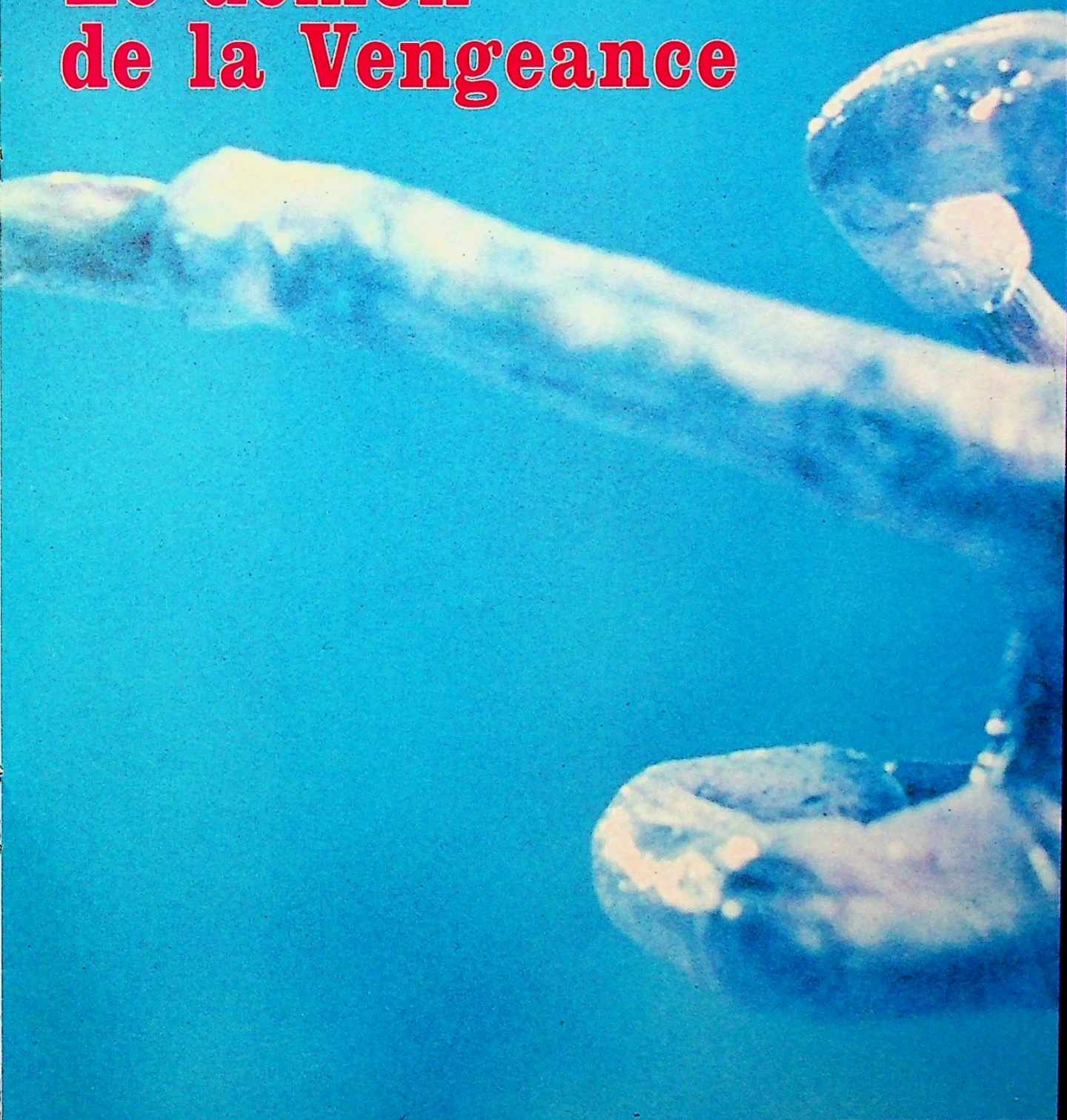
Propos recueillis par J. Greenberg
(Adapt. : Jean-Luc Vandiste)

(1) : Voir notre précédent entretien avec Gale Ann Hurd dans l'Ecran Fantastique n° 73.



PUMPKINHEAD

Le démon
de la Vengeance



PUMPKINHEAD

Entretien avec Stan Winston

par Giuseppe Salza

L'un des plus grands réalisateurs d'effets spéciaux d'Hollywood, récemment lauréat d'un Oscar pour Aliens, passe à la réalisation tout court avec Pumpkinhead. Cette histoire de vengeance effroyable remporta un vif succès au dernier Festival de Paris du Film Fantastique et de Science Fiction, où il passait en première mondiale. Nous nous sommes entretenus avec son auteur, Stan Winston, aux Studios de Cinecittà, à Rome, pendant les prises de vues de Leviathan.

La vengeance est parfois pire que le crime. Tel et le constat de *Pumpkinhead*, rebaptisé *Vengeance — The Demon*. L'histoire n'est pas plus compliquée que cela. Le scénario tient d'ailleurs en deux lignes : quelque part dans l'Amérique profonde, un fermier appelé Ed Harley vit une petite vie tranquille avec son fils de dix ans. Jusqu'au jour où le gamin est tué

lisant des bandes dessinées. "Nous avons beaucoup travaillé", admet Stan Winston. "C'est un très bon film, très effrayant, et non dépourvu de morale. Il véhicule un message. C'est l'histoire d'un homme que la mort absurde de son fils anime d'un profond désir de vengeance. Mais la vengeance n'est pas une bonne chose. Elle aura une action très néfaste."

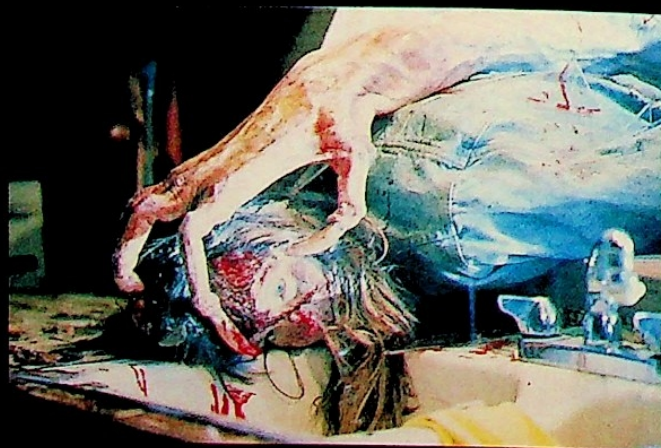


accidentellement par un groupe de motocyclistes. Le père se souvient alors d'un funeste secret, bien gardé par les Anciens du pays. Un secret appelé *Pumpkinhead* — littéralement "Tête de citrouille" — autrement dit le démon de la vengeance. Ed n'a plus de raison de vivre, plus rien à perdre. Alors une vieille sorcière évoque pour lui la créature. Ed aura ce qu'il voulait, mais il finira par se rendre compte que ce n'est pas la mort des assassins qui lui rendra son fils. Or il n'y a pas moyen de mettre fin aux agissements de la créature assoiffée de sang...

Lance Henriksen (*Near Dark*, *Aliens*, et bientôt *The Abyss*) est remarquable dans le rôle dramatique du père de l'enfant. Et le film lui-même est un petit bijou ciselé dans la matière dont sont faits ces contes et ces légendes qu'il vaudrait mieux oublier. *Pumpkinhead* est la fois la version paysanne de *Délivrance* et un film excessivement travaillé, infiniment stylisé, dont l'auteur aurait (presque) tout appris en

Une version fantastique de "Délivrance", au climat onirique.

Des teenagers décimés un à un par la griffe sanglante...



Un démon vengeur sans pitié massacrant et mutilant ses victimes.

Voir le nom de Stan Winston associé à la fonction de metteur en scène est quelque chose de nouveau. Et pourtant, en examinant son palmarès, on est bien obligé de se rendre à l'évidence : c'était une étape logique. Après tout, il a bien supervisé les effets spéciaux de la créature de *The Monster Squad*, *Aliens* et *Terminator*, et assumé la direction de la seconde équipe de ces deux derniers films, opération qu'il vient de répéter pour *Leviathan* (voir notre précédent numéro).

Winston n'est que le dernier en date des virtuoses du maquillage à avoir choisi de se consacrer à la mise en scène. Il est en bonne compagnie avec d'illustres prédécesseurs comme John Buechler, les Frères Chiodo (*Killer Klowns from Outer Space*) et Chris Walas (*La Mouche 2*). Quant à Rick Baker, il est producteur associé de *Gorillas in the Mist*, avec Sigourney Weaver. Mais quelle mouche les pique tous ? Serait-ce la frustration de devoir signer les effets spéciaux pour des metteurs en scène débutants ?

"C'est la tentation d'échapper à une frustration que tout le monde éprouve dans ce milieu quand on n'est pas soi-même réalisateur ; on finit toujours par se dire que notre travail serait mieux mis en valeur si

on réalisait le film nous-mêmes", répond Winston. "C'est l'idée qui vient inévitablement à l'esprit de tout acteur, de tout scénariste, de tout responsable des effets spéciaux. 'Personne ne pourra jamais partager ma vision ; il va falloir que je fasse mon film moi-même !' J'ajoute tout de même que j'ai toujours été amoureux du cinéma et de tous les éléments qui constituent le film, depuis la genèse du scénario. Je ne crois pas être venu à la réalisation par le seul biais des effets spéciaux."



Le schéma des "Vendredi 13", la qualité en plus...

C'est en novembre 1986 que le producteur Howard Berger proposa pour la première fois le scénario de *Pumpkinhead* à Stan Winston. "Le film m'a été proposé par le studio, tout simplement, mais juste pour que j'en assure les effets spéciaux. Et comme j'avais envie de passer à la réalisation, j'ai répondu à la compagnie de production que mon équipe prendrait les effets spéciaux en charge, à condition que ce soit moi qui le mette en scène."

Le projet devait être au départ monté par la New World Pictures, qui y renonça lorsque le budget du film atteignit 4 millions de dollars. Le De Laurentiis Entertainment Group, maintenant défunt, accepta de produire le film, à condition que le budget n'excède pas 3,5 millions de dollars, limite qui devait d'ailleurs être respectée. Le futur réalisateur trouva son plus chaleureux supporter en la personne de Raffaella De Laurentiis, sa productrice. Le moment ne fut pas trop difficile à passer, si l'on en croit le réalisateur novice. *"C'était l'un des projets de Dino. Sa compagnie était intéressée à ce que le film se fasse, et ils n'avaient pas de meilleur en scène. Ils m'ont donc fait signer le contrat, après quoi ils ont conclu un autre accord avec ma compagnie pour les effets spéciaux."* Le tournage du film, qui dura 7 semaines, eut lieu à Topanga Canyon, qui présentait le double avantage de ne pas se trouver trop loin de Los Angeles, et d'être surtout tout près du laboratoire de Winston.

Stan Winston réussit l'exploit de ne pas superviser un seul des effets spéciaux du film, ainsi qu'il s'y était engagé par contrat. C'est sa firme qui fit tout, depuis la créature qui donne son nom au film, jusqu'au maquillage de la vieille sorcière en passant par les maquillages d'effets spéciaux. Nous ne sommes pas près d'oublier les noms de John Rosengrant, Richard Landon, Tom Woodruff, Shane Mahan et Alec Gillis.



*Mi-homme, mi-démon
l'impressionnante
créature imaginée
par l'équipe de
Stan Winston.*





AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE

(Near Dark) U.S.A. 1987. Un film de Kathryn Bigelow • Scénario : Eric Red et Kathryn Bigelow • Montage : Howard Smith • Musique : Tangerine Dream • Directeur de la photo : Adam Greenberg • Effets spéciaux : Bordon Smith • Décors : Dian Perryman • Production : Feldman/Meeker • Distributeur : Capital Cinéma • Durée : 95 min • Sortie : le 9 novembre 1988 à Paris.

Interprètes : Adrian Pasdar (Caleb), Jenny Wright (Mae), Lance Henriksen (Jesse), Bill Paxton (Severen), Jenette Goldstein (Diamondback), Joshua Miller (Homer).

L'histoire : "Par une chaude nuit d'été, dans les faubourgs de Fix, Caleb rencontre Mae. Fasciné par la beauté hors du commun de la jeune fille, il tente de la séduire. Quelque chose d'étrange émane de Mae qui, effrayée par l'approche de l'aube, supplie le jeune homme de la ramener chez elle. Celui-ci ne cède qu'en échange d'un baiser. Ce baiser va devenir morsure et entraîner Caleb dans le monde effrayant des compagnons de Mae..."

L'Écran Fantastique vous en dit plus : En 1987, Kathryn Bigelow écrit et réalise avec Monty Montgomery (un jeune cinéaste) *Loveless*, qui obtient un excellent accueil des critiques. Remarquée grâce à ce film par Walter Hill, elle entre à Universal pour écrire de nombreux scénarii. Après avoir travaillé pour diverses "Majors", elle écrit en collaboration avec Eric Red (*Hitcher*) le script de *Near Dark*, qu'elle présente un jeudi au producteur Edward S. Feldman (*Hitcher*, *Explorers*, *The Golden Child*). Le dimanche suivant, l'accord est conclu et Kathryn Bigelow se voit confier la réalisation de *Near Dark*. Elle tourne actuellement aux USA son nouveau film, *Blue Steel*, avec Jamie Lee Curtis, Ron Silver et Clancy Brown. Les amateurs de rock ont pu admirer Kathryn comme actrice dans le clip vidéo tourné par son ami réalisateur James Cameron (*Aliens*) pour la chanson "Reach" du groupe Martin Ranche. Dans ce clip, où elle chevauche une moto et dirige un gang de Hell's Angels, on retrouve plusieurs acteurs de *Near Dark* : Lance Henriksen, Bill Paxton et Jenette Goldstein. "Après avoir écrit à peu près 900 scénarii", déclare-t-elle, "j'ai cru franchement que j'allais jeter ma machine à écrire par la fenêtre quand tout d'un coup est arrivé *Near Dark*. Un ami commun m'avait fait rencontrer à Los Angeles Eric Red, scénariste de *Hitcher*. J'avais lu son scénario : il avait lu des miens. En parlant, nous nous sommes découverts des ambitions communes. Notre collaboration a été merveilleuse. J'étais finalement très heureuse de devoir travailler en dehors des grands studios, car, s'il est vrai qu'un film produit par une grande compagnie dispose à sa sortie d'un système de promotion étonnamment musclé, sa fabrication même doit se plier au rythme de l'énorme machine dont il est un des rouages — et ce rythme n'est pas forcément son rythme à lui". Les images sont très importantes pour Kathryn Bigelow qui a commencé sa carrière professionnelle comme peintre. C'est pourquoi, pendant l'écriture du scénario, Eric Red et Kathryn avaient imaginé une atmosphère désolée, poussiéreuse comme une toile sur laquelle on aurait peint le film. L'Oklahoma semblait l'endroit rêvé. Cependant, des pluies torrentielles obligèrent l'équipe à changer tous ses plans une semaine avant le début du tournage en novembre 1986. Les extérieurs furent donc tournés à Los Angeles et en Arizona. La plupart des scènes ont lieu de nuit, et plus de la moitié du film a été tournée après le crépuscule. Quand l'équipe n'avait pas à fuir les pluies torrentielles, elle devait s'accommoder de températures extrêmement froides et de vents violents. Le centre ville de "Fix" fut recréé à Coolidge, en Arizona, à quelques miles de Casa Grande.

En une semaine et demie, en réutilisant les anciennes devantures, on recréa un barbier, un magasin d'alimentation, une station service et un bureau d'anciens combattants. La station semblait si réelle que les habitants même de Coolidge tentèrent d'y faire le plein ! Jenny Wright, lauréate du prix d'interprétation féminine au 17^e Festival de Paris du Film Fantastique, est née à New York dans un milieu artistique et littéraire. A 16 ans, elle entre au Lee Strasberg's Acting Institute de Manhattan et fait ses débuts sur scène à Broadway dans "Album de Kevin Bacon". Elle obtient par la suite un rôle important dans "The Red Snake", puis dans "Plenty" où elle est très remarquée par la critique. Ses débuts cinématographiques ont lieu dans *Le monde selon Garp*, puis elle tourne avec Alan Parker dans *The Wall*. Sa passion du théâtre et sa fascination pour le cinéma la conduisent fréquemment de l'un à l'autre. Au cinéma, on peut la voir dans *St. Elmo's Fire*, *The Wild Life*, *Valentino's Return* et *OK Bill*.

L'ÉCRAN FANTASTIQUE
LE CINÉMA D'IMMORTALITÉ

VAMPIRE, VOUS AVEZ DIT VAMPIRE 2

(Fright Night 2) U.S.A. 1988. Un film de Tommy Lee Wallace • Scénario : Tim Metcalfe, Miguel Tejada-Flores, d'après les personnages créés par Tom Holland • Directeur de la photo : Mark Irwin • Montage : Jay Lash Cassidy • Musique : Brad Fiedel • Maquillages spéciaux : Greg Cannon • Directeur artistique : Randy Moore • Production : Herb Jaffe et Mort Engleberg • Distributeur : Columbia • Durée : 1 h 30 • Sortie : janvier 1989.

Interprètes : Roddy McDowall (Peter Vincent), William Ragsdale (Charlie Brewster), Traci Lin (Alex), Julie Carmen (Régine), Jonathan Gries (Louie), Russell Clark (Belle), Brian Thompson (Bozworth).

L'histoire : "Après trois ans de thérapie intensive, Charley Brewster a acquis la conviction que les événements fantastiques qu'il a vécus deux ans auparavant ne sont en fait que le produit d'une imagination trop fertile. Mais une visite à son ami Peter Vincent, intrépide chasseur de vampires et star de l'épouvante télévisée, remettra Charley en présence des créatures de la nuit qui l'avaient tant perturbé..."

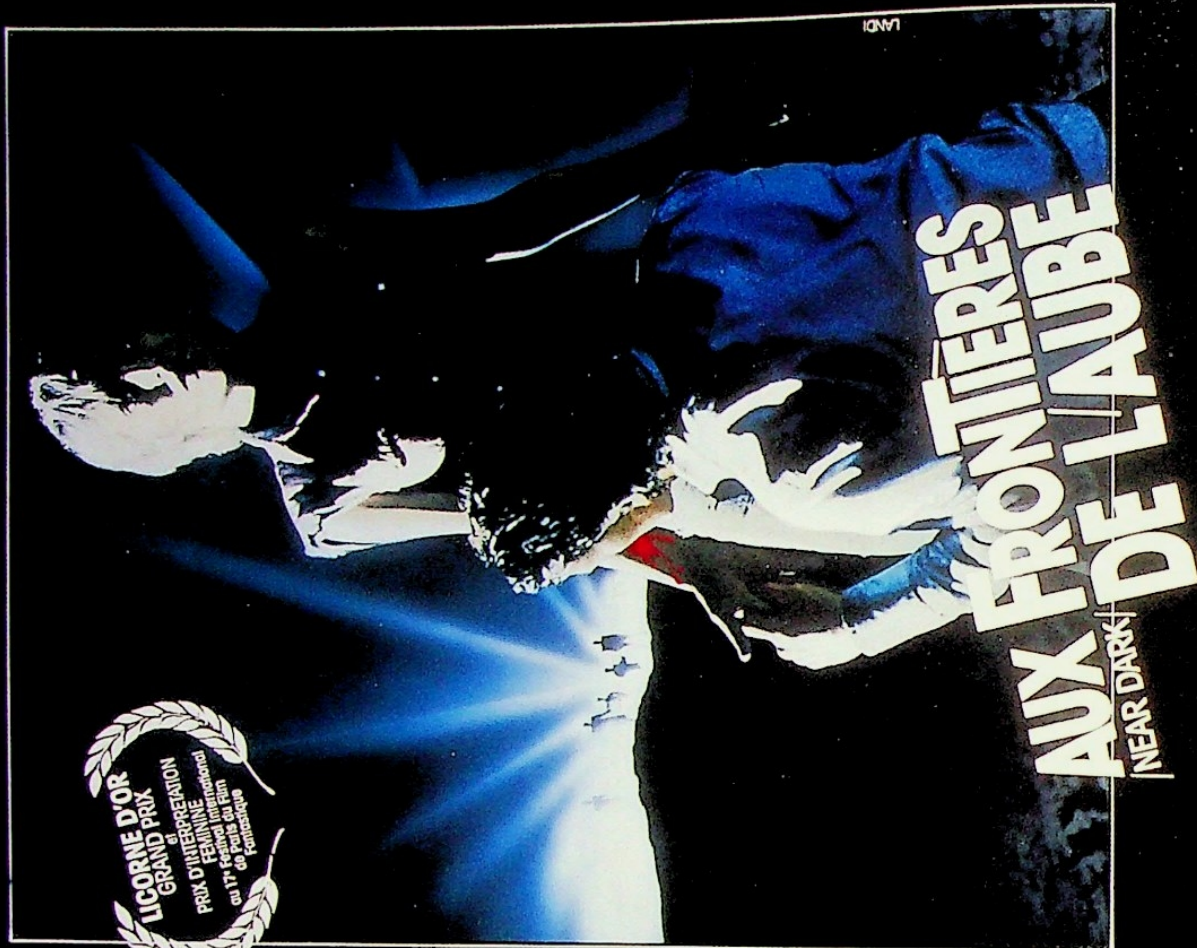
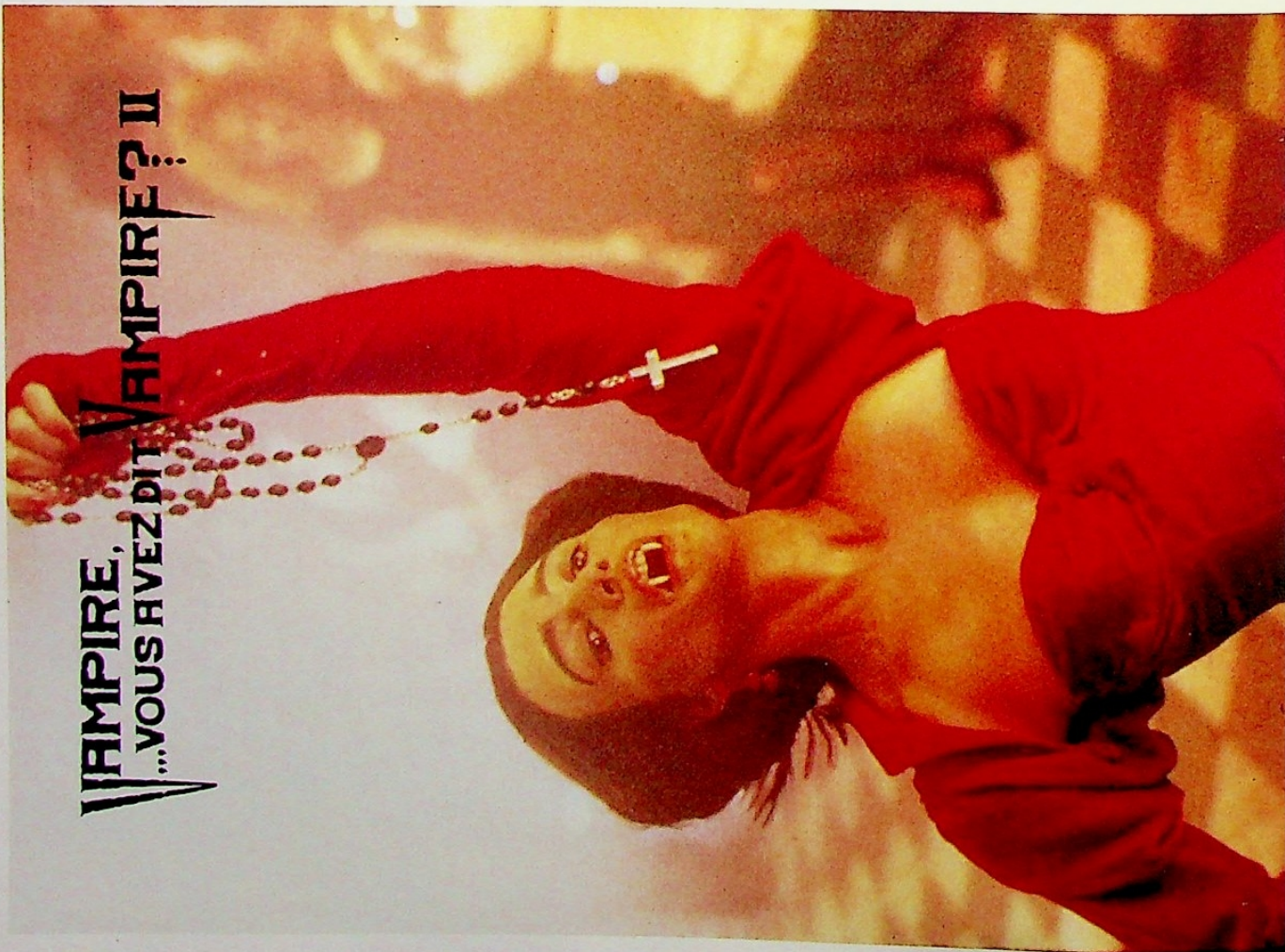
L'Écran Fantastique vous en dit plus : Lee Wallace, réalisateur et co-scénariste de *Vampire, vous avez dit Vampire 2*, a longtemps été un proche collaborateur de John Carpenter aux côtés duquel il a tout fait : charpentier, directeur artistique, monteur, monteur des effets sonores. Après avoir écrit pour John Carpenter un scénario qui restera à l'état de projet (*The Ninja*), Tommy Lee Wallace se voit offrir la mise en scène de *Halloween III : Le Sang du sorcier*. Depuis, il partage son temps entre l'écriture de scénarios (*Amyville II*, *Test Pattern* et *White Rabbit*) et la mise en scène (les séquences d'action des *Aventures de Jack Burton*, plusieurs segments des séries *Max Headroom*, la nouvelle *Quatrième dimension*), activités à lui arrivées parfois à concilier (*Hanaua Bay*, *Starman in November*). "Dans *Vampire...*", déclare Tommy Lee Wallace, "j'ai essayé de respecter autant que possible les règles édictées par Bram Stoker dans "Dracula". Mais comme ces conventions ont été surexploitées dans des centaines de films, je me suis amusé à ériger de nouvelles lois susceptibles de régir le mythe des Vampires. Rien qui bafoue la mythologie, mais il y a quelques détails étranges..."

Roddy McDowall, qui est né à Londres, appartient à la légende hollywoodienne. En 1941, à peine âgé de 8 ans, il figure déjà au générique de *Qui elle était verte ma vallée* de John Ford et de *Chasse à l'homme* de Fritz Lang. Il tournera dans plus de 100 films. La télévision achève de faire de lui l'un des acteurs les plus populaires aux États-Unis. On trouve son nom au générique de *La Quatrième dimension*, *Les Envahisseurs*, *Mission impossible*, *Columbo*, *Les Chroniques maritimes*. Il acquiert une renommée certaine en incarnant le chimpanzé vedette de *La Planète des singes* et ses séqueles. Le futur interprète de Peter Vincent s'essaye à la mise en scène de cinéma en 1971, avec une œuvre étrange orientée vers le fantastique, *The Ballad of Tam Lin*, avec Ava Gardner. Cet artiste éclectique, qui a enregistré des disques narratifs ("Camelot" ou "Roddy McDowall Reads the Horror Stories of H.P. Lovecraft") est également un photographe de talent.

En plus du rôle de Belle, vampire androgyne particulièrement féroce, Russell Clarke porte la responsabilité des quelques scènes "danseuses" du film. Il possède à son actif une autre histoire de vampires, *Vamp*, avec Grace Jones, et l'on a vu son nom au générique de films comme *Starman*, *Blade Runner* et *Kanadu*. Il a également participé à l'élaboration de clips de haut niveau pour David Bowie, Grace Jones et Pat Benatar... La plupart des effets spéciaux du film tournent autour du personnage incarné par Julie Carmen, qui, seule, dispose du pouvoir particulier de se transformer en chauve-souris. C'est à Bart Mixson (*La Revanche de Freddy*, *Terminator*, *Robocop*) que devait incomber la charge de sculpter le costume, les maquillages étant l'œuvre de Greg Cannon, qui orchestre déjà les mélanges de Grace Jones dans *Vamp* et donna leur look aux teenagers de *Génération perdue*.

L'ÉCRAN FANTASTIQUE
LE CINÉMA D'IMMORTALITÉ

VAMPIRE,
...VOUS AVEZ-DIT VAMPIRE? II



LICORNE D'OR
GRAND PRIX
PRIX D'INTERPRÉTATION
FEMME INTERNATIONALE
au 17^e Festival du Film
de Fantastique

FILM ENTERTAINMENT présente une production FELDMANWEBER "AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE" (NEAR DARK)
avec ADRIAN PASQUA • JENNY WRIGHT • LANCE HENRIKSEN • BILL PATTON • JENETTE GOLDSTEIN et TIM THOMPSON dans le rôle de LOY
musique YVES GROSJEAN • scénariste de la photo ADAM GREENBERG • producteur exécutif EDWARD F. FELDMAN et CHARLES R. WEBER
coproducteur BOB RED • écrit par BOB RED & MARTIN BEGLON • réalisé par MARTIN BEGLON



TOUCHSTONE PICTURES présente la production des SILVER SCREEN PARTNERS III les auteurs JASON SANDER DENNIS QUAD JACQUES FRANZ "MORT À L'ARRIVÉE" (D.O.A.)

DANIEL STERN « CAROLINTE RAMPLING Coauteur et CHARLES EDWARDS histoire de CHARLES EDWARDS POCOCK « RUSSE ROUGE & CAPRICE BRENE

Scénario de CHARLES EDWARDS POCOCK « RUSSE ROUGE & CAPRICE BRENE Adapté de JAMES HAMILTON « MORT À L'ARRIVÉE

DC (DOLBY DIGITAL)

OS (SDDS) avec MARC BROS (franchises) de

100 Touchstone

TOUCHSTONE

TM & © 1994

A l'aube du dernier jour,
une femme viendra
portant en elle notre dernier espoir.

DEMI MOORE

MICHAEL BIEHN



La Septième Propphétie

LES FRÈRES DES ÉTOILES PRÉSENTENT UNE PRODUCTION INTERSCOP COMMUNICATIONS

DEMI MOORE - MICHAEL BIEHN

LA 7^e PROPHEÉTIE: THE SEVENTH SIGN. PETER FRIEDMAN & JURGEN PROGINOW

ADAPTÉ DE JACK NITZSCH - MONTRAGE DE CAROLINE BIGGERSTADT

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE: JEAN RUIZ ANGLIA - PRODUCTEURS: PATRICK R. GUYAN

POUR PLUS D'INFORMATIONS: WWW.WICKET & GEORGE KAPLAN PRODUCTIONS ET TED FIELD ET ROBERT W. COOT

REALISATION: CARL SCHEITZ

LA SEPTIÈME PROPHÉTIE

(The Seventh Sign) U.S.A. 1988. Un film de Carl Schultz • **Scénario** : W. W. Wicket et George Kaplan • **Directeur de la photo** : Juan Ruiz Anchia • **Musique** : Jack Nitzsche • **Directeur artistique** : Stephen Marsch • **Montage** : Caroline Biggerstaff • **Maquillages spéciaux** : Graig Reardon • **Effets spéciaux de maquillage** : Kevin Yagher • **Production** : Interscope Communications • **Distributeur** : Columbia Tri-Star • **Durée** : 1 h 40 • **Sortie** : le 23 novembre 1988 à Paris.

Interprètes : Demi Moore (Abby Quinn), Michael Biehn (Russell Quinn), Jurgen Prochnow (l'étranger), Peter Friedman (le père Lucci), Manny Jacobs (Avy).

L'histoire : "Abby et Russell Quinn auraient pu mener une vie heureuse et tranquille s'ils n'avaient pas loué un appartement à un drôle d'étranger. Abby jouera un rôle capital dans la destinée du monde. L'enfant qu'elle porte en son sein est la Septième Prophétie, la septième pierre marquant l'avènement de l'Apocalypse. L'étranger, présent aux quatre coins du globe, délivre à six reprises les démons amenant la fin du monde, mais un prêtre renégat interrompt..."

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : "Je suis né la semaine où Hitler envahissait la Pologne" annonce Carl Schultz. Il quitte la Hongrie lors des événements de 1956 et s'installe en Australie où il entame des études d'ingénieur. Il s'engage par hasard sur les plateaux de télévision. Il y restera une douzaine d'années. "Je suis tombé amoureux des potentiels d'une caméra," confesse le futur cinéaste. Il enchaîne les téléfilms et les séries, et en 1978, il signe son premier long métrage destiné au cinéma, *Blue Fin*, puis, en 1982, une parabole à la limite de la science-fiction, *Goodbye Paradise*. Lauréat de l'Oscar du meilleur film australien en 1983 pour *Careful, He Might Hear You*, Carl Schultz trouve dans *La Septième prophétie* l'occasion de faire son entrée sur le marché américain, "sur un coup de cœur. Le film traite de la vie. Mais attention, elle doit être protégée."

Les auteurs du scénario de *La Septième prophétie*, W. W. Wicket et George Kaplan (pseudonymes de Clifford et Ellen Green) nous livrent l'origine du projet : "Nous avons loué une chambre de notre maison à un étranger inconnu. Plus tard, nous nous sommes aperçus que nous ne savions rien sur lui. Ça aurait pu être n'importe qui. C'est de là que provient le concept de départ du film."

Graig Reardon, qui est en passe de devenir l'une des stars des effets spéciaux de maquillage aux USA, a eu le "délire" dès son plus jeune âge... en regardant les monstres classiques de l'Univers à la télévision et en lisant "Famous Monsters". Il trouve son premier emploi "sérieux" en 1976 dans *Le Crocodile de la mort* de Tobe Hooper. Il y assiste le maquilleur en poste, ce qui consiste à barbouiller Mel Ferrer de sang ! Il rejoint ensuite l'équipe de *La Guerre des étoiles* et celle de la série TV "Galactica". Il met cette période à profit pour seconder Tom Burman sur *Prophecy* de John Frankenheimer, pour lequel il réalise une langue géante qui s'avère très utile au monstre-vedette. Il retrouve ensuite Rick Baker pour *The Incredible Shrinking Woman* (1980), et l'on ne cessera plus de voir son nom au générique des productions les plus ambitieuses : *Au-delà du réel*, *Le Loup-garou de Londres*, *Poltergeist*, *E.T.* (c'est lui qui peindra l'extra-terrestre enligné par Carlo Rambaldi), *La Quatrième dimension*, *Dreamscape*, *Cocoon*, et tout récemment, *The Gate* (La Fissure).

Kevin Yagher s'intéresse au maquillage dès l'âge de 11 ans. A 18, il décroche le premier prix d'un concours organisé par le magazine "Fangoria". Il s'installe en Californie où il rencontre Greg Cannom qui lui propose de l'assister sur *Starfighter* de Nick Castle : son travail consiste à créer une tête en cire et gélatine destinée à fondre. Depuis, il mène rondement une carrière brillante dans un domaine où la concurrence est rude. Dernièrement, il a créé l'extra-terrestre gélatineux de *Hidden* ainsi que la créature féline de *976-Evil* de Robert Englund.

L'ÉCRAN FANTASTIQUE
LE CINÉMA FANTASTIQUE

MORT A L'ARRIVÉE

(D.O.A.) U.S.A. 1988. Un film de Rocky Morton et Annabel Jankel • **Scénario** : Charles Edward Pogue • **Directeur de la photo** : Yuri Neyman • **Montage** : Michael R. Miller • **Musique** : Chaz Jankel • **Chef décorateur** : Richard Amend • **Production** : Ian Sander et Laura Ziskin (Touchstone/Silverscreen Partners III) • **Distributeur** : Warner • **Durée** : 1 h 40 • **Sortie** : le 9 novembre 1988 à Paris.

Interprètes : Dennis Quaid (Dexter Cornell), Meg Ryan (Sydney Fuller), Charlotte Rampling (Mrs Fitzwaring), Daniel Stern (Hal Petersham).

L'histoire : "Par une sombre et chaude nuit de décembre, Dexter Cornell, pénètre, hagard, épuisé, dans un commissariat et s'effondre devant le planton en murmurant d'une voix rauque : "Un homme vient d'être assassiné... Moi !" Et il commence l'étrange récit de sa mort. Quarante huit heures plus tôt..."

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : *Mort à l'arrivée* marque, pour Laura Ziskin et son partenaire, Ian Sander, l'aboutissement de plusieurs années d'efforts. La productrice avait vu la première version du film, réalisé en 1941, à la télévision lorsqu'elle était enfant, et n'avait jamais pu oublier l'histoire de cet homme qui recherchait son propre meurtrier. "Cette histoire contenait bien d'autres possibilités, et c'est pourquoi Ian Sander et moi-même avons eu envie de lui donner une seconde vie et une forme résolument contemporaine."

La réécriture du scénario fut confiée à Charles Edward Pogue, qui s'avoue "passionné par le film noir." On lui doit une brillante version de *La Mouche*, qui inspira en 1986 un des films les plus troublants de David Cronenberg, et le script de *Psychose III* d'Anthony Perkins. Pogue, qui est diplômé de l'Université de Kentucky, s'est également produit à la scène dans un grand nombre de pièces (policières notamment).

Rocky Morton et Annabel Jankel, qui signent avec *Mort à l'arrivée* leur premier film américain, figurent parmi les créateurs les plus originaux dans le domaine du design et de l'infographie. Ils sont les auteurs de la célèbre série TV *Max Headroom*. Morton et Jankel (mariés à la ville) se sont rencontrés dans les années 70 durant leurs études au West Surrey College of Art and Design de Guildford, en Grande-Bretagne. Ils se spécialisent dans l'animation mais se rendent rapidement compte des limites du genre et créent, en association avec d'autres réalisateurs, les Cucumbers Studios, où seront conçus des spots publicitaires et des films expérimentaux. Le couple se perfectionne alors en infographie et fabrique une mémorable série de vidéo-clips pour Elvis Costello, Donald Fagen et autres vedettes du rock. Conçus comme de véritables courts métrages à partir de storyboards extrêmement détaillés, ces essais constitueront un tremplin idéal pour la réalisation de *Mort à l'arrivée*.

Les auteurs ont eu une approche neuve et excitante de ce film, auquel ils ont apporté une conception originale de l'image. "La caméra joue un rôle psychologique déterminant dans le film" déclare le chef opérateur, Yuri Neyman. "L'image reflète la détérioration physique de Dexter : passages de la couleur au noir et blanc, photo granuleuse, distorsion du champ, mouvements tremblés."

Mort à l'arrivée a été tourné en extérieurs, au Texas, lors d'une terrible vague de chaleur ponctuée de tornades tropicales. C'était un décor idéal pour cette étrange et paradoxale histoire : si le film retrace le parcours d'un homme vers la mort, c'est aussi, et avant tout, une célébration de la vie. Le personnage principal de Dexter est interprété par Dennis Quaid. "C'est un écrivain cynique qui prend goût à l'existence en apprenant qu'il n'a plus qu'un jour et demi à vivre" confie Quaid. "Durant les quelques heures qui le séparent de la mort, Dexter se remet complètement en question, et j'ai trouvé ce processus fascinant."

Charlotte Rampling compose un personnage de femme fatale, mystérieuse, maléfique qui tente de masquer un passé douloureux sous une apparente perfection. Elle-même depuis ses débuts une carrière placée sous le signe de la plus haute exigence. Découverte à 18 ans par Richard Lester (*The Knack*), modelée par Luchino Visconti qui, le premier, décela son potentiel (*Les Dames*), elle a inspiré des cinéastes aussi divers que John Boorman (*Zardoz*), Patrice Chéreau (*La Chair de l'orchidée*), Woody Allen (*Stardust Memories*), Sidney Lumet (*The Verdict*), Nagisha Oshima (*Max mon amour*) ou Alan Parker (*Angel Heart*). C'est la vamp glacée et tragique favorite du cinéma noir contemporain.

L'ÉCRAN FANTASTIQUE
LE CINÉMA FANTASTIQUE

PUMPKINHEAD

Qui viennent d'ailleurs de superviser tout ce que *Leviathan* compte d'inhumain.

Au fond, faire un film tient du conte de fées : tout est magique. Mais il ne faut pas espérer prendre les bons côtés de l'entreprise sans en accepter aussi les inconvénients. Or *Pumpkinhead* avait un très gros défaut : il risquait sérieusement de ne jamais sortir.

La sortie du film était programmée aux USA pour la Toussaint... 1987. Mais il ne devait trouver preneur qu'un an plus tard — en 88 — grâce à une nouvelle compagnie (MGM/UA) et un nouveau titre (*Vengeance — The Demon*). Et pourquoi n'est-il pas sorti plus tôt ?

"A cause des difficultés que connaissaient alors l'organisation de Dino de Laurentiis," répond le metteur en scène, "Ils avaient des problèmes financiers considérables et ne pouvaient pas faire sortir le film. Ils



Une vision de cauchemar : le cimetière indien de "Pumpkinhead".

ce genre, par les temps qui courent. Il a été remplacé par un compromis qui passe pour plus en accord avec le sujet du film, et qui ne devrait pas risquer d'en éloigner le public. Mais pour moi, ça l'assimile à n'importe quel film d'épouvante de série B. La MGM a repris le titre original, *Pumpkinhead*, lorsqu'elle l'a acheté." Malheureusement pour Winston, quelques semaines plus tard, le distributeur américain devait décider de lui redonner son autre titre, *Vengeance*.

Stan Winston a deux casquettes. Celle du spécialiste des effets spéciaux, aujourd'hui impliqué dans le film de James Cameron, *The Abyss* ; et celle du metteur en scène qui mettrait volontiers son équipe d'effets spéciaux à contribution pour ses films à lui. Il a déjà un nouveau projet en tête : "C'est un scénario qui s'intitule pour l'instant *Gnorm*, mais je ne tiens pas en dire



Decors grandioses de forêt enchantée, ambiances colorées et nuits sureclairées, effets spéciaux parfaitement maîtrisés : un premier film réussi...

savaient que les frais d'une sortie un peu ambitieuse dépasseraient le budget du film. Ils ont commencé à vendre leurs productions aux Majors, et *Pumpkinhead* a fait partie du lot des rares films achetés." [Aux USA, *Rampage* de William Friedkin est toujours dans les limbes]. Stan Winston résume en quelques phrases une année de soucis, de dates de sortie constamment repoussées, de tonnes de documents publi-

citaires bons pour la décharge publique et de relations pénibles avec les Majors. Stan Winston fit une entrée difficile dans le monde de la mise en scène.

Le titre du film est une autre histoire. "Nous avons eu peur que le premier titre, *Pumpkinhead*, ne soit pas pris au sérieux", révèle Winston. "Plusieurs personnes nous ont dit qu'elles le trouvaient idiot, qu'il ne pouvait convenir qu'à un film



Ed venant déterrer la citrouille humunculesque, mandragore de la vengeance.



destiné aux petits enfants. J'admets qu'on peut le comprendre de plusieurs façons et le trouver idiot, mais je pense tout de même que, si le public aimait le film, *Pumpkinhead* était un titre facile à retenir. Rares sont les films qui portent un titre de

trop long" prévient-il. La préproduction du film devrait être bien avancée, maintenant. C'est, encore un fois, un film de genre à petit budget. Moins de 7 millions de dollars révèle-t-il. C'est à dire deux fois plus que *Pumkinhead*...

THE
DREAM DEMON

Aux
frontières du rêve
et de la réalité

par Giuseppe Salza.



DREAM DEMON

Dream Demon est une production Palace Pictures, la fameuse compagnie anglaise à laquelle on doit La Compagnie des loups et Absolute Beginners. Pour certains, Dream Demon serait la réponse britannique à Nightmare on Elm Street. Pour les esprits chagrins, ce ne serait qu'un plagiat des aventures de Freddy Krueger. Quelles que soient les réflexions que ce film vous inspire, vous n'aurez qu'à vous en prendre à son metteur en scène, Harley Cockliss, déjà bien connu pour Black Moon rising. Malone (avec Burt Reynolds) et Battletrac, une petite production qui devait beaucoup à Mad Max.

The Dream Demon est l'histoire de deux filles, une Anglaise et une Américaine, reliées l'une à l'autre dans le monde des rêves et des cauchemars, frénétiquement appelées dans l'au-delà par une petite fille qui va mourir

film intitulé *That Summer* pour la Columbia, une histoire d'adolescents en vacances dans le Devon, et c'est à ce moment-là que j'ai assuré les prises de vues de la seconde équipe de *L'Empire*... Puis je suis parti pour la Nouvelle Zélande où

scénario de *Dream Demon*, avait "perdu" son patron : il n'y avait plus de metteur en scène. Celui qu'ils avaient choisi ne voulait pas venir en Angleterre. Je leur ai donc dit de m'envoyer le scénario, que j'étais prêt à aller travailler à Londres. Ils m'ont donc envoyé le scénario, que j'ai lu, puis j'en ai parlé avec Paul Webster, par téléphone, d'abord, et je suis allé le voir en Angleterre où nous avons déjeuné. Un déjeuner qui a duré cinq heures ! Paul avait déjà pris contact avec Chris Wicking auquel il avait demandé des réécritures. Chris avait une longue habitude de la Hammer et de l'Amicus. On lui doit l'un des meilleurs films d'épouvante anglais des années 60, *Lâchez les monstres*.

cial dans un réservoir, de façon à pouvoir le remplir d'eau ! On avait l'impression que plusieurs de ces scènes n'avaient été écrites que pour l'amour des effets spéciaux ; elles n'avaient pas de signification particulière. Or je sais pertinemment qu'en fin de compte, quand on se retrouve dans la salle de montage, ce qu'on recherche, c'est à donner un sens à l'histoire. On ne s'arrête pas au milieu du récit pour faire admirer ses beaux effets spéciaux. Ce serait suicidaire. J'étais persuadé que les effets spéciaux requis, qui auraient d'ailleurs coûté très cher, seraient de toute façon coupés. Nous nous sommes donc réservés pour les séquences cruciales de fantômes, qui sont aussi impression-

Un nouveau film d'horreur anglais succédant à La compagnie des loups !

brûlée. Mais ce qui fait réellement l'intérêt du film, ce sont les clins d'œil au public... clins d'œil en forme d'électrochocs. Qu'on en juge plutôt : quand les personnages ne se font pas décapiter, on leur retourne la tête à coups de poing, des vers sortent de l'œil d'une poupée et ainsi de suite. On pourra remercier, les artistes du maquillage, Daniel Parker et Nik Williams. Et pourtant, le film ne fut pas facile à produire. Aaron Lipstadt (*Android*), le premier metteur en scène pressenti, quitta le tournage pour laisser la place à Cockliss. Et la première version comportait une fin que vous ne verrez jamais, ses auteurs ayant eu le sentiment qu'elle manquait un peu d'effets spéciaux et que l'épilogue original n'avait pas de sens. C'est la raison pour laquelle ce film intéressant, sélectionné par le dernier Festival de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction, ne fut pas projeté en fin de compte. *Dream Demon* a aujourd'hui de fortes chances de sortir en France à la mi 89. En attendant, écoutons son metteur en scène et son producteur...



Les visions peu ragoutantes des cauchemars de Jenny.

j'ai fait *Black Moon Rising*, je suis allé à Vancouver pour *Malone*, et j'ai eu la chance de pouvoir revenir en Angleterre faire *Dream Demon*.

N'avez-vous pas rencontré de problèmes particuliers lors de tous vos déplacements ?

H. C. Non, pas spécialement. J'ai eu à traiter avec des individus qui avaient des personnalités difficiles. Mais je suis en mesure de comprendre pourquoi Burt est un perfectionniste. C'est un homme de caractère, il n'est pas toujours facile à vivre, mais il a le souci du travail bien fait et comme il est lui-même metteur en scène, il a une idée précise de la façon dont il veut que les choses soient faites.

Comment avez-vous été approché pour Dream Demon ?

H. C. Je venais de terminer *Malone*, dont la production n'avait pas été simple. La situation était "politiquement tendue", si vous voyez ce que je veux dire, entre le producteur, Burt et le studio, sans parler des innombrables scénaristes qui étaient arrivés et repartis en cours de tournage. Ça avait été une période particulièrement intense. Je faisais donc la fin du calvaire à Los Angeles avec des amis lorsque j'ai appris que Dave Pirie, un autre de mes amis, qui avait écrit le premier

nantes, aussi originales et surprenantes que possible. C'était une façon beaucoup plus efficace de mettre à contribution le talent des spécialistes des effets spéciaux.

Paul Webster. Ce n'était pas un film spécialement bon marché. Il a coûté 4 millions de dollars, ce qui n'est pas un petit budget pour une production anglaise. A condition de ne pas le gâcher.

H. C. Je suis très heureux du résultat. Nous avons eu une équipe formidable. Les Anglais ont une longue tradition de mise en œuvre d'effets spéciaux très sophistiqués. Nous avons eu la chance de pouvoir faire appel à de grands spécialistes.



De gehe à dte : Ian Wilson (photo), Paul Webster et Harley Cockliss.

Nous avons donc revu le scénario ensemble, Paul, Chris et moi, en fonction du temps et de l'argent dont nous disposions. Le premier script était grandiose, il prévoyait des effets spéciaux qu'il était impossible de réaliser ; il fallait le réécrire.

Quel genre de scènes avez-vous été obligés de couper, par exemple ?

H. C. Des pièces qui s'écroulaient, des fontaines bizarres, des choses trop compliquées, trop chères à mettre en œuvre. A un moment donné, un appartement devait être inondé ; pour tourner cette scène, il aurait fallu construire un appartement spé-

Nous aimerions avoir le point de vue de Palace Productions sur un point précis : vous vous êtes fait une bonne réputation de producteurs de films de genre, mais le seul qui relève du fantastique était jusqu'à La Compagnie des loups. Qu'est-ce qui vous a amenés à faire un film d'horreur classique ?

P. W. Disons qu'il n'y avait pas une histoire à proprement parler dans

Entretien avec Harley Cockliss, réalisateur et Paul Webster producteur

Vous avez beaucoup voyagé dans votre carrière. Vous étiez en particulier déjà venu en Angleterre, où vous avez tourné les prises de vues de seconde équipe pour L'Empire contre-attaque...

Harley Cockliss. En réalité, je suis arrivé en Angleterre alors que j'étais tout jeune et y ai suivi des cours de cinéma. J'ai ensuite tourné, pendant plusieurs années, des documentaires pour la BBC et des chaînes de télévision indépendantes. En 1975/76, j'ai réalisé, toujours en Angleterre, deux films pour enfants, qui ont très bien marché, dont une histoire de science-fiction qui mettait en scène deux enfants tombant sur un objet extra-terrestre. Après cela, ce fut un



L'interférence du passé et du présent : Jenny (Kathleen Wilhoite) se revoit enfant, errer dans la maison...

La Compagnie des loups : C'était un film très soigneusement constitué, mais il n'avait pas un scénario aussi défini que *Dream Demon*, qui est plus classique, en ce sens. Les personnages sont issus de la réalité, mais je crois que nous jouons une nouvelle fois avec le public qui ne sait jamais ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Ça en fait donc, encore une fois, un film plus complexe que la normale. Disons que c'est un thriller d'horreur de haut de gamme, qui s'apparenterait à *Pulsions*, *Shining* ou *Alien* s'il fallait lui trouver une filiation.

ligente. C'est aussi en partie du fait que le metteur en scène a contribué à l'élaboration du scénario. C'est d'ailleurs un meilleur metteur en scène que celui qui était prévu au départ.

H. C. Oh, merci, Paul (rires).

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce projet ?

H. C. Je m'étais tout de suite rendu compte, à la lecture de la première version du scénario, que le récit n'était pas exempt de problèmes de

lequel on pouvait avoir du mal à faire la différence entre le rêve et la réalité. J'ai toujours aimé le cinéma fantastique, Cocteau, Polanski, Orson Welles. J'ai vu dans *Dream Demon* une occasion de mettre à l'épreuve la frontière entre le rêve

et la réalité. J'ai adoré faire ce film. Lors de la réécriture du scénario, qui fut une période assez intense dans la mesure où nous avions quand même des objectifs à tenir, j'ai travaillé avec un storyboarder nommé John Bolton, un auteur de bandes dessinées célèbre à qui j'avais déjà fait appel pour *Battle truck*, il y a plusieurs années, et nous dessinions les scènes tout en les écrivant. Ce processus de travail est devenu une méthode de rewriting très intéressante. D'autant que nous devions visualiser des rêves, qui sont par essence illogiques, et que les nôtres étaient particulièrement horribles et dérangeants. Cela a probablement



Réunies dans une vaste et terrifiante demeure, une future mariée et une jeune américaine amnésique vivront une expérience éprouvante...

H. C. Sauf qu'il n'y a pas de couteaux de cuisine dans ce film !

Comment le projet est-il né ?

P. W. Ça fait déjà un moment, en ce qui me concerne. Voyons, nous sommes en 88... Nous avons commencé à en parler en 85. J'ai mis 15 mois à trouver l'argent ; nous avons changé plusieurs fois de structure de production : de l'Embassy, le projet est repassé à l'EMI... En 86, l'Embassy avait accepté de monter le projet et 6 semaines avant le début des prises de vues, la personne qui veillait à nos intérêts à l'Embassy a quitté la compagnie... Nous avons eu de la chance dans notre malheur, dans la mesure où le film qui a été finalement tourné est plus intéressant que celui auquel nous avions pensé au départ. Les distributeurs américains, la Spectra Films, nous ont apporté une participation intel-

structure et qu'il y avait beaucoup de problèmes techniques à régler, mais ma première impression était qu'il y avait moyen d'en faire un film très subjectif, traitant de la réalité du rêve d'un point de vue intérieur. Or cela m'intéressait de montrer aux spectateurs un film dans

Une jeune mariée couverte de sang ! (Jemma Wedgrave)



eu une influence sur le fait que la plupart des informations transmises aux spectateurs le sont sans le secours des dialogues. Lorsque les deux héroïnes font des cauchemars, elles n'expliquent pas par des mots la symbolique de leurs rêves, mais il faut que le public la saisisse. C'est ce que j'ai trouvé le plus excitant.

Les moments les plus forts de Dream Demon sont justement ces séquences de rêves, qui sont réellement terrifiantes. Où le metteur en scène d'un tel film trouve-t-il son inspiration ?

H. C. Le plus important, si l'on veut "déranger" le public, c'est de faire en sorte qu'il se préoccupe du sort des personnages. Si le spectateur se moque de ce qui peut leur arriver, on peut lui montrer des litres et des litres d'hémoglobine, cela ne le fera pas frémir. Il sursautera peut-être s'il est surpris, mais cela ne lui atteindra pas le cortex ! Si l'on se sent dérangé par *Dream Demon*, c'est qu'on s'intéresse aux deux filles. Ce qui leur arrive est mystérieux : pourquoi elles : pourquoi tout ça ? Il faut donc, premier principe, que le public soit en empathie avec les personnages. Ensuite, je me suis attaché à concevoir des images surprenantes, illogiques. Les rêves sont filmés d'une façon très réaliste, et la réalité d'une façon stylisée. La frontière entre le rêve et la réalité est donc très floue. Si la scène d'ouverture, que nous ne raconterons pas aux lecteurs pour ne pas gâcher leur plaisir, fonctionne si bien, c'est qu'elle est filmée d'une façon très classique, tout à fait conventionnelle. Qui pourrait penser qu'il va se passer quelque chose d'aussi bizarre ? Le public croit savoir où il met les pieds, sauf que le sol s'effondre sous ses pas.

Il est vrai que le film fait très peur. Mais ne craignez-vous pas que le public le compare à la série des Nightmare on Elm Street ?

H. C. J'ai vu le premier, il y a très longtemps, et le troisième ; je n'ai pas vu le second. Je crois que le premier était très original, mais je ne me fais pas de soucis. Après tout, les rêves ont fourni la matière à toutes sortes de films depuis les origines du cinéma. Les premiers films "fantastiques" de Georges Méliès sont souvent des rêves, éventuellement entremêlés de réalité. C'est un thème récurrent au cinéma. Je suis un admirateur inconditionnel de Jean Cocteau, et *Orphée*, qui est un rêve dans la réalité, est l'un de mes films préférés. D'ailleurs, il n'y a pas dans *Dream Demon* de personnage comparable à Freddy Krueger. On n'y retrouve pas le décor de petite ville américaine ; c'est une expérience personnelle beaucoup plus intense.

Avez-vous veillé, lors de la réécriture du scénario, à gommer tout ce qui aurait pu faire penser à Nightmare on Elm Street ?

H. C. Comme Paul vous l'a dit, le

premier scénario avait été écrit en 1985, donc immédiatement après la sortie du premier *Elm Street*. Lorsqu'on a la chance de réécrire un scénario juste avant de le mettre en scène, on peut s'offrir le luxe de le forger de telle sorte qu'il soit aussi différent, aussi original que possible. Je ne me souviens pas d'en avoir retiré quoi que ce soit qui me rappelle particulièrement *Elm Street*. Je m'efforçais surtout d'arriver à rendre le nouveau concept : qu'est-ce qui avait bien pu se passer dans la maison avant ? Dans le premier scénario, il y avait un démon, dont nous avons décidé de nous débarrasser parce qu'il ne servait pas les besoins de l'histoire. Je pensais si nous pouvions résoudre la crise en nous cantonnant aux données de la vie des individus, ce serait une expérience plus puissante, émotionnellement. Il était temps de se débarrasser des masques en caoutchouc que l'on n'a que trop vus. Attention, j'aime beaucoup ces films, mais je crois que le moment est venu d'explorer des voies nouvelles.

Quand avez-vous tourné le film ?

P. W. Le tournage a commencé en août 87. Il a pris fin en octobre de la même année.

Est-il exact que vous aviez d'abord fait appel à Bob Caine pour les maquillages ?

P. W. C'est vrai. Mais il est parti pour les U.S.A., travailler sur *Wax Works*. Nous nous sommes rabattus sur Daniel Parker qui a réalisé les maquillages d'effets spéciaux de *Labyrinth*. Il avait fait des choses très compliquées, pour *Greystoke* et d'autres films très complexes, avec



les meilleurs maquilleurs d'effets spéciaux du monde entier. C'est quelqu'un de très compétent, très organisé. C'est un atout quand vous devez passer huit heures dans un fauteuil entre ses mains pour une séance de maquillage, je crois ! Il faut être calme et méthodique à ce jeu-là.

Avez-vous une approche, une vision particulière des effets spéciaux ?

H. C. C'est une partie difficile à



Annabelle Lanyon incarnant Jenny enfant vue par son père...

Jenny et son père (Nickolas Grace).

jouer, qui prend beaucoup de temps, et qui comporte toujours une part de risque. Éliminer cette part de risque, tenter d'en faire quelque chose de sûr à 100 % peut prendre beaucoup de temps. Dans la séquence où la pièce est en feu, nous avons réellement incendié le décor. Ce n'est pas le genre de chose que l'on peut traiter à la légère. Surtout quand on demande à une jolie actrice aux longs cheveux roux d'entrer dans la pièce en flammes... Elle

n'était pas rassurée. Nous avons passé beaucoup de temps à disposer les tuyaux de gaz et les couvertures ignifuges avec les spécialistes. Depuis la tragédie de *Twilight Zone*, tout le monde est particulièrement concerné lorsqu'il y a des vies humaines en jeu. En fin de compte, il faut bien se dire que ce n'est qu'un film ; ça ne vaut pas la peine de risquer la sécurité des individus. Pour la scène de la mort du père, où un homme s'immole par le feu, nous avons fait appel à un cascadeur très courageux, Nick Gillard. Dans certains plans, il est resté environné de flammes plus longtemps que tous les cascadeurs qu'il m'ait été donné de voir. Dans un autre plan, il a les mains en feu. Il s'était seulement enduit les mains de gel ignifuge. Et il n'a eu qu'une ampoule au pouce ! Je crois donc, d'une part qu'il faut veiller à la sécurité des effets spéciaux, et d'autre part qu'ils doivent être aussi viscéraux que possible. Il faut que le public ait l'impression que tout ce qui se passe à l'écran est réel. Ce qui peut arriver de pire quand on filme des effets spéciaux est de montrer le genre de plan qui annonce d'avance au spectateur qu'une scène faisant appel à des effets spéciaux va arriver. On n'est plus dans l'histoire. La seule façon de voir les effets spéciaux, c'est du



très mal à l'image. On se fait toujours un peu piéger. Pour ce qui est de la décapitation, nous avons eu plusieurs problèmes : d'abord, il fallait faire un moulage de Marge-
rin Street avec une expression particulière. Deuxièmement, le moulage de tête en question devait pouvoir voler... Troisièmement, nous devions le fixer au cou d'un mannequin de telle sorte qu'on ne voie pas la suture. Enfin, il fallait y fixer des tuyaux par lesquels le sang devait jaillir. Nous nous y sommes repris à plusieurs fois, je vous prie de le croire. La première fois, il y avait de l'air dans les tuyaux, la tête est partie dans la mauvaise direction, il a fallu rajuster la pression sanguine... Mais cet effet est sauvé par le travail des mains de Dave Wight, l'un des sculpteurs, qui nous les a prêtées pour cette séquence, ce qui fait oublier tout le reste. L'attention du public se concentre sur un détail authentique. Les mains se tordent devant les jets de sang. Le torse tombe par-dessus, ça fait beaucoup d'informations authentiques auxquelles se raccrocher. Les effets spéciaux ne sont qu'un truc pour faire croire au public que quelque chose d'impossible est arrivé.

Une autre scène nous a beaucoup intrigués : lorsque les deux filles sont dans la chambre, chacune d'un côté du miroir, la pièce est complètement inversée... Avez-vous construit un autre décor inverse du premier ou bien avez-vous tiré le négatif à l'envers ?

H. C. Un peu des deux, en fait :

Nous avons reconstitué la cheminée et le miroir à l'envers... Si nous avions eu plus d'argent, nous aurions peut-être reconstruit un deuxième décor en entier, mais nous nous sommes contentés de retourner le film. Nous avons aussi donné une atmosphère différente à la scène grâce aux éclairages et en contrôlant la température de couleur.



Dans la maison de cauchemar...

point de vue des personnages. C'est le seul moyen pour qu'ils paraissent authentiques. Troisième chose : il n'y a rien de nouveau sous les projecteurs ; on a beaucoup de mal à être original. Il faut donc veiller à ce que les effets spéciaux, dont la technique ne se renouvelle pas tous les jours, soient aussi surprenants et originaux que possible, et faire en sorte de montrer les choses d'une façon inédite. Ce qui pose toutes sortes de problèmes graphiques. D'où la nécessité de travailler les images dès le storyboard. C'est essentiel. Il ne reste plus après qu'à figurer l'image à la caméra, choisir les objectifs, etc.

Le tournage de certaines scènes, comme celle de la décapitation, par exemple, a dû poser des problèmes techniques ?

H. C. On est toujours un peu inquiet lorsqu'on tourne une séquence d'effets spéciaux, parce que l'on ne sait jamais à l'avance ce que ça va donner. Il arrive qu'on mette en scène une séquence coûteuse et complexe, et qu'elle rende



Jenny Redgrave (Diana) et Timothy Spall (Peck), après 5 heures de maquillage !

Parlez-nous un peu de la fin. Nous nous sommes laissé dire que vous aviez dû la changer...

H. C. Nous n'avons pas été obligés de la changer, en fait, nous avons rajouté une scène qui avait été écrite, mais que nous n'avions pas réussi à tourner ! Tim Spall ayant dû partir pour le tournage de *Death of a Priest*. Au cours du montage, nous nous sommes rendu compte que nous avions besoin d'une scène choc pour la fin. Nous ne pouvions pas nous contenter de la tourner avec Jimmy seulement, le public se serait demandé ce qu'était devenue Tim, et c'est ainsi que nous avons eu une nouvelle idée, que je crois bonne, d'ailleurs ; la scène pose davantage de questions qu'elle n'en résout. Tout le monde étant d'accord, et notamment les distributeurs, nous avons donc retourné la scène en question.

Avez-vous d'autres projets dans le domaine qui nous intéresse ?

P. W. Pas pour l'instant. Nous avons d'autres projets en cours, mais pas du domaine du fantastique. Cela ne me déplairait pas d'ailleurs. Nous avons beaucoup de techniciens très doués, en Angleterre. Beaucoup de metteurs en scène viennent nous voir pour travailler chez nous, mais il faut être prudent...



Erotique, magnétique, immortel, Vlad Tepish est le véritable Prince des Ténèbres...

LE DERNIER AMOUR DE DRACULA

TO DIE FOR par Georges Chamchoum

Les films de vampires connaissent un net regain de popularité. Nous en avons un exemple ce mois-ci avec l'excellent Near Dark, mais il suffit d'errer dans les maisons de production américaines pour s'en convaincre.

Le mois dernier vit, par exemple, la mise en chantier simultanée de The Man Who Became Dracula (de Stephen Traxler) et de Rockula (de Luca Bercovici).

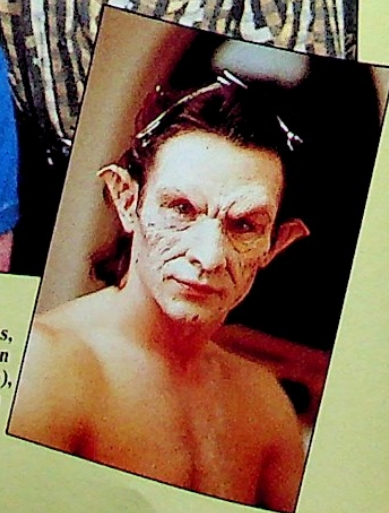
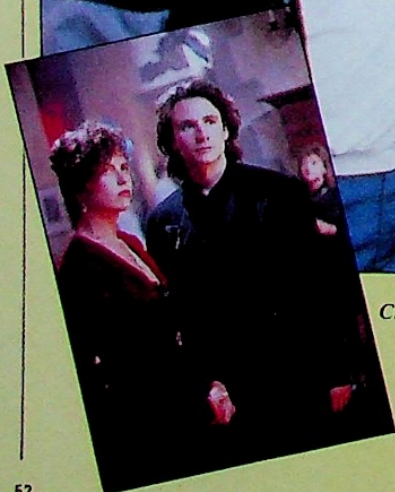
To Die For est l'une des dernières versions en date. Greg H. Sims, jeune producteur américain, nous parle en exclusivité de sa nouvelle œuvre, dont le tournage vient de s'achever à Los Angeles.



Ci-contre : Sydney Welsh (Kate) et Brendan Hughes (Vlad).

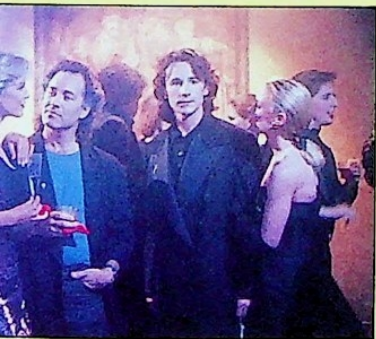
Une histoire très romantique, ponctuée de scènes violentes et sanglantes : un regard inhabituel sur le vampirisme...

Ci-dessus : à gche Greg Sims, et Deran Sarafian avec la casquette, en compagnie du monstre-vedette.



Lorsque nous nous sommes rencontrés le mois dernier, Greg H. Sims était en train de vérifier le mixage de la musique du film, composée par Cliff Eidelman, âgé seulement de 23 ans. "L'action se situe à Los Angeles en 1988. Kate (Kate Walsh), très belle jeune fille et très courtisée, ne s'intéresse guère à ses soupirants, jusqu'au jour où, lors d'une soirée, elle rencontre Vlad Tepish (Brendan Hughes), un personnage élégant, mystérieux, qui n'est autre en fait que le Prince des Ténébres. C'est le coup de foudre entre eux deux. Seulement voilà : cette fois, Vlad est vraiment amoureux !". Ainsi débute *To Die For*, nous révèle Greg H. Sims. "Vlad ne veut pas de son sang, mais bien de l'amour de Kate", poursuit le producteur. "Il s'approche pour l'embrasser, et de peu qu'à la dernière seconde il ne la morde, il s'envole et disparaît, laissant Kate seule, troublée. Personne ne le connaît. Elle ne sait rien de lui. Les jours et les nuits se succèdent, et voilà qu'un soir il apparaît de nouveau et lui avoue son amour. Tout au long du film, il apparaît et disparaît sans cesse..."

En fait, *To Die For* est une histoire très romantique ponctuée de scènes extrêmement violentes et... sanglantes, dont les effets spéciaux ont été conçus et créés par John Buechler (auteur du récent



Lors d'une partie sur un yacht, Vlad captivera la jolie Kate, tombant dans les filets de l'amour...

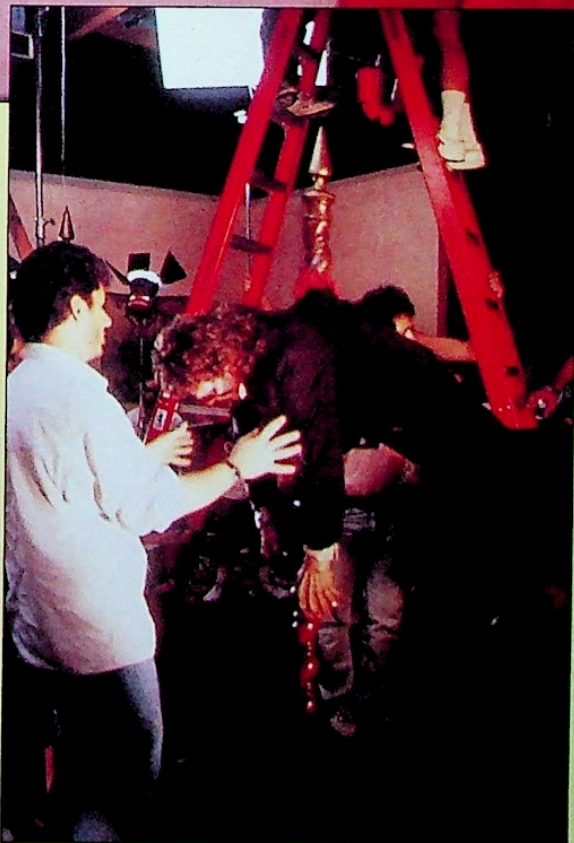
Vendredi 13). Le scénario est basé sur une histoire originale de Leslie King, "un jeune libanais", nous précise Greg H. Sims. "Nous n'avons pas touché une virgule de son script, car je voulais garder tout ce que Leslie avait imaginé, et surtout, le regard inhabituel porté sur l'héroïne par le vampire. Leslie a plusieurs fois collaboré avec Francis Ford Coppola, et vient de terminer un scénario pour le prochain film de ce dernier, intitulé Photoplay. J'ai choisi pour la mise en scène Deran Sarafian, un jeune réalisateur qui en est à son troisième film, après *The Falling* (ou *Alien Predator*) et *Interzone* pour la société Transworld." Deran est le fils de Richard Sarafian, réalisateur entre autres d'*Un homme nommé cheval* et *Vanishing Point* et neveu de Robert Altman. "Quelle famille !" poursuit le pro-



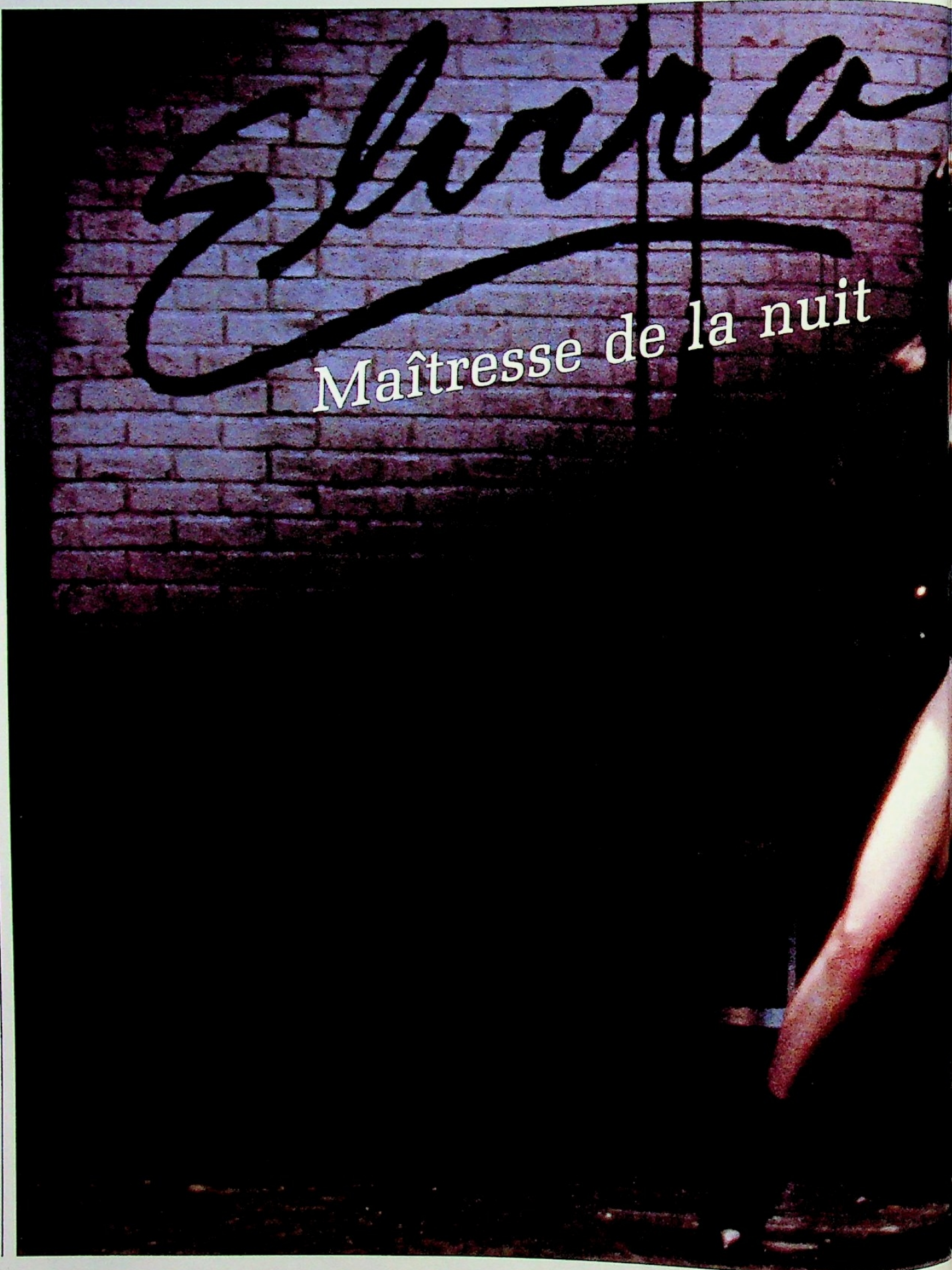
Vlad et Kate, pour laquelle il sacrifiera sa non-vie...

ducteur. "Notre collaboration fut des plus agréables : Deran est très intelligent et particulièrement talentueux. Il sait écouter. Il était ouvert à toute suggestion venant de moi ou d'une autre personne sur le plateau. C'est un des films que j'ai eu le plus de plaisir à faire, car j'avais une excellente équipe, homogène, efficace. La photo, notamment, est signée Jacques Haitkin, que tout le monde connaît pour son remarquable travail sur les deux premiers *Nightmare on Elm Street* et plus récemment *Hidden*. Le budget de *To Die For* est un budget moyen, comme d'ailleurs ceux de mes films précédents, *Return to Horror High*, réalisé par Bill Froelich, *Strange Voices* et *Fire Fighter*".

Après la post-production de *To Die For*, qui durera encore plusieurs semaines, Greg H. Sims s'attellera à *Red Surf*, un film "qui n'a rien à voir avec le surf ! C'est un film d'action violent, parlant du problème de la drogue. Nous commencerons le casting dès novembre et le tournage se fera en janvier à Los Angeles, San Francisco et Hawaï. Le réalisateur est un nouveau-venu : Gordon Boos, l'assistant d'Oliver Stone pour *Platoon*."



Préparation d'une scène de tournage "sanglante"...



Gloria

Maîtresse de la nuit



Interprétée par la délicieuse Cassandra Peterson, "Elvira" est pour la télévision américaine le mythe féminin indissociablement lié au fantastique tel qu'il tenta de s'imposer en France à travers Sangria. Parée de ses charmes opulents et vénéreux, Elvira captive chaque semaine des millions de téléspectateurs auxquels elle présente les plus mauvais films du genre, avec une conviction souveraine. Cette séduisante combinaison d'atouts physiques et de talent a contribué à faire d'Elvira l'irrésistible maîtresse de la nuit...

Née à Manhattan, Kansas, Cassandra Peterson a passé son enfance à Colorado Springs. Très jeune, elle distrait déjà sa famille et ses amis en imitant son idole, Ann-Margret. Pour cela, elle n'hésite pas à emprunter des costumes dans la boutique de vêtements tenue par sa mère. A 17 ans, ses parents refusent de lui laisser signer un contrat comme danseuse à Las Vegas et l'obligent à terminer sa scolarité. Après avoir obtenu son diplôme de fin d'études, elle retourne à Las Vegas et devient alors, à l'hôtel Dunes, la plus jeune danseuse de la ville. Un ans plus tard, Elvis Presley la remarque et l'encourage à continuer sa carrière. Suivant ce conseil, elle se retrouve bientôt en Europe comme chanteuse leader d'un groupe rock. En France on la verra apparaître sur la scène du Lido à Paris, et en Italie Federico Fellini la fera participer à *Fellini Roma*.

Rencontre avec Pee Wee

De retour aux Etats-Unis, Cassandra chante et danse pour les shows du Club Playboy. Elle crée ensuite sa propre revue, *Mama's Boys*, qu'elle joue avec succès en tournée à travers tout le pays. Puis elle décide de partir pour Hollywood, et entre dans une troupe de comédiens spécialistes en improvisations, où elle aura tout le loisir de mettre à profit ses talents d'actrice et d'écrivain. C'est là qu'elle rencontre Paul Reubens, le futur Pee Wee Herman, (lequel lui confiera plus tard le rôle d'une Hell's Angel dans son premier *Pee Wee*.) John Paragon qui écrira avec elle le script de *Elvira, Mistress of the Dark*, ainsi que Phil Hartman et John Lovitz de la célèbre émission comique "Saturday Night Live", qui a révélé, entre autres, John Belushi, Dan Ackroyd (*SOS Fantômes*) et Eddie Murphy.

Parallèlement Cassandra décroche des rôles dans des séries télévisées comme *Happy Days* (*Les Jours heureux*), *Chips* ou *L'île fantastique*, ainsi que dans quelques films, dont *L'Arnaque 2* avec Karl Marlden.

La naissance d'Elvira

C'est en automne 1981 que Cassandra Peterson décroche

le rôle d'Elvira, convoité par plusieurs centaines de candidates. Il s'agit pour elle de présenter et de commenter avant, pendant et après leur diffusion les pires films fantastiques sur une télévision locale à Los Angeles. Le succès est immédiat. Du jour au lendemain, Cassandra sort de son quasi-anonymat et devient célèbre sous le nom d'Elvira.

Au bout de quelques mois, c'est l'Amérique toute entière qui pourra assister deux fois par semaine aux émissions de la belle tigresse. Lascive, langoureuse, envoûtante et provocante, Elvira est adoptée sans réserve. Son succès se transforme en phénomène de société. Des fans-clubs se forment dans tout le pays ; des objets à son effigie apparaissent : disques, cartes de vœux, calendriers, assiettes, posters, tee-shirts, bandes dessinées, poupées, etc. Depuis quatre ans, le costume d'Elvira est le plus vendu pour les fêtes d'Halloween. Une ligne de vêtements est même créée comprenant bijoux, vernis à ongles et perruques ! Son fan club officiel compte aujourd'hui 35 000 membres actifs, et reçoit chaque jour de nouvelles inscriptions.



Ce que Fan veut, Dieu le veut

Les fans de son émission, intitulée *Movie Macabre*, ont incité Cassandra à faire apparaître son personnage d'Elvira dans un premier long métrage. Sa propre maison de production, Queen "B", et NBC, la plus importante chaîne des Etats-Unis, ont produit le film pour



un budget d'environ six millions de dollars. Intitulé *Elvira, Mistress of the Dark*, ("Elvira, Maîtresse de la Nuit"), il sort aux Etats-Unis ces jours-ci, distribué par New World.

Du petit au grand écran...

Cassandra a écrit le script du film avec ses deux complices de l'émission télévisée, John Paragon et Sam Egan, lequel raconte le passé d'Elvira et permet de renforcer encore le personnage bien connu de millions de téléspectateurs en lui donnant une existence "authentique". L'histoire commence lorsqu'Elvira quitte son travail dans une chaîne de télévision locale à la suite d'une altercation avec le nouveau propriétaire. Elle décide alors de partir à la con-





Vampira et Elvira, règlent leurs comptes au tribunal !

Elvira vient d'être poursuivie en justice pour un montant de dix millions de dollars pour avoir piraté le personnage de la pin-up vampire d'une autre maîtresse sexy de l'épouvante. "Le personnage a été volé", prétend l'avocat de l'accusation, qui a, voici quelques jours, intenté un procès pour le compte de sa cliente Maila "Vampira" Nurmi contre l'actrice Cassandra "Elvira" Peterson.

On affirme, dans l'action en justice, que l'image de marque de Nurmi, sa grande réputation et son pouvoir de vendre son personnage luratif ont été sévèrement lésés. "Avec bon espoir", poursuit l'avocat, "ma cliente sera justement indemnisée et Cassandra Peterson continuera son rôle et partagera les bénéfices avec ma cliente". Rappelons que celle-ci avait effectivement créé le personnage de Vampira, dans les années 50, alliant sex-appeal, humour et mort en tant que présentatrice d'horror shows.

En 1981, les directeurs de KHJ-TV lui auraient demandé de ressusciter le "Vampira Show". Au lieu de cela, affirme-t-on dans l'action en justice, Nurmi fut mise à l'écart après avoir communiqué des détails concernant l'image et le caractère de son personnage, et Cassandra Peterson lui succéda comme hôtesse d'un "Elvira Show" lui devant beaucoup.

"Il n'y a pas d'Elvira. Il y a uniquement une Vampira piratée", déclare pour sa part Maila Nurmi, à présent âgée de 65 ans. "Cassandra Peterson a servilement copié mon produit et a fait fortune. L'Amérique a été dupée".

Bien que Maila Nurmi ait créé le personnage de la présentatrice vampire et tourné dans *Plan 9 from Outer Space* (le dernier film de Bela Lugosi, en 1956), elle a aujourd'hui des revenus extrêmement modestes. "Sans avocat, les défenseurs ont imaginé qu'elle était très pauvre et abusèrent d'elle",

quête de Las Vegas, mais est totalement démunie. Elle apprend alors le décès providentiel d'une lointaine tante et part recevoir son héritage. Elle sera pourtant déçue en s'apercevant qu'il ne s'agit en fait que d'une vieille bâtisse, d'un caniche appelé Algonquin (qu'elle surnommait rapidement Gonk) et d'un livre de recettes. Bien vite, Elvira se rend compte que les recettes en question sont en fait des potions et des incantations aux pouvoirs surnaturels. Mais le livre et ses pouvoirs sont convoités par le mari de la défunte, Vincent (en hommage à Vincent Price dont Cassandra Peterson est une grande fan). S'engage alors une lutte à mort entre Elvira et Vincent qui se terminera en apothéose dans un cimetière par un duel de magiciens rappelant celui du célèbre *Merlin l'enchanteur* de Disney. Elvira se servira de ses pouvoirs pour monter un super show à Las Vegas et ainsi réaliser son rêve...

Le film réalisé par James Signorelli (*Easy Money*), a été conçu pour les amateurs mais également pour un plus vaste public grâce à son humour tonique et visuel (les décors de John Decuir). Tout comme Batman possède sa Batmobile, Elvira dispose pour se déplacer de sa "Macabremobile", une T-Bird modèle 58 dont les sièges sont recouverts de peaux de léopards ; le chien Gonk est le premier caniche punk de l'histoire du cinéma et la maison victorienne où habite Elvira est peinte dans le style coloré et criard qui porte sa griffe.

Cassandra est encore plus impatiente que ses fans de la sortie d'*Elvira, Mistress of the Dark* pour en mesurer le succès car le scénario ménage la possibilité d'une suite. En attendant, elle cajole ses deux chiens et son python de 3,5 mètres, véritable "serpent de garde" de sa vie privée !

Patrick Nadjar
et Jean-Luc Vandiste



Vampira... en armes et dangereuse !

surenchérit l'avocat de Nurmi, qui a demandé une ordonnance répressive pour stopper les futurs spectacles d'Elvira, y compris le film *Elvira, Mistress of the Dark*. "Ma cliente est très furieuse", ajoute-t-il. "Elle a passé une bonne partie de sa vie modelant un personnage et un show et s'en est servi pendant plusieurs années, mais le personnage lui fut arraché ! C'est comme si quelqu'un volait le personnage créé par Charlie Chaplin dans *Little Tramp*, ou

imitait la voix de Bette Midler dans une publicité. C'est un vol !"

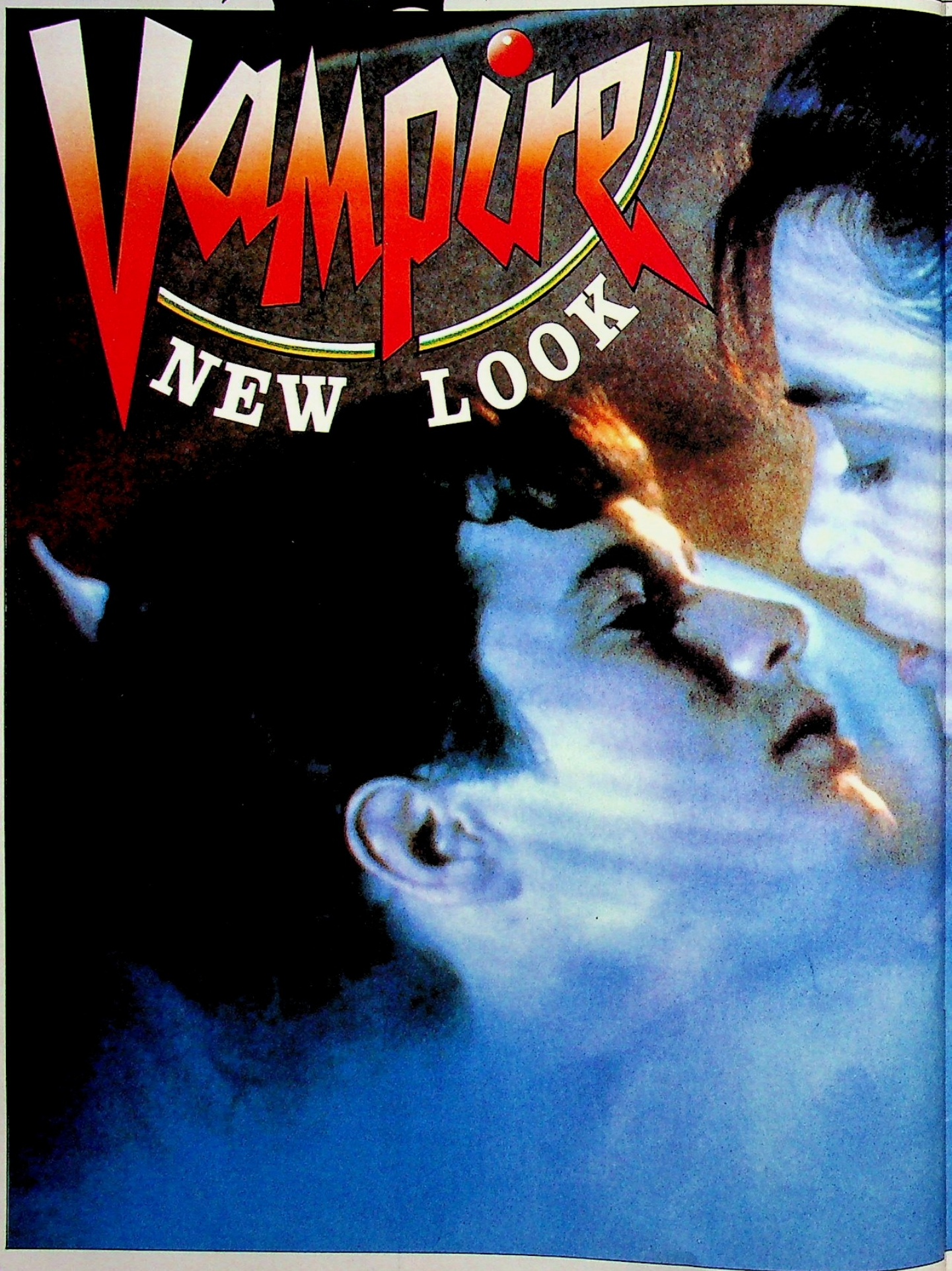
Du côté de l'adversaire, on ne s'inquiète néanmoins pas outre mesure.

Le porte parole de la NBC déclare "qu'il n'y a rien qui permette de supposer que NBC Production ait commis une quelconque infraction", et dénie que sa société ait violé les droits de Nurmi. L'affaire sera plaidée ces jours-ci.



VAMPIRE

NEW LOOK





*Des Prédateurs à Fright Night 2,
les vampires de l'écran ont bien changé —
pour mieux nous séduire ?
Découvrons ensemble cette étonnante
Nouvelle Vague...*

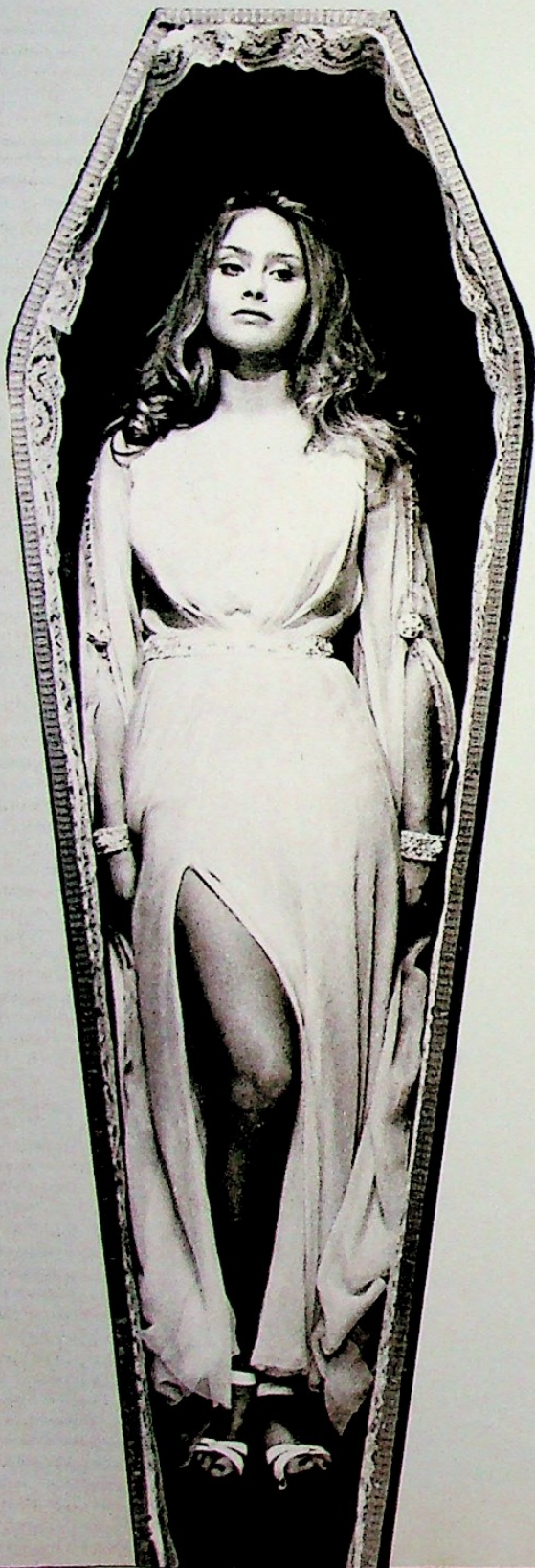
par Jean-Pierre Piton



Depuis quelques années, les vampires (au cinéma, du moins) ont changé de "look". Abandonnant les lointains châteaux des Carpathes, ils errent à présent dans le monde moderne dit "civilisé", en empruntant non seulement nos us et coutumes, mais également nos accoutrements les plus délirants (vampires "punks" dans *Génération perdue*) ou sophistiqués (*Les Prédateurs*). Bref, ils nous ressemblent, pour mieux nous abuser.

La sortie de *Near Dark* souligne cette évidence : nous en avons profité pour demander à Jean-Pierre Piton de retracer cette évolution récente.

L'article qui suit ne se veut nullement exhaustif, mais nous permet d'établir un tour d'horizon instructif et, espérons-le, attractif...



C'est à partir des années 70 que le film de vampires commence à se renouveler quelque peu : l'attrait que le mythe exerce encore sur les cinéastes se manifeste par une quantité importante de films (18 pour la seule année 1970) dans lesquels on relève quelques tentatives de rajeunissement d'un genre usé jusqu'à la corde par près de cinquante ans de conventions. La plupart sont certes bien timides mais il est intéressant de noter que toutes se retrouvent encore aujourd'hui.

Les prémices d'un renouveau

Changement de cadre

Du traditionnel château perdu dans les Carpathes, l'action tend à se déplacer vers la ville et même la grande ville.

Lâchez les monstres (1970) de Gordon Hessler a Londres pour cadre d'une intrigue complexe mêlant l'enquête policière à une étrange histoire de monstres créés artificiellement. *Dracula 73* (1972), maladroite tentative de la Hammer pour moderniser le mythe de Dracula, ainsi que sa séquelle, *The Satanic Rites of Dracula*, (1973) tous deux réalisés par Alan Gibson, situent également leur action dans la capitale britannique parmi une bande de jeunes drogués. Inédits en France, *Count Yorga, vampire* (1970) et *The Return of Count Yorga* (1971) de Robert Kelljan se déroulent entièrement à Los Angeles alors que dans *Vampire* (1979), réalisé pour la télévision américaine, Richard Lynch terrorise San Francisco.

Le mélange des genres

Autre innovation : le vampire ne dédaigne pas explorer des univers jusqu'alors ignorés.

Ainsi, *Captain Kronos, Vampire Hunter*, première réalisation de l'ancien scénariste Brian Clemens, intègre au récit des éléments empruntés au film de cape et d'épée et même au western, genre dans lequel un



D'une surprenante beauté plastique

vampire avait déjà fait une incursion en 1965 avec *Billy the Kid versus Dracula* de William Beaudine. Toujours par souci de rajeunissement du mythe, la Hammer n'hésite pas à coproduire avec les frères Shaw de Hong-Kong, *Les Sept vampires d'or* où Roy Baker, par ailleurs talentueux réalisateur de plusieurs œuvres consacrées aux vampires (*Vampire Lovers*, *Vault of Horror*, *Les Cicatrices de Dracula*), plonge Dracula dans le monde du kung-fu. On peut notamment y assister à



Dracula dans le monde du kung-fu : "Les 7 vampires d'or".



"Jonathan", de l'allemand Geissendorfer donne au mythe une signification politique jusqu'alors insoupçonnée...

zinger, un jeune vampire n'ose pas mordre ses victimes...

Des implications politiques

Mais l'élément le plus surprenant est l'apparition de la politique et des phénomènes sociaux dans un genre qui, jusqu'alors leur était resté fermé. Tout en s'inspirant de l'œuvre de Bram Stoker, *Jonathan* marque, comme son titre l'indique clairement, un déplacement vers le personnage de Jonathan Harker et non plus vers le vampire lui-même. La figure fantastique est ainsi reléguée au se-

dans une crypte dès l'apparition des premiers rayons du soleil. Il s'agit là d'une transition brutale vers un personnage, véritable leader d'une communauté révoltée d'ordre pour asservir la société et utilisant afin d'y parvenir, des méthodes en tout point comparables à celles de serviles hommes de main. L'allégorie est ainsi transparente. Geissendorfer assimile le vampirisme à la barbarie nazie, le Maître des Vampires ressemblant en tout point par son physique et son allure à Hitler lui-même. Non seulement il arbore sur le front une mèche qui impose le rapprochement mais il a également la même diction que le Führer.

Quant à ses acolytes, ils sont vêtus de chemises noires...

En assimilant le vampirisme au fascisme, le jeune cinéaste allemand donne au mythe une signification politique jusqu'alors insoupçonnée, doublée d'une réflexion sur le meurtre et la cruauté. La vision traditionnelle du Prince des Ténébres est ainsi bien oubliée d'autant que la mise en images de Robby Müller, futur chef-opérateur de Wim Wenders, est d'une beauté plastique digne de certaines toiles de maîtres.

L'idée de "race supérieure" se retrouve curieusement dans un autre film réalisé la même année, en Angleterre cette fois.

Lâchez les monstres accumule d'abord une succession de scènes-choc, à première vue sans aucun lien, un peu à la manière d'un puzzle dont les pièces s'imbriquent successivement les unes dans les autres. Cette construction éminemment moderne, inhabituelle pour un film fantastique, est l'originalité majeure de l'œuvre de Gordon Hessler qui entraîne le spectateur vers un scénario aux résonnances politiques dans lequel un groupe d'humanoïdes prend peu à peu possession des postes-clés du Royaume-Uni, l'un des moyens employés pour y parvenir étant le vampirisme. Enfin, dans *Blacula* (1972) de William Crain, le problème de la drogue trouve une solution originale avec la venue à Los Angeles d'un prince africain qui, à l'appel de ses concitoyens, ne s'attaque qu'aux trafiquants d'héroïne.

Érotisme et vampirisme

L'une des bases de la mythologie vampirique, déjà présente dans le livre de Bram Stoker, repose sur l'attrait indiscutable que la créature de la nuit exerce sur ses victimes, d'où une corrélation étroite entre vampirisme et érotisme. A ce propos, Gérard Lenne peut écrire : "le vampire est manifestement la représentation symbolique de l'éro-

l'attaque d'un village chinois par des vampires et admirer van Helsing dans la technique des arts martiaux. Quant à *Son of Dracula* (1974) de Freddie Francis, produit et interprété par Ringo Starr, c'est sans doute l'une des rares tentatives d'intégration des personnages au film musical.

Mais c'est surtout avec la comédie, voire la parodie, que le vampire s'est associé avec un maximum de réussite, la plus célèbre, et à juste titre, de ces

rencontres demeurant *Le Bal des vampires* en 1967. Ce film a quelque peu éclipsé des œuvres peut-être moins abouties mais comportant néanmoins plusieurs idées originales. *Blood Relations* (1977) du Hollandais Wim Lindner, présente le cas d'une jeune infirmière tentant de devenir vampire en utilisant des trucs vus au cinéma. Dans *Vampira* de Clive Donner, la femme de Dracula change de couleur de peau après avoir sucé le sang d'un noir et dans *Mamma Dracula* de Boris Szul-

cond plan au profit d'un homme retenu prisonnier par les adeptes d'un culte vampirique. Le changement est de taille car l'adversaire n'est plus une victime offerte en pâture au vampire mais le chef d'un groupe révolutionnaire bien décidé à mettre fin à certaines exactions. De même, le vampire n'a plus rien de commun avec cette créature que des centaines de films ont quelque peu stéréotypée. Il n'est plus celui qui erre sans fin, la nuit venue, dans les couloirs d'un vieux château, ou qui se réfugie



Ingrid Pitt et Kate O'Mara, troublantes "Vampire Lovers".

tisme" ajoute plus loin : "nul besoin d'être rompu aux subtilités de la sexologie pour reconnaître ce qui signifie le baiser-morsure, l'échange de sang (substance vitale), la prééminence phallique des canines et jusqu'à la destruction-castration" (1). La libéralisation des mœurs aidant, le cinéma des années 70 ne s'est évidemment pas privé de mettre en valeur ces interrelations. On vit donc se multiplier les scènes de nudité, dans les films de Jean Rollin, Jess Franco (*Vampyros Lesbos* en 1970), ou d'Harry Kumel (l'admirable *Les Lèvres rouges*, transposition moderne de "Carmilla", tournée à Ostende, où Delphine Seyrig campait la plus troublante des femmes-vampires depuis l'Elsa Martinelli d'*Et mourir de plaisir*, le chef-d'œuvre méconnu de Vadim).

C'est le cas même dans certaines productions Hammer jusqu'alors demeurées plutôt sages sur ce plan. Inspirée par "Carmilla", la nouvelle de Sheridan Le Fanu, la trilogie "Karnstein" présente donc une vampire-lesbienne, séduisant ses victimes avant de sucer leur sang dans *Vampire Lovers* de Roy Baker en 1970 où le rôle était tenu par la troublante Ingrid Pitt puis dans *Lust for a Vampire* de Jimmy Sangster en 1971 et enfin dans *Les Sévices*

de *Dracula* de John Hough. D'autres films suivirent cette voie, franchissant toujours un pas de plus : ce furent *Vampyres* de Joseph Larraz en 1974, *Mary, Bloody Mary* du Mexicain Juan Lopez Moctezuma ou encore *The Vampire Hookers* (1979) de Cirio Santiago dans lequel John Carradine est entouré de tout un bataillon de jolies filles court vêtues. Il y eut même ici ou là quelques vampires homosexuels comme dans *Mamma Dracula* déjà cité.

Malgré un souci de renouvellement fort louable, aucune des œuvres citées, sauf peut-être *Jonathan*, n'était parvenue à donner un sang neuf aux vampires. La révélation d'un certain nombre de réalisateurs de talent comme George Romero, John Badham ou Tony Scott, ou encore de certaines cinématographies peu connues comme l'Australie, allait se révéler fructueuse pour le genre.

La seconde vague

Le vampire social

En 1977, George Romero, rendu célèbre par *La Nuit des morts-vivants*, propose *Martin*, un film à petit budget entièrement interprété par des acteurs inconnus passé inaperçu au mo-

ment de sa sortie. Il s'agit pourtant d'une œuvre étonnante, en tout point remarquable dont on peut dire qu'elle constitue un tournant dans l'image du vampire à l'écran. Tout distingue Martin des vampires à la Bela Lugosi ou à la Christopher Lee. Martin a en effet l'allure d'un jeune garçon sauvage, âgé d'une vingtaine d'années et à la tenue plutôt négligée. Timide, il éprouve de la gêne dans les rapports sociaux. Et comme la plupart des garçons de son âge, il tente de gagner honnêtement sa vie. Malgré l'horrible meurtre de la séquence d'ouverture où Martin attaque une jeune femme dans un train, l'endort avec une piqûre puis l'égorge avec une lame de rasoir avant de boire son sang, le doute est permis quant à sa condition de vampire. Plus que l'héritier de Nosferatu que son cousin voit en lui, Martin est un psychopathe. "J'aimerais être comme tout le monde mais je suis malade et ma seule façon de survivre est de me nourrir de sang", dit-il.

En fait Martin doit surtout être perçu comme un être qui souffre, quelqu'un en marge de la société dont il est pourtant issu. Créé par l'Homme, celui-ci ne peut l'admettre comme l'un des siens, s'évertue à le rejeter jusqu'au moment de sa destruction finale.

Ses difficultés à être admis au sein de la société apparaissent clairement dans les rapports que Martin entretient avec les femmes. De par sa conduite vampirique, il est amené à rechercher leur compagnie mais avoue ne pouvoir vivre de relations sexuelles qu'avec des partenaires endormies. D'où la



Les lames de rasoir de "Martin".

nécessité pour lui de les droguer. Et si, enfin, il parvient à avoir des rapports normaux avec une jeune femme, lasse d'une vie trop conformiste, c'est aussi à la suite de cette liaison qu'elle se donnera la mort et que Martin sera détruit par son cousin selon le rite inhérent à la mort des vampires.

Descendant d'une très ancienne lignée de vampires, Martin est assailli par des hallucinations où il s'imaginerait dans la peau de ces créatures de la nuit, à la manière dont elle ont été représentées dans le cinéma d'épouvante des années 30. Traitées en noir et blanc, ces

Klaus Kinski erre dans la cité des Doges, la nuit venue ("Vampires in Venice")



séquences peuvent aussi être perçues comme les réminiscences des films que Martin a pu voir car il se révèle un parfait connaisseur du genre. Lors de l'émission de radio à laquelle il participe, Martin se plaît à tourner en dérision l'ensemble des clichés liés à la représentation cinématographique du vampire. Lui-même avoue être peu sensible aux effets de la lumière ou encore aux goussets d'ail qu'il dévore goulument ainsi qu'à la présence du crucifix (2). Et il va même jusqu'à arborer la tenue complète de Dracula pour se moquer de son cousin.

Tournant ainsi en dérision la conception traditionnelle du vampire, George Romero démythifie par ailleurs complètement le genre à propos duquel il déclare : "le film enterre à jamais une grande partie de la mythologie vampirique, et place l'immortel dans une ville mourante" (3). Car ce n'est pas un hasard si Martin a été tourné à Broddock, quartier industriel de Pittsburgh que le réalisateur nous invite à découvrir lors de l'arrivée de son héros. C'est ainsi le portrait d'une ville toute entière qui est dressé, avec ses habitants qui la délaissent, son église qui tombe en ruines, les agressions des loubards ou encore les difficultés pour y trouver du travail, non seulement dans le personnage de Martin mais aussi à travers ceux de Christina, sa cousine et de son petit ami. *Martin* acquiert ainsi une dimension sociale jusqu'alors inexistante dans le film de vampire.

Entre la tradition et le rajeunissement

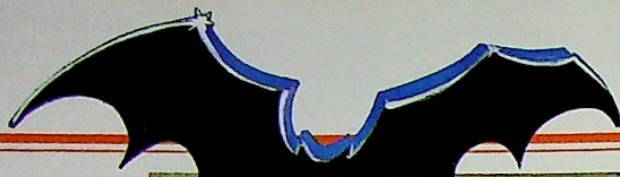
Coup sur coup, l'année 1979 voit l'apparition de plusieurs films dont *Morsures* d'Arthur Hiller qui ne renouvelle en rien le thème sauf quelques préoccupations écologiques du moment.



Le "*Nosferatu*" de Werner Herzog.

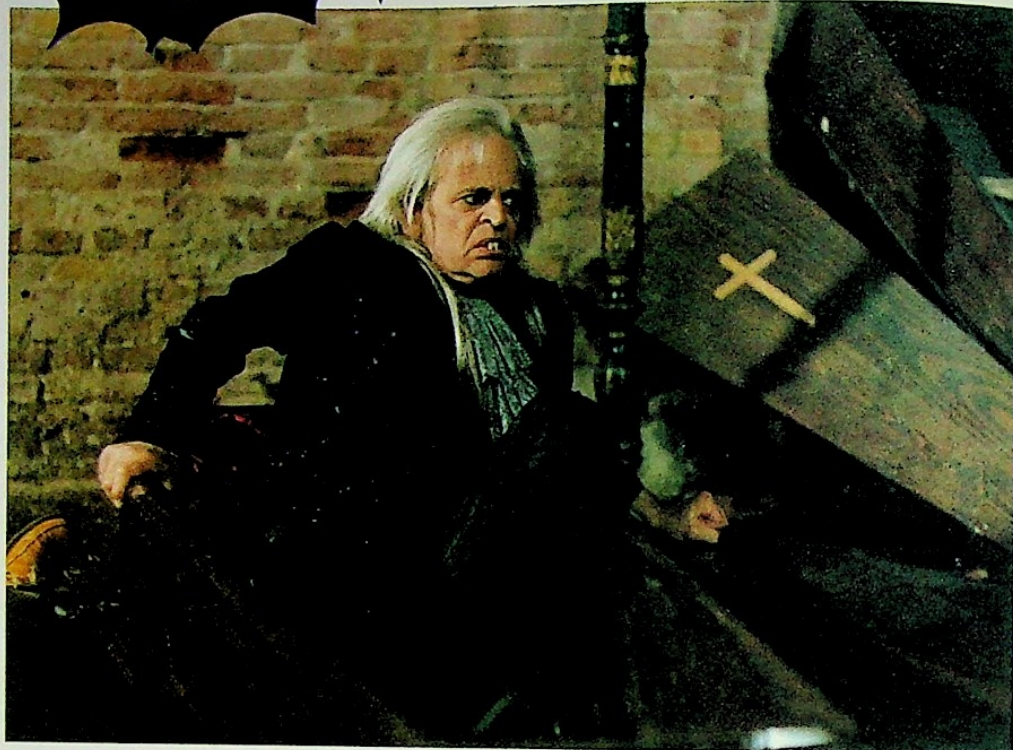
Plus intéressantes se révèlent deux nouvelles adaptations du roman de Bram Stoker.

Grand admirateur du premier film de vampire jamais réalisé, par Murnau en 1922,



Werner Herzog entend rendre hommage à une œuvre qui demeure l'un des grands classiques de l'expressionnisme. En fait, *Nosferatu, fantôme de la nuit* apparaît surtout comme un remake inutile, Herzog se comportant en élève appliqué face à un chef-d'œuvre qu'il vénère.

Aussi, suit-il exactement, presque plan par plan, l'œuvre originale, poussant la fidélité jusqu'à travailler dans les mêmes lieux, les mêmes décors. Il y a certes chez lui, le sens de la composition plastique mais son film demeure froid et sans âme. Le seul apport quelque peu neuf réside dans la présentation du vampire dépeint comme une créature malsaine et auquel l'interprétation de Klaus Kinski confère une intensité ahurissante. Derrière son masque tragique en tout point conforme à celui de Max Schrenck (crâne rasé, oreilles et ongles pointus), l'acteur lui donne une dimension humaine insoupçonnée. Pour la première fois peut-être, *Nosferatu* inspire la pitié : "La mort n'est pas tout — dit-il — il est bien plus cruel de ne pouvoir mourir."



Un vampire grotesque et pathétique, assoiffé de sang et d'amour ("*Vampires in Venice*").



Le charme et la séduction d'un vampire romantique.

C'est également de l'éclairage nouveau posé sur le Maître (2) des Vampires que le *Dracula* de John Badham tire son originalité.

Dix ans après, en 1987, Klaus Kinski reprendra son rôle pour *Vampires in Venice* (ex : *Nosferatu in Venice*), inédit en France, où, dans la Cité des Doges, Kinski commet ses méfaits devant un Christopher Plummer / Van Helsing atterré et un Donald Pleasence terrorisé, campant un bien lâche ecclésiastique. Traité sur le mode poétique, bénéficiant de superbes images, ce film du producteur-réalisateur Augusto Caminito mériterait, tout comme son aîné (diffusé le mois dernier à la TV) les faveurs du petit écran à défaut d'une hypothétique sortie en salles.

Le personnage campé par Frank Langella, qui avait déjà

tenu le rôle à la scène, est cette fois un héros romantique exerçant un attrait irrésistible sur des femmes prisonnières des tabous et des interdits d'une société puritaine. Cet être à la recherche de l'absolu et de l'amour fou leur procure les plaisirs de la chair auxquels elles n'osaient prétendre.

En ce sens, *Dracula* est un personnage moderne qui, par son rejet des conventions sociales, fait figure de libérateur.

Adapté du beau roman de Stephen King, *Les Vampires de Salem* de Tobe Hooper, qui conte une invasion de vampires dans une petite ville de Nouvelle-Angleterre, ne brille pas particulièrement par l'originalité. Réalisé en deux parties pour la télévision américaine, c'est néanmoins une œuvre à laquelle il faut accorder le bénéfice du doute dans la mesure où la version présentée en salles a été largement amputée. Au vu du résultat, on peut simplement

noter que Hooper a traité le sujet avec académisme et sans la distanciation qui est de mise dans le roman, bourré de clins d'œil et d'humour au second degré. Ce parti, c'est celui adopté par Larry Cohen en 1987 dans *Les Enfants de Salem* où, sans se référer aux personnages du roman, le réalisateur raconte l'histoire d'un village dont tous les habitants présentent des signes de longévité surprenants que seul le vampirisme peut expliquer. L'arrivée du Dr Van Meer qui traque des criminels nazis, et se transforme pour la circonstance en chasseur de vampires, remettra de l'ordre dans la petite ville dont l'atmosphère de terreur est habilement décrite. Faisant fi de la tradition — les vampires ne craignent ni l'ail ni les reflets dans les miroirs — *Les Enfants de Salem* s'ingénie à proposer des idées surprenantes : l'enfant et le sexe y sont intimement liés, un homme y a des relations sexuelles avec une femme-vampire...

L'humour, on le retrouve encore dans *Le Vampire de ces dames* de Stan Dragoti dont le succès fut considérable. Le titre, original *Love at First Bite* laisse bien percevoir les intentions satiriques de ses auteurs qui se plaisent à confronter un personnage aristocratique, chassé de son pays natal par le communisme, à la folie de la société new-yorkaise. Le film est riche en séquences désopilantes comme l'attaque d'une banque du sang ou les déambulations de *Dracula* dans Harlem où des Noirs affamés le prennent pour un poulet...



David Bowie et Catherine Deneuve, les décadents "*Prédateurs*".

Le vampire ne serait-il plus bon qu'à faire rire ? Il n'en est fort heureusement rien car d'Australie où le cinéma fantastique fait preuve d'une imagination et d'une originalité débordantes, se profile *Thirst*.

Le vampire industriel

Découvert au dixième Festival de Paris et depuis demeuré inédit sauf en vidéo sous le titre *Soif de Sang*, le film de Rod Hardy se présente comme une modernisation originale du mythe du vampire. Les créatures de la nuit ne sont plus le fruit d'une malédiction ancestrale mais les élus d'une société

scientifiquement organisée, une race à part qui a le pouvoir de prolonger indéfiniment l'existence.

Unique source de vie de cette nouvelle élite et denrée nécessaire à la jeunesse éternelle, le sang est ainsi prélevé sur une société réduite en esclavage. Parqués dans des fermes, ses membres ne sont plus que des êtres exsangues, pareils à des zombies, dont les files interminables évoquent d'autres holocaustes bien réels... Traité industriellement dans des laboratoires avant d'être distribué dans des emballages identiques à nos berlingots de lait, ce nouvel élixir fait l'objet des analyses scientifiques les plus attentives visant à le débarrasser de toute bactérie. Ici encore, il est difficile de ne pas penser à certaines expériences menées dans les camps de la mort.

Tout ce cauchemar est projeté par les yeux d'une jeune femme enlevée par ces vampires d'un nouveau type en raison de son illustre aïeule : la comtesse Bathory. Mais comme dans le film de Romero, le doute subsiste quant à l'origine de ces créatures. S'agit-il vraiment de

Dans l'un comme dans l'autre, les personnages autour desquels se focalise l'attention sont présentés comme les derniers survivants d'une espèce en voie de disparition qui, pour survivre, doit se mettre en quête de proies afin de prélever leur sang et acquérir ainsi l'immortalité. Myriam, le personnage qu'interprète Catherine Deneuve, est ainsi âgée de plusieurs siècles et le pendentif égyptien qu'elle porte en permanence, a valeur de vie éternelle.

Même la mort n'est pas pour ces créatures, un point final : "Sur la terre, dans le bois obscur, dans la nuit de l'éternité, nous pourrions voir encore, souffrir", déclare Myriam à la mort de son amant.

Cette scène, l'une des plus émouvantes du film, donne aux personnages un aspect pathétique déjà présent lors de la visite de David Bowie au centre de soins où, se mettant à vieillir d'une cinquantaine d'années en quelques minutes, il supplie Deneuve de mettre fin à ses souffrances.

Sans appartenir à la même espèce, le médecin joué par Susan Sarandon est aussi, de par les recherches qu'elle mène sur le vieillissement prématuré, en quête d'immortalité. N'a-t-elle pas également écrit un livre intitulé "Sommeil et longévité" ? La fascination que Myriam éprouve à son égard vient en grande partie de cet intérêt commun et il est donc tout naturel qu'elle devienne objet de désir, un membre de la même race.

Cette très belle variation n'a pas rencontré tout le succès mérité. D'une rare beauté plastique, *Les Prédateurs* bénéficie d'un style extrêmement léché et d'une image constamment baignée d'une lumière diffuse. C'est le reproche majeur qui a été fait à cette œuvre qui n'en demeure pas moins l'une des tentatives les plus abouties pour renouveler le mythe.

Au-delà de ces quelques défauts, le film se révèle même d'un classicisme très pur, proche des origines d'un genre tout en suggestions et tout compte

fait, fort éloigné du film d'épouvante contemporain où domine la représentation réaliste.

Le vampire Don Juan

Dans *Vampire*, vous avez dit vampire ? de l'ancien acteur Tom Holland, le vampire revêt un aspect bien séduisant.

Interprété par Chris Sarandon, il exerce sa séduction tant sur les hommes que sur les femmes.

S'il vit avec un garçon de son âge, c'est cependant aux femmes que semble aller sa préférence puisqu'il fait sans aucune difficulté la conquête de la petite amie de Charley et même de la mère du jeune homme qui lui trouve un charme fou.

Alors que Charley a toute les peines du monde pour faire l'amour à la jeune fille, Jerry, le vampire, la possède spontanément : la scène de la discothèque mi-réelle mi-onirique où il la séduit par la seule force de son regard, est à cet égard, signi-



vampires, et si tel est le cas, pourquoi porter de fausses canines au moment de pomper le sang ? Ne sont-ce pas plutôt des hommes assoiffés de pouvoir ?

Le Vampire "clean"

C'est une toute autre vision du vampire que Tony Scott propose en 1983 pour son premier long métrage, *Les Prédateurs*. Adapté du roman de Witley Streiber, qui dès sa parution, connut un énorme succès de librairie et fut aussitôt considéré comme l'une des plus originales illustrations du mythe du vampire, le film s'efforce de rester fidèle aux intentions de l'auteur qui s'estimera d'ailleurs très satisfait du résultat, en dépit de la fin modifiée.



"Vampire, vous avez dit vampire ?" se veut assez proche des "Dracula" de la Hammer, l'humour en plus.



ficative. Plus tard, au cours d'une scène de transformation assez terrifiante, il va même jusqu'à la vampiriser. Ce visage du vampire séducteur n'est pas sans rappeler certains films de la Hammer dont *Vampire*, vous avez dit vampire ? tente de retrouver la tradition gothique, mais surtout le *Dracula* de John Badham, le physique de beau ténébreux de Chris Sarandon n'étant pas sans rappeler celui de Franck Langella. (3)

Tourné cette année, *Fright Night* n° 2 réalisé par Tommy Lee Wallace, un disciple de John Carpenter qui succède à Tom Holland, présente des caractéristiques similaires, sauf que le vampire ayant été anéanti, c'est sa sœur qui lui succède, venant réclamer vengeance en compagnie d'un loup-garou et d'un gobeur d'insectes évoquant vaguement le fidèle Renfield popularisé par le cinéma (rôle d'ailleurs tenu par Klaus Kinski dans *El Conde Dracula* de Jess Franco).



Trois ans après les événements précédents, le jeune Charley Brewster, à présent au collège, est convaincu que tout ce qui s'est passé n'était qu'un rêve. Jusqu'à l'apparition de Régine (Julie Carmen), une magicienne qui succèdera bientôt à Peter Vincent (toujours campé par Roddy Mc Dowall) dans l'animation télévisuelle du "Fright Night Horror Show".

L'exotique et ravissante Jolie Carmen définit son personnage séduisant mais effrayant comme "un croisement entre Tina Turner et Catherine Deneuve".

Autre vampire au charme fou, Stephen, le chauffeur de taxi new-yorkais, qui, dans *Central Park Driver*, se fait un devoir de sauver du suicide des jeunes femmes désespérées.

Ainsi, au lieu du repos éternel auquel aspirent ces âmes en détresse, il leur donne bien malgré elles, accès à l'immortalité. Mais tel Don Juan, Stephen, las de ses conquêtes, n'aspire qu'à rencontrer celle qui saura enfin le comprendre. Les hasards de son métier l'amènent ainsi à

faire la connaissance de Michelle, qui ressemble étrangement à son fol amour de jadis. Dès lors, s'instaure une liaison passionnée au cours de laquelle se fait jour la solitude du personnage, en proie aux tourments de l'existence et encore accrue par la révélation de la terrible maladie du sang qui frappe celle qui était son dernier espoir. Même les vampires sont capables d'aimer...

Le succès remporté par le film de Tom Holland semble avoir engendré une nouvelle vague de films de vampires qui, adoptant le ton de la comédie, mettent en scène des vampires

Fort peu différente est la troublante héroïne de *The Lair of the White Worm*, le dernier Ken Russell adapté d'un roman de Bram Stoker. Lady Silvia Marsh, est une vampire roulant en jaguar, à la fois "sexy" (le film possède la sensualité propre aux œuvres du cinéaste) et... hilarante ! Amanda Donohoe incarne avec un charme irrésistible l'égérie d'un Châtelain, dont la demeure sera le lieu propice des rituels les plus diaboliques. Il serait injuste, enfin, de ne pas mentionner dans cette évocation des nouvelles femmes-vampires, notre chère Sylvia Krystel, devenue la veuve du

venu lui-même un mort vivant assoiffé de sang, notre héros devient un psychotique. Adoptant un ton tour à tour sérieux et parodique, *Vampire's Kiss* se complait dans la description des tourments de son personnage principal, en réalité un faux-vampire.

Dans le film polonais *Lubie Nietoperze* ("j'aime les chauves-souris", 1985), l'héroïne exerce une puissance mystérieuse sur les chauves-souris qu'elle élève dans son grenier. Elle rêve d'un homme qui saurait lui faire quitter son état de "vampire". Hospitalisée par un psychiatre sur lequel elle a jeté son dévolu, elle se croira guérie grâce à son amour. Le couple décide de se marier, mais le dernier plan du film remettra tout en question...

Encore des parodies !

Depuis bien longtemps, l'humour s'est emparé du mythe, nous l'avons vu. Parfois lamentables (*Transylvania 6-500*, qui regroupait, il est vrai, d'autres monstres de l'écran), parfois réussies (*The Monster Squad*), ces bandes sont souvent fidèles à la tradition. Pas toujours. Ainsi, *I Married a Vampire* nous montre une jeune femme qui, abusée par tout son entourage, y compris ses parents, trouvera refuge auprès d'un vampire, lequel, tendre et affectueux, l'aidera néanmoins à satisfaire sa vengeance et s'acharnera sur les mécréants. Tout finira par un mariage, l'héroïne convolant en justes noces avec son sucer de sang favori. *Billy The Kid and the Green Baize Vampire* est lui une comédie musicale anglaise dirigée par Alan Clarke, combinant à la fois le western, le film de vampire et l'atmosphère des salles de jeux, où se confinent un cow-boy londonien, âgé de 17 ans. Il affrontera Maxwell Randall, le vampire, le tandem transformant la capitale britannique en une succursale d'O.K. Corral.

Le vampire new-look

Désormais coutumier de l'univers urbain, le vampire devait tout naturellement un jour ou l'autre, être confronté à une autre mythologie, celle de la musique rock. Ce fut chose faite avec *Génération perdue* de Joel Schumacher qui met en scène deux adolescents fascinés par une bande de voyous, les "lost boys" du titre original dont on apprend qu'ils sont des vampires. Ces rebelles nocturnes arborent des blousons de cuir, chevauchent des motos et défient les lois et les hommes avec la désinvolture redoutable que leur confère leur pouvoir d'immortels.



Grace Jones, fort belle "Vamp" muette.

féminins se comportant en hommes... Ainsi, dans *Once Bitten* d'Howard Storm, une comtesse riche et belle interprétée par Lauren Hutton, âgée de quatre siècles... s'efforce de conserver son éternelle jeunesse en prélevant le sang des jeunes gens qu'elle rencontre. Dans *Vamp* de Richard Wenk, qui joue de l'ambiguïté du titre, il n'est même plus besoin pour ces charmantes vampires de chasse à l'homme. La proie se jette en effet directement dans la gueule du loup en se rendant à l'After Dark, la boîte de nuit où officie notamment Grace Jones qui n'a plus qu'à s'abreuver du sang de ses infortunés clients.

Prince des Ténèbres dans *Dracula Widow* de Chris Coppola, où elle se réfugiera à Los Angeles pour faire renaître son bien-aimé.

Faux Vampires ?

Dans *Vampire's Kiss* de Robert Bierman (1988), un jeune agent littéraire (Nicolas Cage) particulièrement attiré par le beau sexe, se laisse séduire par sa dernière rencontre (la Jennifer Beals de *Flash Dance*) qui s'empresse de lui planter ses crocs dans la gorge ! Au lieu de le tuer, elle le garde vivant, afin de continuer à s'en "nourrir". Peu après, persuadé d'être de-



Si les attributs traditionnels du vampire : gousses d'ail, absence de reflet dans les miroirs, sensibilité à la lumière, sont bien au rendez-vous, leur repaire n'a cependant plus rien de commun avec les châteaux de leurs ancêtres puisqu'ils ont élu domicile dans des grottes, pleines d'objets hétéroclites.

Parallèlement à la fureur de vivre d'une jeunesse désespérée qu'évoque l'arrogance de ces jeunes vampires, le film de Joel Schumacher emprunte les voies de la parodie sur lesquelles *Vampire, vous avez dit vampire ?* s'était déjà engagé avec des idées amusantes : la morsure du vampire n'est pas totalement efficace et le moyen d'en venir à bout se trouve dans une bande dessinée...

Malheureusement, en dépit de ses réelles qualités d'interprétation et de mise en scène, *Génération perdue* ne rencontra pas le succès mérité.

Réalisé au même moment, *Near Dark* de la jeune réalisatrice Kathryn Bigelow, appartient à la même génération cinématographique de vampires "new look", mais révèle un ton cynique et désabusé, lui conférant une note plus sombre et plus réaliste.

Conduits par un vétéran de la Guerre de Sécession, les héros de *Near Dark* se plaisent à terroriser ceux qu'ils rencontrent, et sont dénués de tout sens moral. Vivant en communauté, ils errent le long des routes comme ces personnages à la dérive qui habitent le cinéma américain depuis quelques années. Tous sont en fait en quête d'un amour véritable : Mae, la jeune fille qui a séduit Caleb ; Homer, le jeune garçon à la recherche d'une fille de son âge et aussi Jesse et Diamondback, le "vieux" couple quelque peu lassé de l'existence. La lassitude s'empare d'eux et plutôt que de continuer à vivre ainsi, ils préfèrent disparaître d'où leur comportement suicidaire.

De tous les personnages liés au Fantastique et à l'Épouvante, le vampire est peut-être celui qui a suscité le plus d'interprétations. Arrivé à saturation, le genre a su se renouveler en s'intégrant avec bonheur à la société contemporaine, signe de l'adaptation d'un mythe inépuisable si l'on en juge par le nombre d'œuvres annoncées pour les mois à venir. Décidément, les vampires ont la dent dure !

(1) "Le cinéma fantastique et ses mythologies". Paris : Veyrier, 1985.

(2) Idée reprise dans le *Dracula* de John Badham.

(3) L'Écran Fantastique, n° 2.

RODDY McDOWALL, CHASSEUR DE VAMPIRES !

Depuis quelques années, depuis *La Planète des singes*, en fait, on vous voit beaucoup dans des films fantastiques ou de science-fiction. Est-ce un genre qui vous intéresse particulièrement ?

Au même titre que les autres. Je prends beaucoup de plaisir à voir de tels films lorsqu'ils sont bons, mais je n'ai pas de préférence particulière pour un genre.

Comment avez-vous été appelé à tourner dans le premier *Vampire*, vous avez dit *vampire* ?

J'ai eu beaucoup de chance, parce que je crois que les producteurs imaginaient plutôt quelqu'un de plus âgé en apparence. En outre, je n'avais jamais incarné ce genre de personnage.

Par bonheur, j'avais joué dans un film dont Tom Holland avait écrit le scénario. *Class of 1984*. Cela faisait un bon moment que je ne l'avais pas vu. J'ai donc eu le plaisir de le revoir pour cette circonstance. C'était un rôle fascinant, et ce fut l'occasion d'une expérience très amusante.

J'adore ce personnage. Au départ, ils avaient l'intention de me vieillir et de me grandir, et puis ils y ont renoncé.

Comment est né le personnage de Peter Vincent ? Ne serait-ce pas un croisement entre Peter Cushing et Vincent Price ?

Je n'en sais trop rien. Je n'ai jamais su d'où leur était venue l'inspiration. Il évoque ces acteurs épouvantables et cabotins, tel qu'on en voyait au théâtre lorsque j'étais enfant. Ce qui n'est pas le cas de Peter Cushing ou de Vincent Price. Ils sont merveilleux !

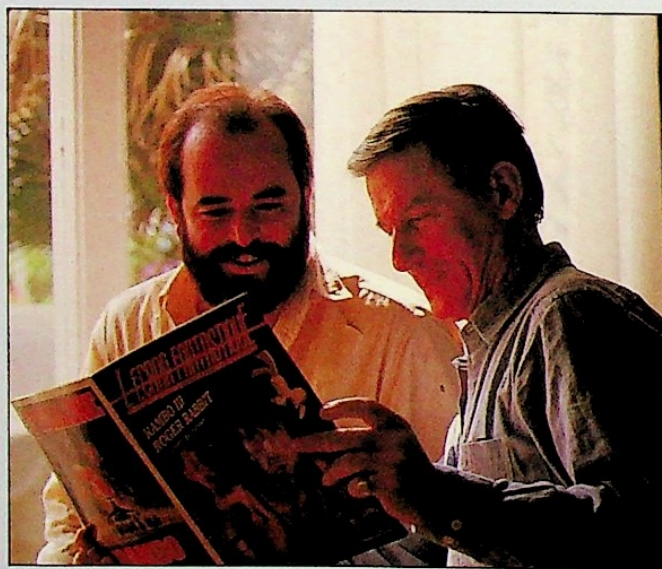
Vampire, vous avez dit *vampire 2* est, comme le précédent, produit par Herb Jaffe. Pensiez-vous, au terme du premier, qu'il y aurait une séquelle ?

Lorsqu'on tourne un film, on ne pense jamais à ce qui pourrait arriver ensuite. Mais je suis très heureux aujourd'hui que ce film ait donné lieu à une suite, et qu'elle soit aussi bonne. Nous avons beaucoup travaillé sur ces deux films.

Comment voyez-vous le personnage de Peter Vincent ?

C'est un mauvais acteur, qui a un

Voici trois ans, nous avons eu le plaisir de découvrir, dans l'étonnant Vampire, vous avez dit vampire ?, un curieux personnage tenant à la fois de l'Elvira masculin (puisque l'hôte d'un horror show télévisé intitulé "Fright Night") et du Van Helsing cher à notre mémoire (lorsqu'il fut interprété par l'admirable Peter Cushing). Cet individu à la fois charmant, et irritant, tour à tour pathétique, drôle, pleutre et héroïque était interprété par l'un des seconds plans les plus intéressants et les plus aimés du cinéma fantastique, le sympathique Roddy McDowall. A l'occasion de ce numéro en quelque sorte dédié à nos amis aux dents longues, et puisque le second volet de Fright Night pointe à l'horizon, nous nous sommes entretenus avec ce chasseur de vampires d'un genre nouveau...



Roddy McDowall (et Alain Schlockoff) venu présenter à Sitges "Fright Night 2".

peu peur de tout, mais très gentil. Un solitaire, aussi. Et bien qu'il soit particulièrement peureux, il est parfois capable de faire preuve de courage et d'audace.

Voyez-vous une évolution dans le personnage de Peter Vincent entre les deux films ? Y avez-vous apporté des modifications ?

Pas à proprement parler, si ce n'est que lorsque l'on a vécu cette expérience une fois, lorsque l'on a déjà été mis en présence d'un vampire, ce n'est plus nouveau : on n'a plus la surprise : chat échaudé craint l'eau froide... Mais Tommy Wallace et Herb Jaffe ont résolu le problème avec beaucoup d'intelligence et d'efficacité.

Des deux films, lequel préférez-vous ?

J'aime les deux. Mais je ne suis pas objectif. J'ai pris beaucoup de plaisir à faire chacun d'entre eux. Je suis aussi très conscient du fait qu'il était terriblement difficile de maintenir le haut niveau de qualité du premier film.

Pouvez-vous nous parler un peu de vos principaux partenaires vampires dans les deux films ?

J'ai beaucoup travaillé avec Chris Sarandon, évidemment, et c'est un acteur remarquable dont j'apprécie le professionnalisme. Quant à son "successeur", c'est

une merveilleuse actrice. Malheureusement, je crois hélas que nous n'avons qu'une seule scène ensemble, dans le second film, une scène de dialogue dans un escalier. De sorte que nous nous sommes finalement très peu vus.

Avez-vous noté une différence notable dans la façon de travailler de Tommy Lee Wallace et de Tom Hollands ?

Je me suis aussi bien entendu avec les deux, qui sont également agréables à vivre... leur professionnalisme est comparable.

N'est-il pas un peu compliqué de prolonger un même personnage à travers deux réalisateurs qui ont forcément une approche différente ?

Cela ne m'a pas posé de problème. J'avais déjà vécu cette situation dans *La Planète des Singes*, puisque j'avais joué dans tous les films de la série, à l'exception du second.

Aussi longtemps que les acteurs et les réalisateurs comprennent les paramètres en jeu, les lois du genre, il n'y a pas de problème. Tommy Lee Wallace a fait preuve d'une grande intelligence dans ce domaine. Il a bien perçu les ingrédients du succès du premier film : il a su les conserver pour la suite, en y ajoutant une note personnelle.

Lorsque vous tournez, vous concentrez-vous profondément sur votre personnage ?

Non, pas du tout ! (Rires). Je ne suis pas un élève très studieux ! Le jeune acteur que j'ai eu pour partenaire dans les deux films est très amusant, très sympathique. C'était un plaisir de travailler avec des collègues comme lui ! Pour cette raison ce fut un tournage très agréable, en dépit du fait que ce n'étaient pas des films faciles, ne serait-ce qu'à cause des effets spéciaux. Il y avait entre autre beaucoup de fumée sur le plateau et c'était très pénible. On utilise de plus en plus de fumée sur les tournages, ces temps-ci, je trouve !

Vous avez travaillé avec de grands metteurs en scène, dans des films à gros budget à l'époque de l'âge d'or de Hollywood. Comment appréhendez-vous maintenant l'évolution



Roddy McDowall au chevet de sa pire ennemie, bientôt métamorphosée en effrayante femme-vampire (tournage de "Fright Night 2").

du système qui vous amène à tourner avec des réalisateurs très jeunes ?

Tout dépend de leur personnalité... Ces grands réalisateurs avaient été jeunes eux aussi, en leur temps.

Mais ne ressentez-vous pas de différence avec ce qui se passait il y a dix, vingt, voire trente ans ?

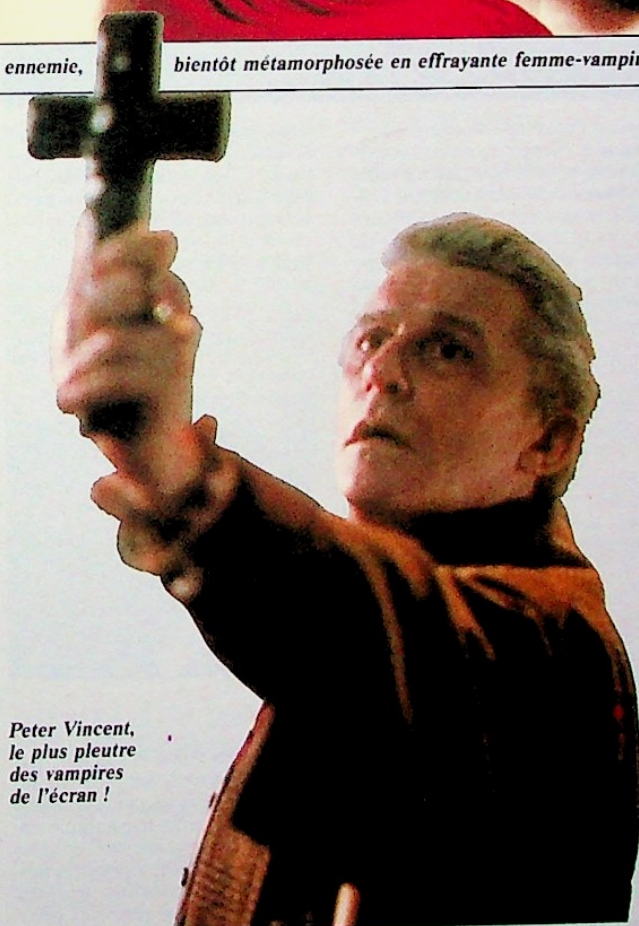
Vous savez, lorsque je travaillais avec John Ford, il paraissait jeune, alors... C'est-à-dire qu'il me paraissait âgé, parce que j'étais plus jeune, mais ils n'avaient pas le passé qu'on leur connaît maintenant. Ils avaient du succès, c'étaient de grands metteurs en scène, mais ce n'étaient pas les dieux de l'écran que l'on vénère aujourd'hui.

Quelle vision avez-vous du Hollywood actuel ?

Les choses ont bien changé. Elles se sont compliquées. Les studios appartiennent maintenant à des groupes. Il y a beaucoup d'intérêts financiers en jeu. La machine bien huilée qui produisait naguère les films n'existe plus.

Que pensez-vous du phénomène des films à séquences dans lesquelles on exploite les mêmes personnages, les mêmes situations ? C'est un phénomène que vous connaissez bien maintenant, depuis *La Planète des Singes* et *Vampire*...

Ça a toujours existé : *Mon amie Flicka* a donné lieu à trois films, *Lassie* à je ne sais plus combien...



Peter Vincent, le plus pleutre des vampires de l'écran !

Je n'ai rien contre cette mode qui s'empare maintenant du cinéma fantastique ou d'épouvante. Si l'on me demandait de jouer dans *Vampire*... 3, je serais d'accord. Pour moi, tout est suspendu au succès commercial des films. J'ai entendu dire qu'on allait faire un autre film inspiré de *La Planète des Sin-*

ges. J'ignore quel en sera le sujet, mais je crois qu'ils avaient eu tort d'arrêter. C'était une excellente série.

Pour revenir un peu en arrière... n'avez-vous pas eu de mal à rentrer dans le personnage de *Class of 1984* ? C'est un film dont l'atmos-

phère est très tendue, et dans lequel le personnage connaît une profonde évolution...

J'ai adoré travailler avec Mark Lester. J'étais encore une fois très isolé dans ce film, et il m'a beaucoup aidé. La première scène que j'avais à jouer était celle du pistolet, au cours de laquelle je deviens fou. Il a fait preuve de beaucoup de compréhension. J'ai beaucoup aimé faire ce film, qui n'était pas facile.

Vous aviez également un rôle très intéressant dans *La Maison des damnés*. Quel souvenir gardez-vous de ce tournage ?

John Hough est un metteur en scène formidable et le sujet du film me plaisait beaucoup. Je trouve sa réalisation parfaite. Quant au rôle, il était fascinant et je l'aime beaucoup, mais le tournage s'est déroulé dans une tension telle que j'ai eu l'impression de me retrouver dans une cocot-minute ! Ce film témoigne de la remarquable intelligence de son metteur en scène, qui a réussi à l'illuminer littéralement par l'usage qu'il a fait des objectifs...

Vous avez mis un film en scène vous-même. Aimerez-vous renouveler l'expérience ?

Oui, absolument, car réaliser un film est au moins aussi excitant que de se mettre dans la peau d'un personnage pour un acteur.

Propos recueillis à Sitges (10.88) par Alain Schlockoff

HORRORSCOPE par Claude Juszak

FILMS SORTIS A L'ÉTRANGER

AUSTRALIE

INCIDENT AT RAVEN'S GATE

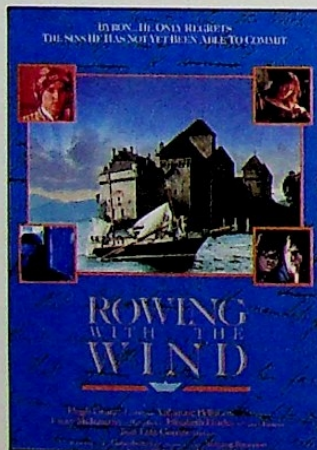
Réal. : Rolf de Heer. "Acquabay Prod.". Scén. : Marc Rosenberg, d'après une hist. originale de James Michael Vernon. Avec : Steven Vidler, Celine Griffin, Ritchie Singer.

• "Dans une petite ferme de l'Australie du Sud, d'étranges phénomènes se produisent perturbant le fonctionnement des appareils électriques et aussi le comportement de certains. L'origine de ces anomalies sera extra-terrestre..." Second film de Rolf de Heer (*Tail of the Tiger*). *Incident at Raven's Gate* est la nouvelle production d'Antony I. Ginnane, à qui l'ont doit les meilleurs films fantastiques australiens. Bénéficiant d'une bande-son et d'une photographie remarquables, ce petit budget ne ménage ni le suspense, ni les retournements de situation d'un drame où une belle part est laissée à l'imagination du spectateur. Un nouveau "film-culte" de ce lointain continent...?

ESPAGNE/NORVÈGE

REMANDO AL VIENTO

Réal. : Gonzalo Suarez. "Ditrambo Films/Viking Films". Scén. : G. Suarez. Avec : Hugh Grant, Lizzy McInerney, Valentine Pelka.



• *Rowing in the Wind* décrit la rencontre entre Lord Byron et Mary et Percy Shelley en Suisse et en Italie, au début du siècle dernier, en s'éloignant cependant de l'optique de Ken Russell pour *Gothic*. Tout le film est construit sous forme d'un flash-back, où le Monstre imaginé par Mary Shelley joue un rôle déterminant. En effet, la jeune femme, à bord d'un navire traversant les contrées gla-



ciées du Pôle Nord, se souvient des tragiques événements ayant émaillé sa vie et tient pour responsable la Créature qu'elle a enfanté. Original, bénéficiant de somptueuses images et d'une interprétation de premier ordre. *Rowing in the Wind* apparaît comme l'une des meilleures productions récentes du cinéma ibérique.

U.S.A.

CURFEW

Réal. : Gary Wynick. "York Image Production". Scén. : Kevin Kennedy. Avec : Kyle Richards, Wendell Bellman, John Putch.

• "Deux frères présumés assassins d'une jeune fille s'échappent de la prison où ils ont été enfermés 7 ans auparavant. Ils sont déterminés à se venger du psychanalyste et du juge qui les avaient condamnés. Après les avoir massacrés, ils se réfugient dans une famille qu'ils vont terroriser, humilier et torturer..."

FLESH EATING MOTHERS

Réal. : James Aviles Martin. "Panorama Entertainment". Scén. : J. Martin, Zev Shlasinger. Avec : Robert Les Oliver, Donatella Hecht, Neal Rosen.

• "Dans une petite ville américaine, un virus se répand, contaminant les mères de famille, les

transformant en zombies cannibales !" Dans la lignée de *Street Trash*, un petit film mêlant gore et humour noir, au titre assez déliant.

THEY LIVE

Réal. : John Carpenter. "Alive Films". Scén. : Franck Armitage. Avec : Roddy Piper, Keith David, Meg Foster, Peter Jason.



• Film de SF avec un arrière-plan politique. *They Live* met en scène un jeune chômeur et son ami, lesquels découvrent les projets d'invasion de la terre par des aliens grâce un contrôle hypnotique obtenu par des images subliminales dispensées dans les publicités télévisées et sur certaines affiches. Doté de lunettes spéciales dérobées aux extra-terrestres, le héros découvre que, sous une apparence "humaine" se dissimulent de hideuses créatures. Il mettra à jour, également, une énorme machination. Nouvelle œuvre produite par Larry Franco après *Le Prince des ténèbres*. *They Live* doit beau-

coup à l'*Invasion des profanateurs de sépultures*, dont il constitue une sorte de version horrifique, grâce aux effets spéciaux de Franck Carissosa et Jim Danforth (qui collaborèrent déjà au précédent Carpenter).

PLEDGE NIGHT

Réal. : Paul Ziller. "Shapiro-Glickenhau". Scén. : Joyce Snyder. Avec : Joey Belladonna, Will Kempe, Todd Eastland, Shannon McMahon.

• "Durant les années 60, un jeune aspirant-hippie prénommé Sid (joué par le chanteur Belladonna) subit une épreuve d'initiation, au cours de laquelle il est malencontreusement plongé dans un bain d'acide. Sid meurt dans d'horribles souffrances. Vingt ans plus tard, toutefois, il revient d'entre les morts pour se venger d'horrible façon..." *Pledge Night* (ex. *A Hazing in Hell*) se veut dans la tradition des *Prom Night*, où les victimes, comme dans la série des *Vendredi 13*, sont de jeunes étudiants turbulents...

SPELLBINDER

Réal. : Janet Greek. "MGM/UA". Scén. : Tracey Torme. Avec : Timothy Daly, Kelly Preston, Rick Rossovich, Roderick Cook.

• "Un homme de loi vient à la rescousse d'une jolie fille apparemment malmenée dans un parking par un personnage d'apparence sinistre. Recueillant la jeune femme chez lui, il a la surprise de voir celle-ci lui céder rapidement, et même vouloir entamer une liaison avec lui. En fait, il se rend progressivement compte que sa maîtresse faisait partie d'un culte satanique dirigé par l'inconnu du parking. Ce dernier, fou de rage de voir l'une de ses proies lui échapper, emploiera tous les moyens pour la reconquérir et anéantir son protecteur..." Premier long métrage d'une réalisatrice de télévision, Janet Greek (on lui doit plusieurs épisodes de *St. Elsewhere* et *Max Headroom*). *Spellbinder* bénéficie de talentueux techniciens et artistes (Adam Greenberg à la photo, Basil Poulledouris pour la musique) apportant leur contribution à cette nouvelle histoire de sorcellerie et de possession satanique.

NIGHTFALL

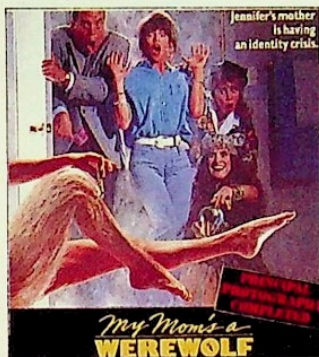
Réal. : Paul Mayersberg. "New Horizons". Scén. : P. Mayersberg, d'après l'histoire d'Isaac Asimov. Avec : David Birney, Sarah Douglas, Alexis Kanner.

• Le second film de Paul Mayersberg (*Captive*), basé sur un classique de la SF d'Isaac Asimov : sur une planète pourvue de trois soleils, la tombée de la nuit ("Nightfall") n'a lieu qu'une fois tous les...

1000 ans ! Cette situation exceptionnelle plonge la population dans la terreur et l'anarchie, obligeant cette civilisation à se reconstruire à chaque fois. Tandis que la 9^e "tombée de la nuit" est annoncée, deux clans se préparent à se cacher dans les souterrains, tandis que les autres se regroupent autour d'un "prophète" pour attendre l'Apocalypse qui les anéantira... Paul Mayersberg, qui avait jadis adopté avec succès pour le grand écran *The Man who Fell to Earth* (avec David Bowie), s'enlise dans un récit confus à l'extrême, souffrant d'un mauvais montage et surtout d'un manque de moyens flagrant.

MY MOM'S A WEREWOLF

Réal. : Michael Fischel. "Crown International". Scén. : Mark Pirro. Avec : Susan Blakely, John Saxon, Katrina Caspary, John Schuck, Ruth Buzzi.



• "Leslie, une femme délaissée par son mari et sa famille, est au "bout du rouleau", lorsqu'elle rencontre Harry, un fort bel homme qui a tôt fait de la séduire. Mais les choses tournent à l'imprévu lors de leur nuit d'amour où l'inconnu la mord cruellement. Leslie s'enfuit précipitamment et essaie d'oublier l'incident. C'est alors que, les jours suivants, elle voit son corps se transformer progressivement, jusqu'à atteindre un état quasi-animal. Elle cherchera refuge auprès

de sa fille et du petit ami de celle-ci, afin que le couple l'aide à vaincre cette terrible malédiction..." Après *Teenwolf 1* et 2, une nouvelle comédie fantastique mettant en scène un lycanthrope, femelle cette fois-ci.

HORROR SHOW

Réal. : James Issac. "MGM/UA". Scén. : Leslie Boehm. Avec : Lance Henriksen, Brion James, Rita Taggart.

• Produit par le créateur des *Vendredi 13*, un film d'horreur mettant en vedette Lance Henriksen (voir entretien dans ce numéro).

FILMS TERMINÉS

GRANDE-BRETAGNE

EARTH GIRLS ARE EASY

Réal. : Julien Temple. "Tomy Garnett Prod.". Scén. : Julie Brown, Charlie Coffey, Terrence E. McNally. Avec : Geena Davis, Jeff Goldblum, Julie Brown.

• Une manucure, Julie, travaillant dans le salon de beauté ultra-sophistiqué de son amie Candy, et délaissée par son fiancé, verra brusquement sa vie basculer le jour où un vaisseau extra-terrestre (qu'elle prend tout d'abord pour un sèche-cheveux géant !) tombe dans sa piscine, avec, à son bord, trois occupants assez particuliers. Elle amène ces trois "monstres" dans le salon de Candy, où, grâce aux soins intensifs des deux jeunes femmes, ils se métamorphosent en mâles adultes tout à fait "acceptables". Au point que Julie et Candy décident de leur consacrer leur prochain week-end, que le petit groupe mettra à profit pour savourer la vie nocturne animée de Los Angeles..."

Julien Temple, un spécialiste du film musical (*The Great Rock'n Roll Swindle*, *Absolute Beginners*) qui devait jadis porter à l'écran les aventures de *Mandrake le magicien*, a trouvé avec le script co-écrit par Julie Brown (incarnant la turbulente et sexy Candy) le matériau idéal pour donner libre-cours à son imagination et à son goût pour la comédie. Truffé de morceaux musicaux, *Earth-Girls...* nous permet de retrouver deux des "fantômes" de l'attendu *Beetlejuice*, l'adorable Geena Davis (Julie) et le délinquant Michael Keaton, face à l'ex. M. Mouche, Jeff Goldblum.

GOOD NIGHT GOD BLESS

Réal. : John Eyres. "ABC". Scén. : Ed Ancoats. Avec : Frank Rozlaar Green, Emma Sutton, Niki Rainsford, Jared Morgan, Jane Price.

• "Possession et sorcellerie : une fillette et ses parents sont victimes d'un démon surgi de l'enfer. L'hécatombe sanglante commence..."

THE LAIR OF THE WHITE WORM

Réal. : Ken Russell. "Vestron". Scén. : Ken Russell, d'après le roman de Bram Stoker. Avec : Amanda Donohoe, Hugh Grant, Sammi Davis.

• Bram Stoker, l'immortel auteur de "Dracula", a écrit de nombreuses œuvres moins connues telles "Le Joyau des 7 étoiles", une histoire de momie deux fois portée à l'écran en Angleterre, ou celle-ci. La rencontre Ken Russell/Bram Stoker est intéressante, et risque d'être mémorable, surtout si l'on se souvient que, voici quelques années, le réalisateur d'*Au-delà du réel* et des *Diaboles* avait envisagé sa propre version cinématographique de *Dracula*. *The Lair of the White Worm* met néanmoins en scène un vampire, en l'occurrence féminin, invité dans le château d'un de ses amis à l'occasion d'une gigantesque et dili-

rante "party". Ce qui, au début, n'était qu'une fête, commémorant une légendaire histoire de dragon, tournera bientôt à l'épouvante, des sacrifices humains devant même être pratiqués ! Film apparemment "inclassable", comme tous ceux du grand cinéaste britannique. *The Lair of the White Worm* est, dit-on, truffé d'effets spéciaux visuels saisissants, ainsi que d'effets "sanglants" de la meilleure veine...

WITHOUT A CLUE

Réal. : Thom Eberhardt. "ITC". Scén. : Gary Murphy, Larry Strawther. Avec : Michael Caine, Ben Kingsley, Jeffrey Jones, Paul Freeman, Nigel Davenport.

• Une nouvelle aventure de Sherlock Holmes (interprété par Michael Caine), avec, toutefois une différence de taille : le véritable héros n'est pas Holmes mais... le Docteur Watson (Ben Kingsley) ! C'est lui le mentor et le modèle de Holmes. Le jour où Watson disparaît, Holmes se retrouvera tout seul pour... sauver l'Empire britannique ! Un casting intéressant, une superbe partition musicale de Henry Mancini pour la plus extravagante version cinématographique du célèbre mythe inventé par Conan. *Without a Clue* (ex. : *Sherlock and Me*) risque néanmoins de déconcerter les inconditionnels du détective de Baker Street.



FILMS EN PRODUCTION

FRANCE

GAWAIN

Réal. : Arnaud Selignac. "Carthago Films". Scén. : Alexander Jardin.

• Arnaud Selignac, qui avait mis en scène le controversé *Nemo*, co-produit par John Boorman en 1984) et signé depuis deux épisodes de l'excellente série policière *Sœurs froides* revient au fantastique et au merveilleux avec *Ga-*

wain, basé sur la célèbre légende médiévale.

GRANDE-BRETAGNE

THE SHADOWLAND

Réal. : Harry Davenport. "Mark Foster Prod.". Scén. : H. Davenport et Des Adams.

• SF et horreur : à Londres, un homme développe de super-pouvoirs après une expérience l'ayant presque anéanti. De nombreux effets spéciaux seront requis pour cette production de 7 millions de dollars dirigée par Harry Davenport.

(X-Tro), qui sera tournée au printemps prochain.

U.S.A.

THE PIT AND THE PENDULUM

Réal. : Stuart Gordon. "Band company Inc.". Scén. : Dennis Paoli.

• Produit par Charles Band pour un budget de 6 millions de dollars, *The Pit and The Pendulum* devrait marquer le retour de Stuart Gordon au fantastique après plusieurs projets avortés (*Robojox*, achevé depuis plus d'un an, n'est toujours pas sorti aux U.S.A., suite aux troubles financiers de l'ex-

Empire Pictures.) Le scénariste habituel de Gordon, Dennis Paoli, s'est chargé d'adapter le célèbre récit d'Edgar Allan Poe, dont la meilleure version demeure celle de Roger Corman, interprétée par Vincent Price et Barbara Steele, et intitulé en France : *La Chambre des tortures*.

SCHIZO

Réal. : Armand Mastroianni. "Smart Egg". Scén. : Jackie Haley.

• Un thriller psychologique par l'auteur de *Cameron's Closet* et *Skins*.



L'ÂGE DE FER

Emmanuel Jouanne

On le savait depuis plusieurs mois, Patrick Siry, ex-directeur littéraire du Fleuve Noir, travaillait à la mise sur pied de sa propre maison d'édition et à l'édification de collections avec lesquelles, à partir de maintenant, il va falloir compter. Il avait, il y a quelques années, insufflé une nouvelle vie à la collection "Anticipation" grâce à un apport d'encre neuve et brillante ; comme il se doit, sa désaffection a été suivie par un cortège de transfuges, et non des moindres : Andrevon, Hubert, Pelot, Brussolo, Jeurry... et Jouanne, dernier venu.



Avec *L'Âge de Fer*, Emmanuel Jouanne risque, au premier abord, de décevoir un lectorat habitué aux textes plus élaborés qu'il fournissait à Denoël : écriture à l'évidence plus rapide et moins travaillée. Les premières pages de ce roman sont assez pénibles lorsque l'on se souvient de *ICI-BAS* ou de certaines nouvelles de *Cruautés*. Tout commence pour Néon lorsqu'il bouscule malencontreusement le Docteur Fer dans la rue... et se retrouve instantanément lié à un réverbère par de la barbe-à-papa solidifiée ! Rencontre saugrenue, mais surtout déroutante et humiliante pour un Loup de la ville en cette période de désagrégation totale de l'après-guerre. Piqué au vif, dans son amour propre comme dans sa curiosité, Néon va tout mettre en œuvre pour retrouver cette étrange jeune femme qui se fait appeler Docteur Fer... geste qu'il aura à peine le temps de regretter avant qu'il ne soit trop tard ! Quand les cadavres servent de logis inter-élémentaires, quand les lois universelles sont bafouées par une avalanche d'aberrations, Emmanuel Jouanne se déchaine et captive l'intérêt par ses trouvailles continuelles au point que l'on en oublie les faiblesses inhérentes à ce genre de littérature rapidement trébuchée. (Patrick Siry éd.)

Claude Juszak

TRITON

Samuel Delany

Dans sa nouvelle présentation argumentée, Presses Pocket réédite un ouvrage paru en 1977 chez Calmann-Lévy : *Triton*, qui est l'un des derniers bons livres de Delany, du moins, l'un de ceux où il ne cède pas trop à la pédanterie ou

à la prétention l'ayant fait déchoir dans l'estime du public. C'est certainement pour cela que onze ans se sont écoulés jusqu'à la sa parution en poche, après avoir reçu un accueil mitigé.

Les propos de Delany reviennent fréquemment d'un livre à l'autre : cet auteur noir qui ne se contente pas de dénoncer les racismes fait souvent l'éloge de la différence. Dans le cas de cette "hétérotopie ambiguë", sous-titre de *Triton* qui souligne bien sa réflexion sur la pluralité, il y a autant de coop (entendez de dotoirs) que de sexualités (plus d'une trentaine d'options). La sexualité ne devrait donc poser aucun problème puisque l'on peut changer de sexe à volonté ou subir des "refixations" si l'on veut passer à l'homosexualité ou avoir des fantasmes particuliers. Dans le même ordre d'idées, il existe sur Triton, satellite des libertés, un quartier où les lois sont suspendues pour ceux qui désirent l'indépendance (et ses risques). Triton semble donc être un monde privilégié, parfaitement cohérent dans ses lois politiques et économiques, dont l'organisation sociale est basée sur la tolérance et la différence, alors qu'ailleurs les planètes sont en guerre.

Il est fascinant de constater à partir de ce livre que l'humanité a beau avoir accompli des progrès considérables, l'individu demeure toujours en proie aux mêmes démons et les possibilités que la science a apportées à la sexualité ne résolvent toujours pas les problèmes entre les sexes : Bron Helstrom ne parvient pas à se faire aimer d'une actrice, réalisatrice de microthéâtre. Les rapports de couple demeurent périlleux de même que toutes les merveilles sociales et technologiques, les améliorations multiples ne parviennent pas à effacer l'éternelle insatisfaction de l'être, son mal de vivre qui fait se demander à Helstrom pourquoi il a en lui cette incapacité à être heureux. Sur fond de SF, c'est l'éternelle histoire de l'Homme à la recherche de lui-même qui recommence, mais c'est peut-être aussi parce qu'elle recommence sans cesse que l'Homme est encore capable d'invention, d'innovation.



Autre thème de l'auteur de *Babel 17* : le langage. Delany s'en méfie, aussi une grande importance est-elle apportée aux gestes, lesquels sont perçus en même temps que les paroles des personnages, par un système, complexe il est vrai, de notation des attitudes ou des pensées par des parenthèses enchâssées dans les phrases sans respect pour une coupure logique de celles-ci. Delany rend ainsi compte de

la polyphonie d'un instant vécu, des multiples impressions et sensations qui assaillent en même temps un individu. C'est ce qui a sans doute le plus irrité à l'époque mais c'est aussi ce qui fait la richesse de ce roman multiforme ne négligeant aucun aspect de la vie.

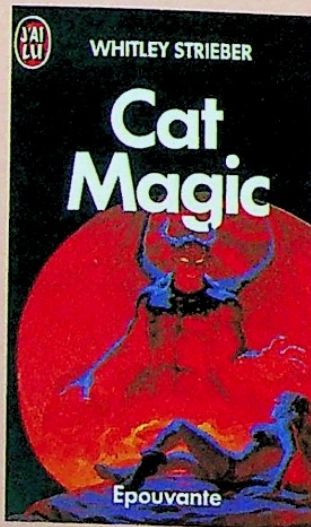
Triton ne s'achève pas sur une conclusion logique : la fin laisse le personnage au beau milieu de la question qui le tracasse sans qu'il puisse en comprendre la raison : pourquoi a-t-il menti à une amie ? Mais tout n'a-t-il pas été dit sur le mal de vivre de Bron Helstrom ? Chaque lecteur, s'il ne peut réellement répondre à la question, imaginera sa conclusion personnelle aux errances du personnage. Cette suspension est à l'image de la vie : un destin jamais entièrement clos. Reste que ce roman, malgré ses difficultés en ce qui concerne les passages techniques ou le mode de narration choisi, s'avère fascinant et intense, riche par la fresque de cette société libérale et par la psychologie de ses personnages. (Presses Pocket).

Claude Ecken.

CAT MAGIC

Whitley Strieber

Dans la petite ville de Maywell, en Nouvelle Angleterre, rôde depuis peu un chat noir avec une oreille déchirée et la queue cassée. Nul ne le soupçonne, mais ce chat est bien plus vieux qu'il n'y paraît ; et chacune de ses apparitions dans notre monde augure un changement radical dans l'ordre naturel. Maywell est aussi la proie d'un conflit latent entre deux communautés : les sorciers, qui œuvrent pour un retour à la terre et à l'harmonie cosmique avec l'aide du peuple des fées, et les fanatiques religieux de la congrégation de Simon Pierce, un illuminé qui ne jure que par l'expiation des fautes et les feux de l'enfer. Lorsque Amanda Walker, récemment arrivée en ville, subira la première des épreuves d'initiation pour succéder, comme Demoiselle, à la tête de la communauté des sorciers, ce sera la première flambée de violence préjudant à une lutte acharnée et sans pitié qui se terminera, bien entendu, dans les flammes !



Whitley Strieber n'en est pas à son premier roman fantastique (*Wolfen*, *Les Prédateurs*) mais il semble avoir cette fois puisé encore plus largement dans le stock de mythes et de symboles à notre disposition pour en saupoudrer

allègrement son récit ; le cinéophile acharné y trouvera même son compte avec une scène (courte) empruntée à Hitchcock ! En outre, Strieber a introduit quelques (rares) scènes à prétention "gore" à l'occasion du voyage initiatique d'Amanda dans la mort (l'idée la plus originale du texte !), scènes malheureusement noyées dans la masse du flux narratif : il faut passer le cap des deux cents premières pages pour être enfin emporté par le courant. (J'ai lu).

Xavier Perret.

LE FANTÔME DE MADAME CROWL

Joseph Sheridan Le Fanu

Fantômes, revenants, histoires de diable et de malédiction, la littérature de Sheridan Le Fanu est profondément marquée par le folklore irlandais et les croyances encore vigoureuses dans ce pays dont le culte paganiste a été l'un des plus fertiles en récits et légendes à caractère fantastique.

Des sept nouvelles de ce recueil, l'on ne manquera pas de noter que "Le Destin de Sir Robert Ardagh" ressemble beaucoup trop, surtout dans ses dernières pages, à un roman du même auteur récemment paru chez NéO : *Le Hobe-reau maudit*. Il est évident que Sheridan Le Fanu s'en est tiré là à peu de frais. C'est, par ailleurs, le texte le moins intéressant du recueil.



Le Diable est sans doute le personnage le plus présent dans ce livre, à travers des nouvelles telles que "Le Chat blanc de Drumgunnid", "Le Chat de Sir Dominick" ou "Le Défunt sonneur de cloches", autant d'histoires merveilleusement contées où l'on plonge littéralement dans une Irlande révolue avec ses vieux châteaux perchés sur des rocs, ses marécages entourés de forêts sombres où le clair de lune se lève sur une brume palustre, ses terres désolées ou verdoyantes hantées par le peuple des fées, les trolls et autres créatures magiques. *Le Fantôme de Madame Crowl* est un véritable voyage dans le passé, au pays originel de la terreur surnaturelle, rendu des plus enchanteurs par une remarquable traduction de Jean-Louis Degaudenzi. (NéO).

Charlotte Werhner.

présence du futur
phillip mann

la chute des familles



LA CHUTE DES FAMILLES

Philip Mann

Suite du *Maître des Paxwax* où le jeune Pawl, à peine après avoir pris possession de son domaine, met en échec un complot fomenté par quelques unes des onze grandes Familles qui règnent sur l'univers. *La Chute des Familles* raconte comment, manipulé par les non-humains qui cherchent à se libérer de l'esclavage, Pawl Paxwax devient un traître à sa race en leur permettant de détruire tout le système mis en place par les humains.

On ne peut s'empêcher, par l'ampleur de la fresque, de songer à *Dune* de Frank Herbert et d'établir quelques parallèles ou de chercher les similitudes : Paxwax, comme Paul d'Atréides, est promis à une grande destinée et doit combattre ses rivaux (ici, des Familles, non des Maisons) pour asseoir son pouvoir. Mais, là où il y a une unité de lieu chez Herbert, il y a une hétérogénéité chez Mann. Ce dernier, s'il se livre également à une réflexion sur le pouvoir, n'en analyse pas les différentes formes : pour lui, toute forme de pouvoir mène à la ruine et à la corruption. C'est pourquoi Pawl, aveuglé par l'assassinat de son épouse Laurel, décide de mener toutes les grandes Familles à leur perte, car il les tient toutes pour responsables, en raison de la position qu'elles occupent et du jeu politique.

Pawl refuse de jouer le jeu. Amoureux de la vie sous toutes ses formes, il permet aux non-humains de prendre leur revanche et d'essaimer à nouveaux dans les étoiles. C'est l'occasion pour Phillip Mann, qui nous avait déjà offert un très beau roman anthropologique, *L'Œil de la reine*, de décrire de multiples formes de vie, étonnantes de diversité. Chez Herbert, seule la froide

réflexion l'emportait. Ici, les sentiments humanistes paraissent plus généreux, la grâce et la poésie ne sont jamais absentes. Dans un style simple et précis, fait de phrases courtes émaillées d'aphorismes, Phillip Mann raconte une tumultueuse histoire haute en couleurs, riche de sensibilité, où les jeux du pouvoir et de la politique n'occultent pas ceux de l'amour et de la vie. *La Chute des Familles* est aussi une belle histoire d'amour et de sentiments : outre la passion qui unit Pawl à Laurel, on suit avec intérêt et attendrissement le destin d'Odin, le triste Gerbès télépathe, l'un des plus pathétiques personnages de ce livre. (Denoël).

Claude Ecken.

LA VIE EN TEMPS DE GUERRE

Lucius Shepard

Après *Les Yeux électriques* (R. Laffont, 1987), Lucius Shepard atteint, avec le présent volume, la pleine maturité de son talent dans le domaine du roman. Il achève là un ouvrage auquel nous avaient préparé ses nombreuses nouvelles à caractère fantastique situées en Amérique centrale : *Le Chasseur de Jaguar* et *Zone de feu émeraude*.

D'une certaine manière, *La Vie en temps de guerre* se présente comme une suite de cinq nouvelles unies par une homogénéité de ton et une progression interne indécélable par de quelconques marques externes. L'action se déroule en Amérique centrale au cours d'une guerre hypothétique. Non seulement les frontières ont presque totalement disparu, mais le front est quasi inexistant, mouvant et insaisissable. Au cœur de cette guerre dont le motif s'est perdu depuis belle lurette, s'il

y en a jamais eu un, David Mingolla, d'abord en proie à la tentation de désert, finira par percevoir, au-delà des apparences, un dessein occulte d'une toute autre envergure que de simples motivations politiques ou territoriales. Sur le chemin de la désertion, Mingolla va rencontrer une femme guerrière (Debora) profondément impliquée (et manipulée) dans cette lutte qui trouve une origine mythique dans une antique vendetta entre deux familles rivales dotées de puissants pouvoirs psychiques. C'est là, finira par comprendre Mingolla, que se trouve le véritable front ! Il va dès lors s'engager à suivre un traitement neuro-physiologique mis au point par les services psychiatriques de l'armée pour développer son pouvoir extra-sensoriel. Grâce à l'amour, difficile, qui l'unit à Debora, permettant une osmose totale de leurs deux esprits et par là une décuplation de leurs pouvoirs psychiques, ils remonteront jusqu'à la source mythique de la guerre, faisant fi de l'intoxication pacifique des deux familles rivales, et réduiront à néant ce second front au cours d'une scène apocalyptique, rendant à la guerre sa forme primitive : ignorante et inutile. (Robert Laffont).

Xavier Perret.

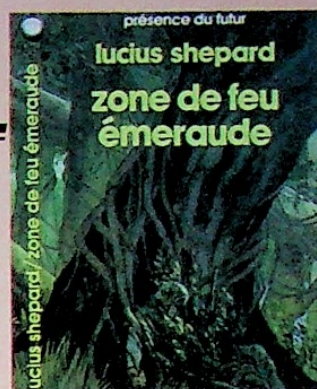
ZONE DE FEU EMERAUDE

Lucius Shepard

La nouvelle-titre de ce troisième recueil de Shepard chez Denoël est aussi le titre de l'une des parties qui composent son dernier roman paru chez Laffont : *La Vie en temps de guerre*.

Elle aurait pu, d'ailleurs, en faire partie, puisque se situant dans le même décor, la jungle sud-américaine hantée par une guérilla de commandos ultrasophistiqués, et mettant en scène le même type de personnages : des soldats hallucinés, surentraînés et accros au "sammy", des capsules de drogue démultipliant les perceptions sensorielles du consommateur, en faisant des combattants redoutables à la hauteur persuadé que la vie existe à la surface du soleil et en mesure de la prouver scientifiquement — c'est-à-dire théoriquement — jusqu'à la révélation finale. Mais il est clair, et ce depuis *Le Chasseur de Jaguar*, que le domaine de prédilection de Shepard est l'esprit, ou plutôt la sociologie, qu'il explore à sa manière bien particulière : chacun de ses textes est une analyse de comportement, des réactions de l'homme placé dans des situations qu'il a bien souvent créées de toutes pièces, où magie et science moderne se sont fondues en une nouvelle table de lois universelles au sein desquelles évoluent des personnages encore non préparés à de tels changements.

Son imagination luxuriante, sa plume habile et ses connaissances étendues du monde font de Lucius Shepard l'un des écrivains importants du XX^e siècle, un auteur trop vaste pour être cantonné à un genre spécifique et qui a d'ores et



déjà sa place aux côtés d'écrivains tels Hemingway et Fitzgerald !

Xavier Perret

H.P. LOVECRAFT, LE ROMAN DE SA VIE

Lyon Sprague De Camp

On savait Lovecraft solitaire, puritain, xénophobe, d'une santé délicate. Mais ce misanthrope se révélait le plus charmant des interlocuteurs avec ses amis et ses propos racistes ne l'empêchèrent pas d'épouser une Juive. Quant à ses maladies, elles étaient essentiellement psychosomatiques, bien qu'il souffrit de maux bizarres comme le poikilothermisme où le corps prend la température ambiante, de sorte qu'il ne se sentait à l'aise que quand la chaleur dépassait les 25°, alors que tout le monde était écrasé par la canicule. L'amateur éclairé n'ignore pas non plus que Lovecraft, travailleur infatigable, vivait exclusivement la nuit. Mais sait-il qu'il gagnait à peine sa vie, au point d'être le négre de multiples scribes, qu'il perdit son énergie à animer les cercles de journalistes amateurs où il se distinguait ? On ne peut être surpris devant l'étrange personnalité de Lovecraft, après avoir lu ses écrits, en sachant, ensuite, que son père mourut à l'asile et que sa mère, à la santé mentale tout aussi délicate, le chaperonna à l'excès, craignant sans cesse pour sa santé, allant jusqu'à demander à la gouvernante de tenir par la main le jeune Howard en se penchant afin de ne pas lui déboîter le bras !

Voici, en un imposant ouvrage, la biographie la plus complète du maître du fantastique. Ouvrage de référence unique, les admirateurs de son œuvre en connaîtront ainsi les arcanes. Sprague de Camp n'a pas seulement lu la volumineuse correspondance de l'homme de Providence, il a interrogé les personnes qui l'ont connues, a fouillé les archives, à la recherche du moindre indice biographique. Le résultat est ce volumineux pavé que nul amateur ne devrait ignorer. H.P. Lovecraft fut un homme aux multiples contradictions que la sensibilité comme les excentricités rendent attachant aux lecteurs qui le découvrent dans cette biographie comme à ceux qui purent gagner son amitié. Découvrir les facettes de sa personnalité au fil des 500 et quelques pages de ce livre est un itinéraire aussi fascinant qu'un voyage dans les abominables dédales de son œuvre. Ajoutons, pour parachever cette exceptionnelle biographie, et comme le fait François Truchaud dans sa préface, qu'outre la traduction, Richard D. Nolane a accompli une appréciable somme de travail avec ses notes et annexes complétant l'ouvrage de Sprague de Camp et sa mise à jour de la bibliothèque lovecraftienne. Un choix d'illustrations et de photos font de ce livre la biographie de l'année. (Néo).

Claude Ecken.



LA GAZETTE

SPECIAL SHERLOCK HOLMES

C'est parti : le raz-de-marée Sherlock Holmes déferle, et à l'heure où ces quelques lignes signalétiques seront imprimées, plusieurs autres vagues auront atteint le lecteur... Est-ce concerté, est-ce le hasard ? En tout cas l'holmesologie a frappé tout juste avant que les éditions NÉO, sous la forme de leur beaux Clubs NÉO, toujours dirigés par J.-B. Baronian et illustrés par Nicolle, aient embrayé vers Sherlock après avoir épuisé les œuvres fantastiques SF du maître...

Le Musée de l'Holmes (Néo) regroupe dix nouvelles inédites en France, dont les plus savoureuses sont évidemment celles qui prennent le plus de distance avec le portrait en pied du locataire de Baker Street ; outre un récit de Fred Saberhagen où interviennent ses fameux Berserker, nous nous bornerons à citer "Une étude en rouille", signée Jonathan Swift Sommers III, autement dit Philip José Farmer, qui se montre ici à la hauteur de ses plus délirants et bien connus pastiches, en décrivant l'enquête de Ralph von Wau Wau, un chien policier aussi intelligent (et bavard) que Sherlock lui-même.

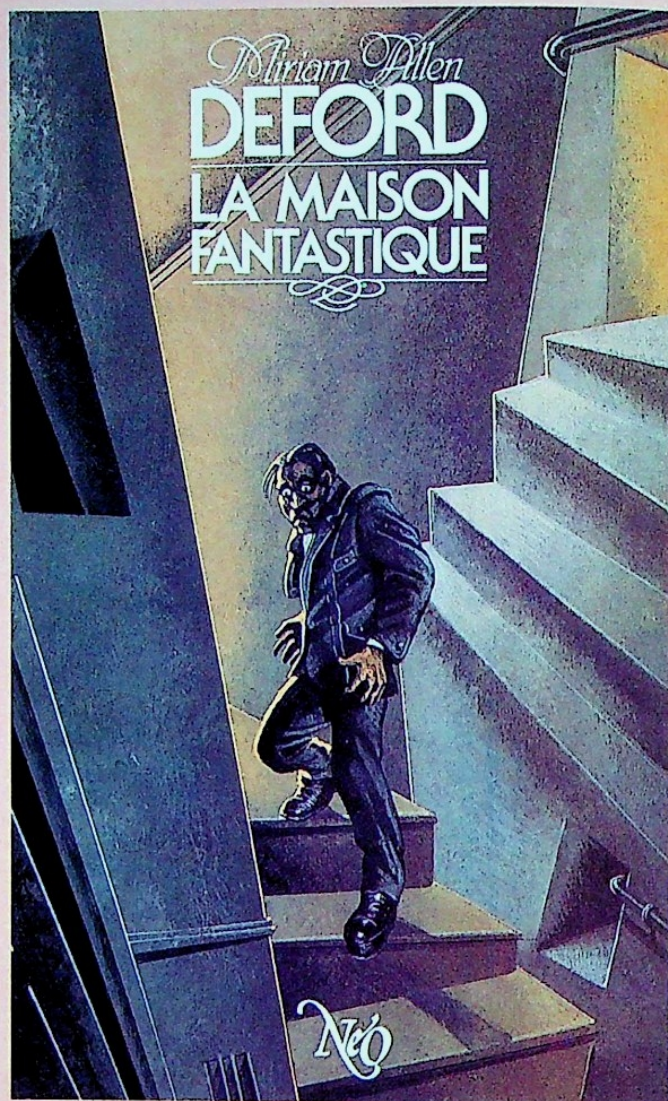
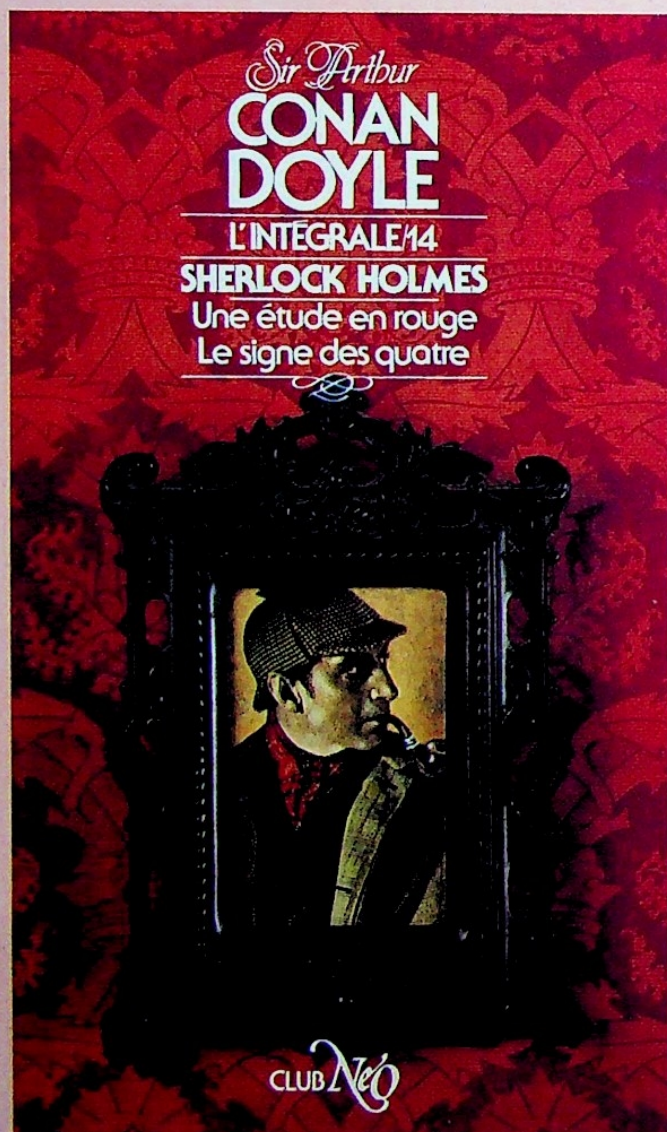
Le Bestiaire de Sherlock Holmes (Denoël) est plus un à-la-manière-de qu'un véritable pastiche : René Réouven (qui signe René Sussan ses textes

de SF) y avait déjà tâté, avec *Elémentaire, mon cher Watson*, publié en 82 dans la même série "Sueur froide" de chez Denoël. Ici, il base ses enquêtes sur des animaux mystérieux qui ne sont qu'évoqués dans le texte holmesien : le cormoran, le rat, la sangsue, et un "ver qui rend fou", pour lequel l'auteur trouve une solution assez drôle. Mais l'ensemble demeure quelque peu laborieux.

Nous n'aurons pas la prétention d'analyser les deux romans qui ouvrent la saga proprement dite. On sait que la première apparition de Sherlock, *Une étude en rouge*, fut achetée à l'auteur pour 25 livres. On sait aussi que ce n'est pas dans ses romans (tout au moins pour ce qui est de Sherlock) que Doyle est le meilleur ; la concision de la nouvelle va mieux au désincarné locataire, et cela se voit dans la construction des ouvrages plus longs, qui semblent toujours faits de deux parties bien distinctes, Doyle compensant la rigidité de l'enquête par un flash-back explicatif où il peut retrouver son goût pour l'exotisme... Quoi qu'il en soit, le convoi est lancé, qui comprendra six volumes en tout chez Néo : lorsque vous nous lirez, trois autres seront déjà sortis, ce qui indique qu'à peine ouverte, la porte est en passe de se refermer.

Bonne lecture !

Jean-Pierre Andrevon.



LA MAISON FANTASTIQUE

Miriam Allen Deford

Heureuse surprise que la parution de ce recueil de Miriam Deford dans cette collection qui nous avait habitués à une certaine routine dans la découverte ou la redécouverte de classiques du fantastique. Pourtant, chronologiquement, M.A. Deford n'est pas plus proche de nos années 80 que ne le sont Hodgson ou Jean Ray : ce qui ne l'empêche pas de développer dans ses récits une atmosphère infiniment plus moderne, dans ses décors comme dans son approche des thèmes. Elle est aussi l'un des trop rares auteurs féminins que l'on rencontre dans ce domaine particulier.

Treize récits se partagent ce recueil où l'auteur explore avec une aisance et un bonheur égaux la science fiction, le fantastique et l'humour noir. Au sein d'un foisonnement d'idées originales, on ne manquera pas de remarquer quelques curiosités dont "Les Racines du mal" où l'auteur donne la parole aux arbres, reléguant l'Homme au rang de créature extérieure et divine ayant pouvoir de vie et de mort sur la gent sylvestre. D'une écriture très simple, presque dépouillée, Miriam Deford nous fait pénétrer presque instantanément au cœur de l'univers personnel des personnages, univers qui glisse rapidement vers le dérapage final, qu'il soit réalité ou illusion. (Néo).

Charlotte Werhner.

UN FESTIN DE RATS

Berma

Qui eût cru qu'il était possible de battre la collection "Gore" sur son propre terrain ? C'est à présent chose faite avec la série "Maniac" publiée chez Patrick Sirey, sur laquelle nous reviendrons ultérieurement.

L'action du *Festin de rats* se déroule dans une paisible et très snob maison de retraite dont le directeur, qui aime décidément beaucoup l'argent, accélère le passage de vie à trépas de ses

pensionnaires pour la plus grande satisfaction des héritiers qui ne se montrent pas ingrats. Il reçoit malheureusement trop de demandes pour pouvoir les satisfaire sans éveiller de soupçons. Par miracle, une vieille dame charmante, pensionnaire de la maison aimant trop les animaux et très attachée aux rats ayant élu domicile dans les caves de la demeure voisine inhabité, se met un beau jour en tête de leur fournir de la viande "fraîche" et vivante en la personne des autres pensionnaires. Une aubaine que ne manquera pas de saisir notre directeur peu consciencieux qui en profitera pour donner libre

cours à ses penchants sadiques et mal-sains, espérant tout mettre en fin de compte sur le dos de la vieille dame. Résultat : un festival de tortures, de chairs flasques et suppurantes. Dom-mage que l'auteur n'ait aucune imagi-nation et encore moins de talent ! Une surprise, néanmoins, avec cette collection "Maniac" : le retour de Michel Gourdon à l'illustration de couverture. Chacun se souvient certainement de celles qu'il réalisait pour la défunte col-lection "Angoisse" du Fleuve Noir... (Patrick Siry éd.)

Claude Juszak

LA LUNE AFFAMÉE

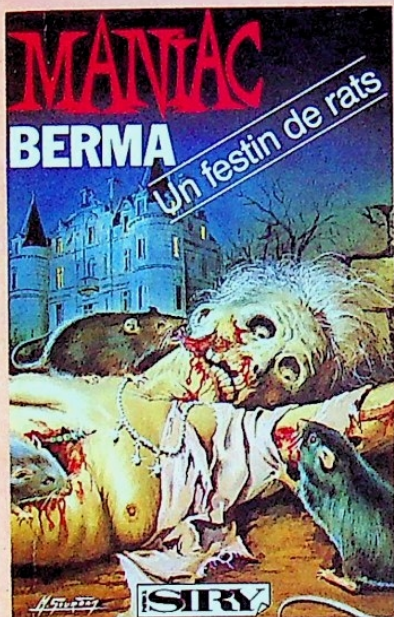
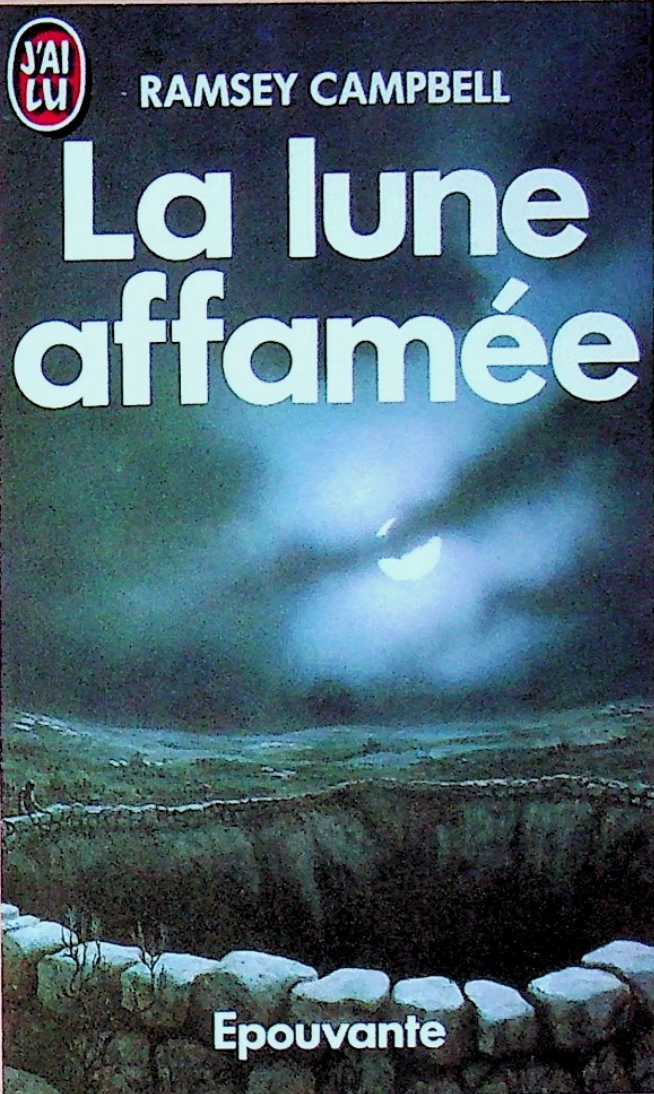
Ramsey Campbell

Dans une contrée encore sauvage et reculée de l'Angleterre, la petite ville de Moonwell célèbre chaque année, sous une forme florale et détournée, l'un des plus anciens cultes druidiques du pays. Les antiques peurs et croyances à l'origine de cette adoration de la lune ont été depuis bien longtemps oubliées par les habitants de Moonwell ; jusqu'au jour où arrivent Godwin Mann et ses disciples, un prédicateur illuminé, hé-raut de Dieu, à l'esprit aussi étroit que possible, flanqué de sa cohorte d'admi-rateurs fanatisés. En descendant dans le Puits de la Lune pour défier et défaire un démon de l'enfer, Godwin Mann ne va réussir qu'à éveiller une créature de cauchemar emprisonnée là par les dui-des de l'ère pré-chrétienne. Un long cauchemar commence alors pour Moonwell, envahie par une nuit éter-nelle et rayée de la carte du temps. Seuls une jeune institutrice têtue, un facteur marqué par la malchance et un journaliste incroyables devront lutter contre cette effroyable entité qui sème une mort pour le moins sanguinolente sur son passage.

Malgré un développement trop long de la première partie, *La Lune affamée* se révèle une excellente réussite au niveau fantastique : passé le cap des 200 pre-mières pages, le climat d'oppression et de peur est remarquablement accentué par la mentalité bornée et ignorante des habitants de la ville qui, aveuglés par leur foi en Godwin Mann, se transforment en bigots et grenouilles de béli-tier parfaitement insupportables.

Mais si les personnages demeurent stéréotypés et l'intrigue des plus bana-les, l'ensemble de ce récit déjà fertile en émotions est rehaussé par les appari-tions de molosses dévoreurs d'hom-mes (dont on ne sait trop s'ils sont trois ou un avec trois têtes comme Cerbère), d'un prêtre zombi à moitié dévoré par les carnassiers susmentonnés et d'un petit garçon qui n'est pas né, matériali-sation du fantasme maternel de l'un des personnages. (J'ai lu).

Xavier Perret.



188 CONTES A REGLER

Jacques Sternberg

Voilà un titre bien choisi pour cette réap-paration de Jacques Sternberg sur la scène littéraire. Et, à la lecture de ces 188 récits ultra-courts (certains ne font que quelques lignes), on comprend bien que l'auteur a nombre de comptes à régler — comme chacun d'entre nous — avec le monde, avec la vie. Avec l'esprit acerbe que l'on lui connaît, cette précision intransigeante dans le choix du vocabulaire qui fait de lui l'un des écrivains les plus habiles de sa génération, Jacques Sternberg assassine, en premier lieu, l'être humain, qu'il vomit parfois à gros bouillons en quel-ques phrases courtes empreintes d'un humour mi-figue mi-raisin qui, loin de faire éclater le lecteur de rire, instille en lui une moquerie sournoise et désap-probatrice envers sa propre race. Bon nombre des ces contes ont pour cadre ou pour thème la conquête de l'univers, c'est-à-dire l'esprit belliqueux de l'homme, sa soif insatiable de possé-der et d'étendre sa domination. Le lec-teur pourra être surpris par l'imagerie volontairement rétrograde que Stern-berg développe par rapport à l'explora-tion spatiale, préférant réemployer les pseudo-décors exotiques de l'âge d'or, avec leur cortège infini d'invaisem-blances et d'aberrations, mais il ne tar-dera pas à se rendre compte combien ils servent son propos, focalisant ainsi l'attention sur le message délivré au détriment de prescriptions trop origina-les risquant de distraire le lecteur de l'essentiel. (Denoël).

Xavier Perret.

DON HERNANDO... ET AUTRES HISTOIRES

Patrick Brunel

Dans la collection des "Nouvelles nou-velles", ce recueil de textes de Patrick Brunel est un petit florilège d'enchan-te-ments. Un ton vif, léger, sautillant, une bonne humeur qui transparaît dans la verve d'une prose ciselée apparemment sans effort et qui ne s'étiole pas malgré la gravité des sujets (un homme tatoué de tous des documents admi-nistratifs, un autre enceint de son meil-leur ami décédé. Le temps, la maladie, la guerre, l'amour, la mort sont des thé-mes que l'auteur aborde sous l'angle fantastique avec un enthousiasme et un plaisir des mots qu'il sait nous faire par-tager. Ajoutons que Patrick Brunel, comédien, adapte sur scène quelques uns des textes qu'il a écrits ici, et l'on comprendra pourquoi ces phrases, fai-tes pour être dites, sonnent si bien, dans des envolées qui donnent la mesure de son talent. C'est un livre que l'on a envie de prêter parce que sa musique a enchanté ou qu'on se sur-prend à lire par fragments pour son entourage, comme s'il fallait qu'ils fus-sent expressément répétés pour mieux charmer. Mais comme le dit Patrick Brunel à la fin de son introduction : "Toute parole requiert l'urgence d'un partage". (CCL Ed.).

Claude Ecken.

LA PLANETE SUR LA TABLE

Kim Stanley Robinson

C'est à un tour du monde artistique que nous convie Kim Stanley Robinson dans ce recueil de huit nouvelles qui ont (presque) toutes trait à l'art : quand on ne pille pas les richesses de Venise désormais engloutie, on exécute avec une habileté démoniaque de faux ta-bleaux en tenant compte des contribu-tions de la science à l'analyse des œuvres du passé, ou on apprend que les acteurs de demain jouent des rôles qu'ils ne connaissent pas d'avance, ne découvrant qu'à la dernière minute, sur scène, qu'ils vont mourir... peut-être réellement.

L'auteur du *Rivage oublié* continue de charmer avec son style sans fioriture, très poétique et riche d'une culture qui n'est pas seulement littéraire mais tou-che à tous les domaines de la vie. Plutôt que d'affronter de face de grands thé-mes de SF, Stanley Robinson préfère les examiner par le petit bout de la lor-gnette : récits plutôt intimistes, illumi-nés par une grande générosité : nou-velles qui s'attachent davantage à un personnage qu'au sujet du récit. Ce sont ces qualités qui font tout le charme de ce recueil où Kim Stanley Robinson s'impose également comme un excel-lent novelliste. (J'ai lu).

Claude Ecken.





VIDÉO-SHOW

par Daniel Scotto.

NOTRE
FAVORI :



E.T.

U.S.A. 1982. Interprétation : Dee Wallace, Henry Thomas, Peter Coyote, Drew Barrymore. Réalisation : Steven Spielberg. Durée : 1 h 55. Distribution : C.I.C. Vidéo.

SUJET : "Il est seul, il a peur, il est à trois millions d'années-lumière de chez lui. Oublié sur Terre par ses congénères, lors d'une mission d'étude botanique, E.T. l'Extra-Terrestre, affrontera la méchante curiosité des scientifiques et du F.B.I., et ne devra son salut qu'à une bande de gamins prêts à tout pour que le visiteur d'un autre monde regagne son foyer."

CRITIQUE : Salué par des commentaires dithyrambiques lors de sa sortie (voici déjà 6 ans !), E.T. fut adulé des foules... et des mar-

**E.T.
débarque dans
vos vidéo-clubs !**

A cette occasion, L'Écran Fantastique et C.I.C. Vidéo vous invitent à participer à notre grand concours dont les lauréats verront leur perspicacité récompensée par l'un de ces nombreux et fantastiques cadeaux :

Exclusif : 2 cassettes E.T.
des Sweat Shirts
des Tee Shirts
et des disques E.T. !

Il vous suffit, pour cela, de nous envoyer sur carte postale (uniquement) les bonnes réponses adressées à : Screenplay, Concours Vidéo, 121, rue La Fayette, 75010 Paris.

QUESTIONS :

- 1) Quelle fut la "vedette" du premier film de Steven Spielberg ?
- 2) Quel est le nom du créateur d'E.T. ?
- 3) Quel est le titre français de l'épisode que Spielberg réalisa pour le film *La 4^e dimension* ?
- 4) Quel est le nom de la maison de production de Spielberg ?
- 5) Dans quel grand festival E.T. fut-il présenté pour la première fois en Europe ?

Lauréats du précédent concours : Bunel Cyril (Beauchamp), Charton Lucile (La Celle St-Cloud), Plumet Bruno (Vauréal Cergy), Renault Christophe (Le Pré St Gervais) et Toudic J.F. (La Chapelle Serval).



chands de kleenex ! Pourtant, à l'époque, la production et la réalisation de ce qui deviendrait le plus gros succès cinématographique de tous les temps paraissaient fort suspectes aux yeux des fabricants de pellicules en tout genre, peu sensibles aux bons sentiments. Film marginal devenu commercial, E.T. donne envie à n'importe lequel d'entre nous de se racheter une bonne conscience ! Hélas, sitôt la projection achevée, la dure réalité s'impose. Notre monde, si horrible soit-il, est tou-

jours là. E.T. n'est qu'un rêve. Celui d'un adulte demeuré enfant. Un rêve qui prône la tolérance et l'amour, via ce petit être venu d'ailleurs. La parabole religieuse semble évidente. E.T. apporte la bonne parole, d'un regard, d'un mot, d'un geste. Pourchassé lui-aussi par les autorités "compétentes" soucieuses d'éliminer le moindre grain de sable de leur machine corruptrice, il ne pourra retourner chez les siens que par l'efficacité de sentiments aussi nobles que le dévouement, le sa-

crifice, le renoncement. Au-delà de son propos, E.T. demeure cependant la comédie familiale par excellence, et Steven Spielberg utilise les bonnes vieilles recettes d'antan pour mener à bien son entreprise, mêlant habilement le rire aux larmes. Exempt de toute mièvrerie malgré son sujet, élevant la naïveté au rang de dogme, E.T. séduira à nouveau, et plus que jamais, ceux pour qui le cœur est la plus noble des valeurs. Un chef-d'œuvre à voir et à revoir.

VIDÉO SHOW

STEPFATHER

(The Stepfather). U.S.A. 1987. Interprétation : Terry O'Quinn, Jill Schoelen, Shelley Black. Réalisation : Joseph Ruben. Durée : 1 h 35. Distribution : UGC Vidéo.

SUJET : "Qui est Jerry Blake ? C'est bien la question que se pose Stéphanie lorsque sa mère se remarie avec cet homme un peu trop tranquille surgi de nulle part. Quel lourd secret recèle son mystérieux passé ? Son comportement éveille des soupçons chez la jeune fille. Mais le danger rôde..."

CRITIQUE : Mené de main de maître par Joseph Ruben (*Lâche-moi les baskets*, *Dreamscape*), *Stepfather* est un thriller d'épouvante dont le suspense va grandissant jusqu'au cauchemar final. Jerry Blake est un usurpateur, et jamais la narration ne précise vraiment l'identité de cet inquié-

TUER N'EST PAS JOUER

(Living Daylights). U.S.A. 1987. Interprétation : Timothy Dalton, Maryam d'Abo, Jeroen Krabbé, Joe Don Baker. Réalisation : John Glen. Durée : 2 h 10. Distribution : Warner.

SUJET : "James Bond est de retour ! Noirs complots, mercenaires sans pitié, espions venus de l'Est, faux assassinats, rebelles afghans, marchands d'armes et trafiquants de drogue, constituent, comme à l'habitude, le quotidien du flegmatique héros créé par Ian Fleming..."

CRITIQUE : Timothy Dalton endosse le rôle célèbre qui, jusqu'alors, avait été confié à Sean Connery, puis à Roger Moore. Ce dernier, fatigué et désireux de prendre quelque repos après une carrière cinématographique bien remplie, passe le flambeau à ce jeune acteur britannique, qui, avouons-le, possède toutes les qualités pour devenir l'authentique James Bond. Nouvelle image rime avec dépoussiérage, et les producteurs et le metteur en scène se sont efforcés de dynamiser les mésaventures de l'agent secret. Certains irréductibles cinéphiles critiqueront l'absence des *James Bond Girls* ou des innombrables gadgets qui, de l'Aston Martin et son siège éjectable à la montre explosive, métamorphosaient ce cher James en Superman. Eh oui, Bond est un humain, avec ses doutes, ses interrogations, ses faiblesses !

Il n'a pas la sadique et implacable détermination de Sean Connery, ni la prestance victorienne de Roger Moore, mais une chose est sûre : il gagne toujours ! La mise en scène de John Glen, vigoureuse et sobre à la fois, réserve bien des surprises aux amateurs d'émotions fortes. Evasions spectaculaires, cascades époustouflantes (pour la plupart confiées à Rémy Julienne) font de ce *Tuer n'est pas jouer* un grand spectacle dont l'intérêt ne faiblit jamais. Le récit, plus traditionnel (pas de savants fous, de criminels mégalo-manes, mais un complot destiné à saboter les relations Est-Ouest sur fond de trafic d'armes) n'en demeure pas moins doté de tous les ingrédients nécessaires au film d'espionnage. Copie et duplication moyennes.

LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE

(Spaceballs). U.S.A. 1987. Interprétation : Mel Brooks, John Candy, Rick Moranis. Réalisation : Mel Brooks. Durée : 1 h 44. Distribution : CBS/Fox Vidéo.

SUJET : "Dans l'espace infini, les Spaceballs convoient l'air frais de la planète Druidia. Sous les ordres du terrible Casque Noir, ils captureront la Princesse Druidish Vespa le jour de ses noces avec le Prince Valium, pour obtenir du père de celle-ci une rançon hors du commun. Mais Yop Solo, accompagné de son fidèle homme-chien Burk, délivrera la princesse avec la bénédiction du sage Yoghurt, détenteur d'un terrible pouvoir : la Stuce."

CRITIQUE : Mel Brooks se lance dans la parodie des films de science-fiction, avec un budget colossal et une importante équipe pour réaliser les nombreux effets spéciaux. Malgré l'importance de la campagne publicitaire, le film fut un échec aussi bien aux U.S.A. qu'en France. Pourquoi ? Il semblerait que le public n'ait pas suivi Mel Brooks dans cette satire souvent maladroite de la saga *Star Wars*. De plus, ne bénéficiant plus de la participation d'amis de toujours comme Gene Wilder, Madeline Kahn et Dom de Luise (qui prête toutefois sa voix à l'infâme Pizza, dans la version originale),

Mel Brooks s'entoure de bons acteurs certes, mais suffisamment peu internationaux pour provoquer, dans notre pays, l'enthousiasme. Il semble certain que ni John Candy, ni Rick Moranis ne rallièrent les suffrages du public. En vérité, il y a beaucoup de choses insupportables dans *Spaceballs*. La comédie, construite sur une trame proche de *Star Wars*, ne peut parodier ce qui est déjà parodié dans l'original : ainsi, Dot Matrix, le robot-femelle de service au concept bien peu séduisant ne peut caricaturer R2D2, déjà drôle dans ses mimiques et ses relations "humaines" avec les autres protagonistes. Quant à John Candy, peu à l'aise dans un rôle ingrat, il ne provoque pas le moindre rire. Ne subsistent que quelques gags bienvenus (l'Alien chantant et dansant, le film dans le film, les hors-champs volontaires, le clin d'œil à *La Planète des singes*), et la géniale double interprétation de Mel Brooks. Tour à tour Président des Spaceballs et sage Yoghurt, Mel Brooks "porte" le film à bout de bras. Il faut donc redécouvrir *Spaceballs* en vidéo, car cette production n'en constitue pas moins un excellent spectacle.



tant personnage. Bon père, bon mari, il le demeure un certain temps. Et lorsque la famille semble se désunir, il s'en débarrasse à coup de couteau et de hache, puis changeant habilement son apparence physique, s'invente une nouvelle vie et fonde une nouvelle famille.

Cette machiavélique histoire de folie ne serait réellement crédible sans l'incroyable composition dramatique de Terry O'Quinn, tout à tour menaçant et paternel, faisant passer dans ses gestes, ses regards, les tourments douloureux de la confusion mentale qui font de lui un tueur psychopathe. L'atmosphère lourde, angoissante, la mise en scène brillante, l'interprétation convaincante justifient l'attribution du Grand Prix de la Critique du Festival du Film Policier de Cognac 1988 décerné à ce film. Copie et duplication excellentes.



LA MAISON ASSASSINÉE

France 1987. Interprétation : Patrick Bruel, Christian Barbier, Jean-Pierre Sentier, Martine Sarcey, Maria Meriko, Claude Evrard. Réalisation : Georges Lautner. Durée : 1 h 50. Distribution : GCR.

SUJET : "Par une nuit de la Saint-Michel, une famille entière est assassinée dans un mas isolé du midi de la France. Seul rescapé de l'holocauste, un bébé sera envoyé à l'orphelinat. Vingt ans plus tard, devenu un jeune homme, il revient au village, mais se heurte à l'hostilité de ses habitants. Envers

et contre tous, il élucidera le mystère de la maison assassinée...

CRITIQUE : Délaissant le polar et la comédie, Georges Lautner se tourne vers le drame rural, inspiré d'un roman de Pierre Magnan, respectant la grande tradition de nos contes d'antan. Authentique film fantastique (même si cette dénomination ne plaît guère au metteur en scène), *La Maison Assassinée* est une sinistre histoire de vengeance sur laquelle planent

les ombres de la superstition et de la magie noire. Séraphin Monge (excellent Patrick Bruel) revient donc au village à l'âge de vingt ans, pour récupérer le mas familial, sans savoir que ses parents y sont morts égorés. Il découvrira la vérité de la bouche d'un cantonnier, puis d'un témoin. Mais plus les langues se délient, plus les morts violentes s'accumulent.

Une terrible malédiction semble poursuivre Séraphin, tandis que Zorme, le sorcier craint de tous, le

met en garde, et lui dit de fuir. Lueurs bleuâtres, éclairs fulgurants et brumes nocturnes ne sont pas le lot quotidien du cinéma français. Paradoxalement, en s'ancrant à la tradition du roman noir, Lautner choisit pour l'illustrer une mise en images qui n'est pas sans rappeler les meilleures œuvres de la Hammer Film. S'entourant de comédiens prestigieux, quoique hélas trop rares sur nos grands écrans, il dirige ce récit de terreur avec une rigueur et une maîtrise qui semblaient parfois

lui faire défaut. C'est avec un intérêt croissant que l'on suit les tragiques aventures de Séraphin Monge. Rien dans cette ambitieuse production ne s'avère laissé au hasard. Du scénario à la musique, des dialogues incisifs aux maquillages spéciaux, le souci de la perfection est omniprésent.

Grande réussite du cinéma français, *La Maison assassinée* passionnera les amateurs d'énigmes au climat lourd et oppressant. Copie et duplication bonnes.

LES INEDITS

LES DENTS DE LA MORT

(*Dark Age*). Australie 1987. **Interprétation :** John Jarratt, Nikki Coghill, Max Phipps, Burnam Burnam, Gulpilil. **Réalisation :** Arch Nicholson. **Durée :** 1 h 28. **Distribution :** Nelson.

SUJET : "Un énorme crocodile surgi du fond des âges tue à grands coups de mâchoires les humains qui l'approchent. Une chasse exterminatrice est organisée par les autorités. Mais les aborigènes s'opposent à cette tuerie, car le crocodile, surnommé Numunwari, est le gardien de la mémoire du peuple. Un jeune zoologiste s'efforcera de sauver l'animal..."

CRITIQUE : Efficace en diable, *Dark Age* nous entraîne dans de palpitantes aventures dans le bush australien. Même si le titre français se veut être un clin d'œil aux *Dents de la mer* de Spielberg, le crocodile du film ne se voit pas investi d'une représentation maléfique tout comme Bruce le requin. Numunwari, le crocodile géant, est une divinité païenne que les aborigènes respectent et honorent. Il ne demande qu'une chose : qu'on le laisse tranquille dans son marécage.

Or, en raison de crues exceptionnelles, le crocodile quitte son repaire et s'égare dans une réserve nationale de crocodiles, cependant infestée de chasseurs. Et celui qui tente de le piéger finit ses jours dans l'estomac de la grosse bête. Sérieux et humoristique à la fois, le film d'Arch Nicholson mêle adroitement aventures, suspense, et étude sociologique.

Le zoologiste se heurte à la bêtise et à la méchanceté des braconniers (qui ont tous des mines patibulaires !) puis à l'incompréhension de ses supérieurs. Il faut détruire cet encombrant bétail, mais les aborigènes refusent, et le protègent. Le vieux chef de la tribu, malicieux, proposera de "kidnapper" Numunwari, le soustrayant ainsi à la justice aveugle des hommes, afin de le remettre dans son marais natal. Cela ne se fera

pas sans difficultés, et le vieux chef paiera de sa vie la sauvegarde de son dieu, reproduisant un cycle sacrificiel respecté depuis l'aube de l'humanité.

Si *Dark Age*, n'est pas un chef-d'œuvre, il n'en possède pas moins d'indéniables qualités qui le rendent passionnant. Copie et duplication bonnes.

THE LEGEND OF WOLF LODGE

Canada 1987. **Interprétation :** Art Hindle, Olivia d'Abo, Lee Montgomery, Susan Anspach. **Réalisation :** Graeme Campbell. **Durée :** 1 h 25.

SUJET : "Lorsque la nuit tombe sur les grands espaces canadiens, on entend parfois des cris et des râles de douleur. Que se passe-t-il réellement à Wolf Lodge, sinistre propriété perdue dans la montagne ? Quel horrible sort attend Wade, un jeune homme bien naïf engagé à la propriété pour faire de menus travaux ?"



CRITIQUE : La terrible aventure à laquelle nous convie Graeme Campbell n'est pas sans évoquer les murder-stories en vogue dans les années cinquante. Le sort s'acharne injustement sur les innocents, et Wade, jeune guitariste

bohème accompagné de son chien Jackson, ferait une victime idéale. Rosalind, propriétaire de Wolf Lodge l'a bien compris, et à l'aide de Dirk, son infâme mari, elle tente une escroquerie aux assurances comme on en lit dans les journaux à scandales. Elle se livre à une infecte comédie devant Wade, lui faisant croire que Dirk la bat chaque nuit, puis tout en le séduisant, lui propose d'éliminer celui-ci dans un meurtre déguisé en accident.

Wade refuse, mais Liette, occasionnelle petite amie serveuse dans un bar, l'incite à le faire, "pour les 500 000 dollars".

Wade ne reculera plus lorsqu'il découvrira son chien écrasé par Dirk. Il ne sait pas que la mort l'attend, jouet d'une horrible machination. Mais les crimes ne sont jamais parfaits.

Le jeune homme, déchiqueté dans une explosion, restera vivant alors que Dirk endossait son identité. Le film s'achève alors dans une hécatombe d'une incroyable violence, lyrique et désespérée. *The Legend of Wolf Lodge* fait partie de ces petits chefs-d'œuvre magistralement réalisés, où chaque plan, chaque dialogue, chaque effet, participent à la progression d'un étouffant cauchemar, tandis qu'une musique narquoise et amère intensifie le drame des dernières et éprouvantes scènes. L'interprétation de bonne qualité (remarquable Susan Anspach) renforce efficacement cette histoire d'amour, d'argent et de mort. Copie et duplication bonnes.

CINQ FOIS LA MORT

(*Devil Time Five*). U.S.A. 1973. **Interprétation :** Sorrell Brooke, Gene Evans, Taylor Lacher. **Réalisation :** Sean Mc Gregor. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** Delta Vidéo.

SUJET : "Dans une villa isolée des plaines enneigées du Grand Nord, cinq enfants échappés d'un asile psychiatrique assassinent les adultes qui y résident, avec un goût immodéré pour le sadisme.

Leur forfait perpétré, les enfants iront tuer ailleurs..."

CRITIQUE : *Devil Time Five* appartient aux petits films d'horreur américains des années 70, que la vidéo nous permet de découvrir. Alors que la tonalité générale relève parfois de l'amateurisme, les crimes procèdent du "coup de génie", plus particulièrement le premier, où les adorables bambins s'acharnent sur le prêtre qui les poursuit avec divers objets contondants, le tout soutenu par une bande-son hallucinante, un minutage excessif accentuant l'acte odieux, et un virage de l'image dans des couleurs froides du plus bel effet. Le film engendre alors une ambiance malsaine, irritante et nauséuse à souhait. Le but est atteint, l'horreur est là, le specta-



teur demeure tétanisé d'effroi, malgré l'indigence d'un doublage exécrable.

Certains détestent ce genre de perversions horribles, d'autres adoreront suivre les mésaventures de ces stakhanovistes en culottes courtes du meurtre inutile et gratuit. Copie et dupli médiocres.

VIDÉO-SHOW

FRAYEURS

(Fair Game). U.S.A. 1987. Interprétation : Kerry March, Kim Trengove, Marie O' Laughlin. Réalisation : Christopher Fitchett. Durée : 1 h 30. Distribution : Delta Vidéo.

SUJET : "Trois étudiantes décident de passer un week-end hivernal au bord de la mer, dans une station balnéaire déserte. Mais quatre voyous en mal d'excitation les traquent à travers la campagne. Parvenant à semer les importuns, les trois complices s'apprennent à passer les quelques jours de vacances devant un bon feu de cheminée. Hélas, les voyous sont là. Commence un jeu dangereux... jusqu'à la mort."

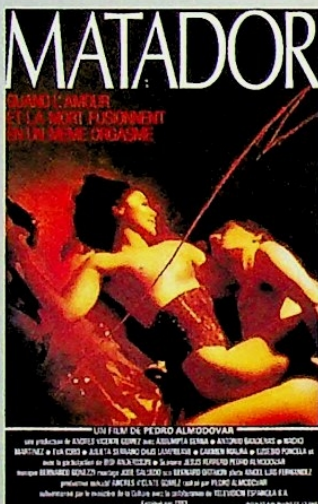
CRITIQUE : Baptisé *Frayeurs* par le distributeur vidéo, ce nanar de troisième zone n'offre aucun lien de parenté avec le film homonyme de Lucio Fulci. Ceci étant précisé, *Frayeurs* s'avère être un sympathique thriller à regarder les jours où notre chère télévision propose, comme à l'accoutumée, de lénifiants jeux culturels ou d'insipides téléfilms achetés au rabais. Si le récit conventionnel et sans surprise, s'égare un peu sur les sentiers d'une escroquerie peu spectaculaire (la quatrième héroïne est une voleuse en cavale), l'ambiance s'avère mystérieuse à souhait. Malheureusement, la mise en scène ne suit pas, faute de moyens, et de temps. Que dire de cette scène de poursuite, censée se passer la nuit, tournée de jour, et non étalonnée ? Que penser de cette bande-son décalée, puis ralentie, qui mêle allègrement les dialogues français à la version anglaise (la faute en incombe au distributeur vidéo) ? De plus, doit-on reconnaître d'autres qualités que celles de la bon-

ne volonté du metteur en scène, sous prétexte que le film semble volontairement bénéficier d'images sales et d'éclairages douteux ? Rien de bien neuf sous le soleil terni du thriller. Copie et duplication médiocres.

MATADOR

Espagne 1987. Interprétation : Assumpta Serna, Antonio Banderas, Nacho Martínez, Bibi Andersen. Réalisation : Pedro Almodóvar. Durée : 1 h 42. Distribution : Antares.

SUJET : "Des crimes odieux sont perpétrés à Madrid. Des jeunes femmes disparaissent, des hommes sont mis à mort comme des taureaux. Un jeune homme, Angel, traumatisé par une éducation religieuse castratrice et des désirs sexuels inassouvis, s'accuse des meurtres. Mais est-ce bien lui l'assassin ?"



CRITIQUE : Révélé en France par *La Loi du désir* (dont l'affiche originale fut censurée), Pedro Almodóvar fait partie de la nouvelle génération de cinéastes espagnols (avec Bigas Luna) qui, tout en étant les dignes héritiers de Buñuel, Dali et Goya, partiquent un cinéma lyrique, outrancier, fruit d'un enthousiasme, d'une passion de l'image effrénés. *Matador* est un flamboyant récit où l'amour ne se dissocie pas de la mort, et d'un certain érotisme morbide. Après une ouverture d'une incroyable violence esthétique (Argento ferait figure d'enfant de chœur), Almodóvar nous entraîne dans les méandres d'une histoire sulfureuse, où l'horreur et le fantastique ne sont que les supports d'une vision souvent pessimiste de notre monde. Angel, le héros du film, étudie l'art tauromachique, bien que ne supportant pas la vue du sang, et s'accusera des meurtres les plus ignobles pour effectuer le passage du monde de l'enfance à l'âge adulte. Etouffé par une mère

bigote, impressionné par l'image religieuse omniprésente, son comportement se double d'un don de "voyance". Les personnages qui l'entourent, du commissaire de police aux tendances homosexuelles à l'avocate qui assassine ses amants d'un coup d'épingle à cheveux dans le cou, de l'ancien torero assoiffé de sang à la juvénile call-girl qui joue à la femme fatale, demeurent des pan-

FAIR GAME

Australie 1987. Interprétation : Cassandra Delaney, Peter Ford, David Sandford, Garry Who. Réalisation : Mario Andreacchio. Durée : 1 h 30. Distribution : CBS/Fox.

SUJET : "Jessica occupe seule la grande maison de bois isolée dans une réserve de kangourous, en l'absence de son compagnon. Mais des chasseurs font irruption sur le territoire, et, malgré les interdictions, massacrent les animaux sauteurs. Non contents de tuer les pauvres bêtes, ils s'attaquent à Jessica. Une lutte à mort s'ensuit..."

CRITIQUE : Sur un canevas bien conventionnel, où les actes de vengeance conduisent peu à peu à une inéluctable folie meurtrière, Mario Andreacchio a réalisé un film nerveux, sans longueurs, avec suffisamment de scènes spectaculaires pour effacer l'incongruité du propos. Mêlant survival, l'action et suspense, le réalisateur tire le spectateur de l'ennui qui le gagnerait peu à peu s'il ne suscitait une curiosité grandissante quant aux moyens utilisés par les adversaires pour se détruire un peu plus les uns les autres. En outre, l'actrice principale n'hésite pas à montrer ses formes généreuses pour intensifier le drame qui se noue. Si certaines ficelles scénaristiques paraissent peu vraisemblables, elles ne ralentissent pas l'action, bien au contraire, et le final, très rythmé, satisfait les amateurs de bonnes séries B. Copie et duplication bonnes.

FAIR GAME

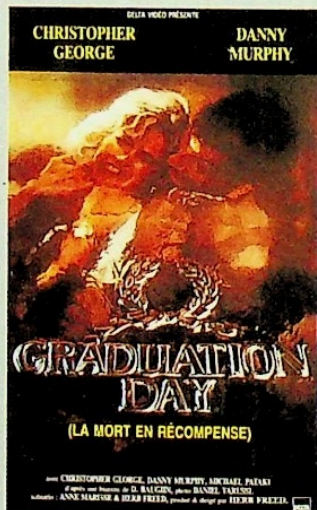


tins dont le destin tracé par une main invisible les précipite vers l'Enfer. Vision iconoclaste et talentueuse d'un monde nourri de perversions, véritable joyau artistique et technique, *Matador* sublime le giallo italien, et Almodóvar donne des leçons de mise en scène et de direction d'acteurs aux "Maîtres" transalpins du genre. Copie et duplication bonnes.

LA MORT EN RECOMPENSE

(Graduation Day). U.S.A. 1987. Interprétation : Christopher George, Danny Murphy, Michael Pataki. Réalisation : Herb Freed. Durée : 1 h 33. Distribution : Delta.

SUJET : "Lors de compétitions universitaires, une jeune championne de course meurt en plein effort, victime d'une crise cardiaque. Dès ce tragique incident, une main mystérieuse et vengeresse s'acharnera sur ses coéquipiers, et sur l'entraîneur de l'équipe sportive."



CRITIQUE : Les psychokillers se suivent et se ressemblent. Sur une idée usée jusqu'à la corde, Herb Freed réussit à insuffler à ce petit film destiné aux drive-ins suffisamment d'intérêt pour que l'ensemble se regarde d'un œil certes distrait mais sans ennui.

Or donc, quelqu'un tue, et les soupçons de la police se porteront sur le malheureux entraîneur reconverti dans l'ébénisterie, qu'un inspecteur peu scrupuleux abattra sans sommations. La sœur de la victime, engagée dans la marine (ou dans l'aviation), découvrira quant à elle l'identité de l'assassin, à la suite d'une course-poursuite haletante, dont l'inévitable conclusion se pare de belles couleurs macabres. Des meurtres soft dans leur représentation graphique, mais violents, une interprétation honnête, un montage efficace confèrent à cette petite production le punch nécessaire pour ne pas mourir d'ennui. Copie et duplication moyennes.



5^e FESTIVAL DU SUPER 8 FANTASTIQUE

Une ambiance bruyante

Le premier octobre dernier, de 12h30 à 20h30, s'est tenu le 5^e Festival du Super 8, organisé au Théâtre Marigny des Champs Élysées. Ce haut lieu théâtral devait être rapidement envahi par un public hétéroclite et bruyant, transformant la salle en une succursale miniaturisée du Parc des Princes! Cris, hurlements, vociférations non-stop 8h durant eurent de quoi décourager les plus vaillants, et pourtant, aucun des 1 200 spectateurs présents ne désertèrent les rangs, les participants, semblaient-ils prenant à cœur ce Festival, qui connut des jours meilleurs. En effet, la patience des spectateurs et celle du Jury (composé notamment d'Amélie Chevalier, Moebius, Jean-Pierre Dionnet, Francis Leroy) fut mise à rude épreuve par un programme qui, à une exception près, ne comportait aucune œuvre mémorable.

Une sélection médiocre

Le plus grave défaut du cinéma actuel, à savoir l'absence de rythme et le manque d'imagination, furent ici les constantes du programme. Au lieu d'exploiter les possibilités du Super-8, les cinéastes en herbe semblent s'être acharnés à singer le cinéma "professionnel". Ainsi, nous eûmes droit à de mini-films d'une durée exaspérante (17 à 30 mn), reproduisant les clichés de l'épouvante et du gore (psycho-killers, etc.). Abondance d'effets sanglants, complaisances d'ordre scatologique : on ne saurait prétendre que l'image du cinéma fantastique soit sortie grandie par cette expérience. Par charité, nous ne nous attarderons que sur les films primés, les seuls méritant d'être découverts. Le Grand Prix (qui ne fit ni l'unanimité des spectateurs ni celle du Jury) récompensa le *Preneur d'âme* de Philippe Lumkoski, où un livre, style Néronomicon, provoque l'affrontement de deux personnages pour sa possession. Image très stylisée (bien que desservie par la projection) mais propos interminables (17 mn), auxquels nous préférons très largement ceux de *Création* (Prix de la mise en scène et du public), de D. Lezau, mettant en scène une... tomate (en pâte à modeler, animée image par image), qui découvre notre univers via un appareillage (une superbe séquence nous la montre évoluer dans les airs chevauchant une bougie allumée utilisée à la façon d'un tapis volant), s'attache à la jeune locataire des lieux, et sera bouleversée par la mort cruelle de



Les lauréats du concours de maquillage...

celle-ci. Réduit à 7 mn, *Création* (d'une durée de 32 mn) aurait constitué une belle réussite. Sa fin, excellente, lui valut des applaudissements de la salle, de même qu'*Handicapman II*, parodiant avec efficacité les dernières productions Cannon (*Handicapman*, succédané maladroit de *Superman*, s'attaque à Tchernoman, l'homme atomique puisant son énergie grâce à une prise électrique). Plus intéressant nous apparut *Mad*, de Jean Didier Carré, qui fit l'ouverture du festival et obtint le Prix Spécial du Jury. Peu de fantastique, mais une chorégraphie très amusante sur le célèbre "Bad" de Michael Jackson. *Circus* de Jean-Christophe Spadaccini bénéficiait des charmes incontestables d'Amélie Chevalier et du talent de son auteur, desservi par un scénario médiocre (un psychopathe en vadrouille), qui ne l'empêcha pas de remporter le prix du meilleur scénario précisément! Enfin, *Karl*, de 5 jeunes réalisateurs, où la fabrication d'un androïde suscite la jalousie du gouverneme-nt et entraîne la destruction de la machine-humaine. Ses réminiscences à *Blade Runner*, *Android* et *Robocop* ne l'empêchèrent nullement de recueillir le Prix des effets spéciaux. Une mention particulière à l'interprétation de l'androïde, à l'automatisme gestuel parfait. Le Festival se termina avec la projection de *Guts IV* de Gabor Rassov et *Lucio Mad*, d'ordinaire mieux inspirés, et qui ne suscita que la colère des spectateurs.

Le concours de maquillage

Contre toute attente, le point fort du Festival fut, à mi parcours, la présenta-

tion d'un surprenant concours de maquillage. Certes, ce concours n'atteint pas en qualité celui du Festival d'Avignon, ne serait-ce que par le nombre plus réduit des candidats. Mais la douzaine de participants déploya des efforts assez considérables. A retenir, une nouvelle famille de Cénobites réellement impressionnants et un *Robocop* plus vrai que nature, sans oublier un "monstre à 9 têtes" ingénieux. Il est dommage que toutes ces créatures habilement réalisées ne se soient pas retrouvées à l'écran!

La section 16 mm

En alternance avec les films Super-8 furent projetés 4 courts métrages en 16 mm, d'un niveau légèrement supérieur. *Should Children Play with E.T.?* d'Yves Lavandier constitua la seule bonne surprise de cette cuvée 88. Un petit garçon partageant sa chambre avec une poupée d'E.T. grandeur nature est terrorisé la nuit venue : en effet,

la marionnette s'anime et tente de l'étrangler! Un solide suspense, de bons effets spéciaux, un cadrage impeccable valurent à l'œuvre d'être... éliminée du palmarès. A juste titre, réflexion faite, car sa réalisation (aux USA) relève d'un professionnalisme qui n'avait pas cours dans une manifestation réservée aux travaux amateurs. C'est donc, à la place, *Mongolitos*, de Stéphane Ambiel, qui fut récompensé. D'un total mauvais goût (*Street Trash* est un chef-d'œuvre de délicatesse à côté!), se déroulant dans les sous-sols d'un restaurant où chacun s'adonne à ses pires fantasmes, *Mongolitos* s'avère néanmoins efficace dans son genre.

Quel avenir pour le Festival ?

Au terme de ce marathon, l'on pourrait s'interroger sur l'utilité de sa reconduction. Certes, le public a été déçu (une poignée d'œuvres furent applaudies, dont *Handicapman II*, davantage pour son aspect éminemment sympathique que pour ses qualités réelles), certes une partie de celui-ci (minoritaire au demeurant) s'est comportée stupidement, malgré les recommandations des organisateurs. On a même parfois frôlé l'émeute, (une mémorable bataille rangée de boulettes de papier et de boîtes de coca précéda la proclamation du palmarès). Il n'en est pas moins vrai que cette manifestation est, à notre connaissance, unique en son genre. Une initiative dont il convient de féliciter le responsable, Jean-Pierre Putters, dont le stoïcisme et l'humour furent appréciables en la circonstance, tout en lui conseillant de veiller à ce que la raison d'être du Festival, c'est-à-dire la défense d'un genre (le Super-8 Fantastique) puisse être maintenue grâce à une sélection plus rigoureuse.

Alain Schlockoff.



Une nouvelle apparition d'E.T...

COURRIER

« Il est 12h15, je rentre à l'instant chez moi. Sur la table, le nouvel *Ecran Fantastique* vient d'arriver, tout frais. Forcé est de reconnaître que je n'ai pas beaucoup envie de le lire : depuis un certain temps (5 ou 6 mois), ma revue préférée était tombée à un niveau de totale nullité. Textes et articles devenaient de plus en plus médiocres, les photos étaient mal choisies... Mais là! O surprise, joie! L'ancienne rédaction est revenue avec un "spécial previews" efficace et fleurant bon le retour aux sources.

Plus de dix ans de travail étaient en train d'être sabotés, mais là, c'est re-

parti! On se croirait à la glorieuse époque 80-84 où le magazine ne tirait pas encore ses 70.000 exemplaires : certes, le prix a augmenté, mais pour avoir de la qualité, il vaut mieux payer un peu plus qu'acheter des revues médiocres. Tout ceci est quand même formidable, tellement d'ailleurs que je compte renouveler mon abonnement. Alors, bon courage, et donnez-nous un numéro 100 digne de ce nom (ou plutôt, de ce chiffre!) ».

Eric Dulle, 59210 Couderque-Brauche.

"Je me suis aperçu que la rédaction de

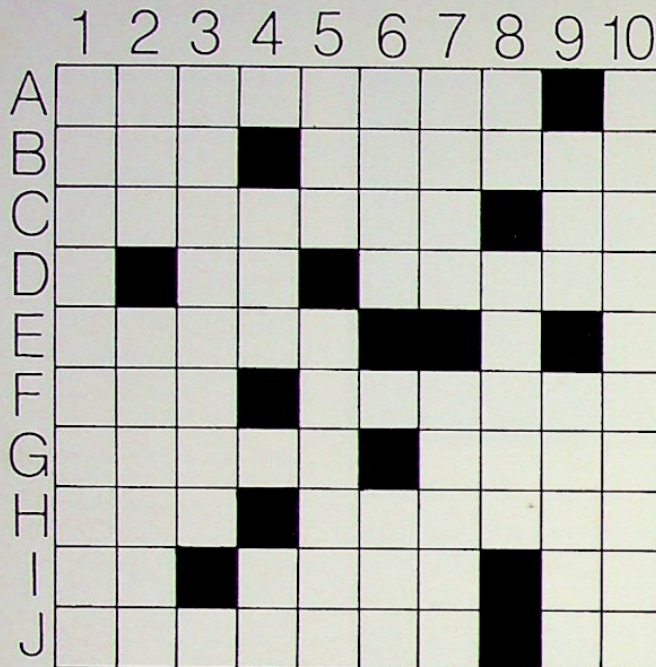
l'*Ecran Fantastique* avait de nouveau changé : ou plutôt qu'elle était revenue à sa forme première. Eh bien, je dis "oui!". Depuis un semestre, votre publication (ou plutôt celle de votre remplaçant) était l'une des plus mauvaises proposées sur le marché. En effet, je lis les autres publications de vos concurrents ou collègues, et force m'était malheureusement de constater qu'ils vous étaient supérieurs à tous les niveaux. Comprenez donc ma joie en voyant que la rédaction était redevenue la même, comme aux plus beaux jours de l'*Ecran Fantastique*. Parce que, franchement, ce que je recevais ces der-

niers mois ne ressemblait en rien à ce que je lisais avant. Et je ne lisais presque plus rien dans cet ersatz d'*Ecran Fantastique*. Heureusement, et je m'en réjouis, tout est rentré dans l'ordre et c'est toujours avec impatience que j'attends vos envois! Voilà ce que je tenais à vous dire. Je viens de feuilleter votre n° 96, et déjà je peux vous affirmer que la rentrée est bonne. L'*Ecran Fantastique* est redevenu égal à lui-même. Son nouveau look lui va bien. Le magazine a même rajeuni. Je vous en félicite, et ne peux que lui souhaiter longue vie ».

Eric Joly, 94320 Thiais.

BLOC NOTES

Mots croisés n° 53



HORizontalement

A. Vedette des *Dents de la Mer* 1 et 2 prénommé Roy.
 B. Peut être blanche au sens propre comme au sens figuré. Ville du Texas.
 C. Prénommé Christophe, héros de *Highlander*. Ile ou note de musique.
 D. Moitié. Prénom de Kinski senior.
 E. Personnage célèbre de Dostoïewsky souvent porté à l'écran.

F. Sert à fabriquer la toile. Bela Lugosi en incarna un dans *Le Loup-Garou* (1941).
 G. Peter Weir mit en scène la dernière. Organisme politique international.
 H. Lettres de Lesbos. Paquebot.
 I. Initiales du réalisateur de *Superman* 2 et 3. De même.
 J. Ingrédients n° 1 du film d'épouvante. Initiales du réalisateur de *Gorgo* (1959).

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites mais réservées en priorité à nos lecteurs !

VENDS affiches 120 x 160 de "Révolution", "Confidences pour confidences", "Faut pas prendre les enfants du bon dieu...". 50 F. pièce + port. Recherche Ecran Fantastique n°s 1, 4 à 9, 11 et 12. Eric Dulle, 174, rue Jules-Guesde, 59210 Couderque-Brauche.

ECHANGE ou vends livres fantastiques ou SF toutes collections. Liste contre 2 timbres (2 500 titres). Eric Maillet, 33, rue de la Roseraie, 92360 Meudon-la-Forêt.

RECHERCHE les n°s 8, 12 à 14 de l'Ecran Fantastique. Christian Guirric, 4, rue du Muguet, 35600 Redon.

ACHETE les films suivants en VHS ou V2000 : "Dorian Gray" (de Tony Maylan), avec Anthony Perkins, diffusé sur la 5 le 15 juin dernier, épisodes de la série SF "V", "Le mercenaire et l'enfant", "Jim Jones et la tragédie du Guyane" et "La course à la bombe" (série en 3 épisodes) passé en avril-mai 87 sur TF1. Marie Line Sanders, 4, rue de la Libération, 21400 Chatillon-sur-Seine.

VENDS sur cassettes audio nombreuses bandes originales de films à prix très intéressants. Liste contre un timbre à : Stéphane Marin, 288, rue Vendôme, 69003 Lyon.

RECHERCHE un emploi d'assistant atelier maquillage effets spéciaux. Je pratique le dessin, le moulage et le modelage. Antoine Cervero, 12, square des Sorbiers, 94160 Saint-Mandé.

VERTICALEMENT

- Film de Richard Fleischer avec Charlton Heston (1973).
- Organisme officiel américain. Vedette de multiples films d'épouvante.
- Prénommé David, vedette de *Profondo Rosso* (Dario Argento - 1975).
- Préfixe. Initiales du producteur de *Metal Hurlant* (1981).
- Domaine du Docteur Moreau. Ces années furent celles de l'Age d'Or de l'Univers.
- ... *Crystal* : film de Jim Henson et Frank Oz (1983). Voyelles d'Août.
- Lettres de Bertolucci. Vroom, en désordre.
- Initiales de la vedette masculine de *Esther et le Roi* (Raoul Walsh - 1960). Prénommé Pupi, réalisateur de *Zeder* (1983).
- Prénommée Joanne, vedette féminine de *La Rivière Rouge* (Howard Hawks - 1948). Raconte.
- Vedette masculine de *Maniac* (William Lustig - 1980).

Michel Gires

SOLUTION DU N° 52

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	S	N	O	W	H	I	T	E		
B	A	L	D	A				A	R	G
C	M		F	L	A	G	E	L	L	E
D		A	S	T	A	I	R	E	N	
E	M	V		D		G	L		B	E
F	M	A	G	I	C	I	E	N		K
G		O	S	S				L	E	E
H	J	O	H	N		M	L		W	L
I		A	E	R	I	E	N		L	
J	M	A	R	Y		J	E	R	R	Y

LA PHOTO MYSTÈRE



De quel film s'agit-il ?
 Communiquez-nous rapidement votre réponse sur carte postale adressée à : La Photo Mystère, l'Ecran Fantastique, 9, rue du Midi, 92200 Neuilly. Un cadeau-surprise aux 10 premiers gagnants !
 Solution du précédent numéro : il s'agissait de *Le Belle et la Bête* de Juraj Hertz.

SELECTION

L'ECRAN FANTASTIQUE



BON DE COMMANDE

A découper ou photocopier et à retourner à Screenplay
L'Ecran Fantastique, 9 rue du Midi - 92200 Neuilly.

- Je désire recevoir la (ou les) cassette(s) cochée(s) ci-contre en VHS
- Ci-joint mon règlement (+ 30 F de port) de _____ F
par ☐ chèque ☐ mandat.

à l'ordre exclusif de SCREENPLAY

NOM _____ PRENOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

ZOMBIE	199 F TTC	☐
MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE	199 F TTC	☐
DEATH WARMED UP	199 F TTC	☐
MANIAC	99 F TTC	☐
INSEMINOID	99 F TTC	☐
DU SANG POUR DRACULA	99 F TTC	☐
LA MAISON DE LA TERREUR	99 F TTC	☐
CHAIR POUR FRANKENSTEIN	99 F TTC	☐
LA MARQUE DU DIABLE	99 F TTC	☐

LA SUPERRADIO




SKYROCK

MINITEL □ 36.15 ► CODE GÉRALDINE